

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. *(Essai sur Nicolas Gogol.)*

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

Couverture de Jean-Claude Forest illustrant « La fin d'Illa ».

10[e] Année — N° 98 **Janvier 1962**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris-9*[e] (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9*[e] (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 NF ; Belgique : 23 FB ; Maroc : 185 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : *France et Union Française, 8,70 NF ; Etranger, 9,90 NF.*

La fin d'Illa

par José Moselli

José Moselli fut l'un des plus féconds romanciers d'aventures pour la jeunesse, durant l'entre-deux guerres. Sous ce nom et sous d'autres pseudonymes (Jacques Mahan, André Fauconnier), il publia dans les journaux « L'Intrépide », « L'Epatant », « Le Petit Illustré », « Le Cri-Cri », *d'innombrables et flamboyantes épopées, dont, à défaut d'un recensement complet, nous avons tenté de dresser une liste fragmentaire, que l'on trouvera en page 53.*

Outre ces publications enfantines, il collabora également à des revues « sérieuses » (« Science et Vie », « Sciences et Voyages », « L'Almanach Scientifique »). *Un certain nombre de ses romans furent repris en fascicules, mais ils ne connurent pas en général les honneurs de l'édition en librairie — ce qui les rend aujourd'hui si difficiles à répertorier.*

José Moselli est avant tout un conteur d'aventures, de la lignée de Louis Boussenard, moins les préoccupations didactiques. Son œuvre est presque essentiellement marine avec de vieux cargos rouillés, des yachts, des goélettes perlières du Pacifique. Son intérêt est souvent faible et réside avant tout dans la peinture des gens de mer, des petits ports ignorés des grandes lignes. C'est que, marin, il avait navigué à bord de ces voiliers et de ces tramps *aux pittoresques équipages dont il remplit ses romans, et que, de son aveu, il connut ou rencontra nombre de ses personnages.*

Dans « Science et Vie » *ou* « Sciences et Voyages », *il donna des romans et des nouvelles. Ces dernières sont de loin supérieures. Les romans, en effet, sont interminables comme le veut la tradition du feuilleton et, après de foudroyants démarrages, s'enlisent dans des péripéties sans nombre. A la base de ces romans et nouvelles « pour adultes », se trouve toujours un thème très plausible : la découverte d'un catalyseur de l'eau, apporté sans doute par un aérolithe, dans* « La Montagne des Dieux ». *L'idée de l'électricité cérébrale, bien avant son étude par les savants, dans* « La volonté d'Alexandre Bullen ». *La conservation d'humains en vie ralentie grâce à des chambres frigorifiques. Le détournement du Gulf-Stream dans* « Les Conquérants de l'abîme ». *Ce court roman est caractéristique de la manière de Moselli. La digue construite le sera au moyen des coraux, acclimatés en eau froide ; la croissance de ces coraux sera accrue à l'aide de projecteurs à infra-rouges, l'énergie nécessaire étant puisée dans l'électricité atmosphérique.*

Mais il y a généralement une volonté de ne pas dépasser les limites connues, de ne pas « anticiper », disons, qui confère à ces

romans une sorte de grisaille. Même « La guerre des Océans », *avec ses êtres humains transformés en amphibies, ne pourrait suffire à les tirer de la masse des romans d'aventures.*

Cependant, il existe « La fin d'Illa », *qui fait regretter que l'auteur n'ait pas eu plus souvent l'audace de s'abandonner à ses dons et à son imagination. Ce roman, publié en* 1925 *dans* « Sciences et Voyages », *décrit une civilisation située dans un incroyable passé. Deux villes s'y disputent l'hégémonie : Nour, immense, et Illa, bien plus petite, mais riche de science. Pour l'instant Illa est en possession d'une arme étonnante : la pierre-zéro. Ce sont des noyaux atomiques qui dans certaines conditions libèrent l'énergie qu'ils renferment. Grâce à elle, Illa peut détruire Nour à son gré. Mais un savant d'Illa s'enfuit à Nour, emportant une partie du secret. Dès lors, c'est la guerre. Les flottes d'Illa sont composées d'obus-volants : disques lenticulaires capables de vitesses étonnantes...*

Dès ce moment le lecteur d'aujourd'hui sourit, il a reconnu les



Fac-similé d'une illustration originale de « **La fin d'Illa** » (parue dans le numéro du 30 avril 1925 de « **Sciences et Voyages** ».

soucoupes volantes, la bombe atomique, le thème de la guerre préventive, les savants fugitifs. Et à mesure que le roman se développe, il reconnaît davantage de personnages connus. Ce Rair, ce dictateur d'Illa, massacrant les habitants qui fuient leurs abris souterrains envahis par les gaz, accélérant de ses mains la destruction de la cité pour ne pas accepter l'écroulement de son rêve, n'est-il pas une préfiguration d'Adolf Hitler ? Et son maître de la police secrète, avec son goût d'avilir les opposants, de les réduire à la condition d'hommes-singes, avec ses tortures policières, avec les supplices interrompus devant lesquels on fait défiler les foules, n'est-il pas bien mal déguisé sous le nom de Limh, qui pourrait être découpé dans Himmler ?

Que finalement, après la capitulation épouvantée de Nour, le vainqueur soit aussi mal en point que le vaincu, que la civilisation ait sombré et que l'explosion finale des stocks de pierre-zéro efface toute trace humaine, nous avons lu de telles prophéties bien des fois ces dernières années.

Seulement « La fin d'Illa » *fut publiée vingt ans avant Hiroshima. Et José Moselli eut ce bonheur rare pour un romancier d'anticipation : prévoir non seulement les conquêtes matérielles mais également l'évolution morale et jusqu'aux événements politiques.*



PROLOGUE

GRAMPUS-ISLAND

Il faut bien qu'il y ait un commencement à une histoire quelle qu'elle soit, comme il faut bien qu'il y ait un commencement à tout, quoiqu'il n'y ait de commencement à rien. Le commencement d'une histoire est simplement le moment à partir duquel on s'intéresse à ses héros. Du moins dans la plupart des cas, mais pas dans celui qui nous occupe...

On le verra.

Le 21 mars 1875, vers deux heures du matin, le brick américain *Grampus,* de Norfolk (Virginie), voguait allégrement, toutes ses voiles dessus, vers le sud-est.

Le point, calculé quelques heures auparavant par le capitaine Ellis, avait donné comme résultat 163° de longitude ouest et 18° 33' de latitude nord, chiffres, d'ailleurs, sujets à caution, le capitaine Ellis s'entendant beaucoup plus à abattre un homme d'un coup de poing ou à lamper d'une haleine une pinte de whisky qu'à calculer correctement une droite de hauteur.

Peu importait. Le *Grampus* naviguait en plein Pacifique, loin de toute terre, et quelques milles d'erreur ne pouvaient nuire en rien.

Accoudé à la lisse, une pipe en bouche — un véritable brûle-gueule,

dont le fourneau, vraiment, se trouvait à moins de trois centimètres de ses lèvres — le capitaine Ellis, un petit homme large et trapu, songeait mélancoliquement que, depuis dix-sept mois et demi que le *Grampus* avait quitté Norfolk pour la pêche à la baleine, il n'avait pas eu la chance de rencontrer un seul de ces cétacés. Non. Pas un seul.

Pour peu que cela continuât, il faudrait revenir et chanter comme le légendaire *Cachalot :* « *Nous n'avons rencontré ni baleines ni baleineaux ; nous avons fait le tour du monde, notre cale est vide, et nous sommes sans un sou, mais nous avons eu un damné beau temps !* »

Pour l'instant, de l'espoir restait... Ellis comptait bien rencontrer des baleines dans les environs des îles Fanning. Mais il se méfiait, craignant que, s'il approchait trop de terre, son équipage, rassasié de coups et de morue salée, n'en profitât pour déserter...

— « Oui, un damné bon voyage ! » maugréa-t-il en incrustant ses dents petites et jaunes dans le tuyau de corne de sa courte pipe. « Avec ces maudits gibiers que j'ai à bord, il faut que je... »

— « *Land ho* ! » (Terre !) cria à ce moment l'homme de vigie perché dans les barres de perroquet.

— « Tu es fou ou saoul, l'homme ? » glapit Ellis en levant la tête vers le marin qui avait crié.

Car il savait qu'aucune terre, île ou atoll ou simple récif, n'existait à cent milles à la ronde.

— « Terre droit devant, captain ! » précisa l'homme de veille.

— « Le porc doit être ivre, c'est certain ! » murmura le capitaine du *Grampus,* oubliant que, depuis longtemps, il n'existait plus une goutte d'alcool à bord, sauf dans sa cabine, à lui.

Machinalement, pourtant, il regarda vers l'avant.

« *Damn'd !* » s'écria-t-il entre ses dents serrées.

Sa stupéfaction était si intense qu'il faillit lâcher sa pipe.

A moins de trois milles en avant du brick, un large îlot, de forme circulaire, émergeait de l'océan.

Qu'on se figure une lentille de pierre entourée d'une dentelle d'écume phosphorescente... Et, sur l'étrange îlot, pas une lumière, pas un arbre, du moins rien de visible pour l'instant.

« *Damn'd !* » répéta le capitaine Ellis en hochant la tête.

S'il n'était pas très bon calculateur, c'était un marin pratique et expérimenté. Il savait que, dans le Pacifique, de nombreux récifs ne sont pas portés sur les cartes, que des bas-fonds sous-marins les entourent, et que le moindre heurt contre un bloc de corail eût suffi à perdre le *Grampus.*

« Paré à la manœuvre ! » hurla-t-il, en se précipitant sur le pont où dormaient les matelots de quart.

Ceux que sa voix n'éveilla pas furent rappelés à la réalité par quelques solides coups de botte.

Moins de dix minutes plus tard, le *Grampus,* à sec de toile, se balança, immobile, sur les flots clapoteux.

Le capitaine Ellis avait décidé d'attendre le jour pour explorer l'îlot inconnu. Sa provision d'eau était maigre. Il comptait profiter de la circons-

tance pour se ravitailler — si possible — ce qui lui éviterait d'atterrir aux Fannings et de risquer de voir déserter ses marins. Dans cet îlot qui paraissait inhabité, les gaillards n'auraient aucune envie d'abandonner le *Grampus.*

Ayant donc laissé le quart à son premier officier, le capitaine Ellis descendit dans sa cabine et consulta la carte.

Aucune erreur n'était possible. A la place approximative occupée par l'îlot, la carte indiquait des fonds de plusieurs milliers de mètres, et cela sur une étendue de plusieurs dizaines de milles carrés...

« Une éruption volcanique, sans doute ? » pensa Ellis. « Pourvu qu'il y ait de l'eau ? On verra ! »

Sur quoi il tira de son armoire une bouteille de vin — car sa provision à lui n'était pas terminée — donna une longue accolade au récipient, se jeta dans sa couchette et s'endormit.

Au jour, il fut debout et s'embarqua avec huit hommes sûrs et une douzaine de barils vides dans une des chaloupes du brick.

L'îlot était encore éloigné de près de trois milles ; c'était à peine si le courant avait fait légèrement dériver le *Grampus* dans sa direction.

Sous les rayons du soleil qui se faisaient de plus en plus ardents à mesure que l'astre montait dans le ciel clair, les matelots du brick voguèrent...

L'îlot inconnu se rapprocha. Il était entouré d'une mince ligne de brisants au-dessus desquels la mer déferlait doucement. Ils furent facilement franchis, et l'embarcation vint s'échouer sur le rivage.

Un rivage étrange. De larges dalles de pierre grise, semblable à de la pierre ponce, mais d'une dureté que l'acier ne pouvait mordre, et jointes ensemble avec le fini d'un travail d'ébénisterie.

Pas de mortier. Pas de ciment. Elles étaient pour ainsi dire encastrées les unes dans les autres...

En silence, Ellis et ses hommes, laissant un mousse dans la chaloupe, prirent pied.

Ils purent aussitôt constater qu'en maints endroits, des efflorescences de coraux étaient incrustées entre les étranges dalles. Des algues aux formes bizarres gisaient, desséchées, sur le sol. Des squelettes de poisson, d'êtres aux tructures inconnues, étaient entassés, çà et là, dans les creux de la pierre...

Mais pas trace humaine. Rien que ce roc grisâtre à demi recouvert par les coraux et les débris d'algues et de poissons.

Ellis, sa carabine au poing — par prudence, il s'était armé et avait armé ses hommes — avança...

Il put bientôt reconnaître que des chemins avaient dû être tracés sur ce sol. Des chemins larges de cinquante à soixante mètres, lisses comme un billard, mais toujours encombrés de débris...

A deux cents mètres environ du rivage, Ellis s'arrêta net, devant ce qu'il avait cru être un bloc de rocher.

C'était une tête humaine, la tête d'une statue gigantesque. Une tête

dont la merveilleuse beauté frappa l'inculte et fruste baleinier... Une tête mutilée, verdie par endroits, fêlée, lézardée, recouverte à demi par les coraux qui s'étaient incrustés dans ses fissures.

En quelques secondes, les marins du *Grampus* avaient rejoint leur chef et formé le cercle autour du gigantesque et étrange débris.

« Elle est plus grosse que le sphinx, ma parole ! » grommela enfin Ellis, sans exagérer.

Il regarda autour de lui, comme s'il espérait apercevoir les pyramides. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, rien que les dalles grisâtres. Pas d'autres débris.

« *Go on !* » (Allons !) murmura enfin le capitaine baleinier.

Suivi de ses marins, il se remit en marche...

Les rudes pêcheurs de baleines étaient silencieux, comme s'ils eussent été dans un cimetière.

Derrière leur capitaine, ils franchirent environ cinq cents mètres, et, ayant dépassé une sorte de faille, évidemment produite par une secousse sismique, débouchèrent soudain sur le sommet de l'îlot, c'est-à-dire au centre de la gigantesque lentille de roc.

De nouveau, Ellis s'arrêta. Autour de lui, des plaques de matière translucide d'un bleu vert, épaisses d'environ un centimètre, longues de vingt, larges de cinq, gisaient sur le sol... Il y en avait des milliers, toutes intactes.

S'étant baissé, Ellis constata qu'elles étaient munies sur leur tranche de deux protubérances cornues, qui auraient pu servir à les accrocher. Il en ramassa une et vit qu'elle était couverte de caractères bizarres, aux formes géométriques.

Il y avait des triangles équilatéraux, scalènes, rectangles, des cercles, des triangles sphériques, bref, presque toutes les figures de la géométrie, et même quelques-unes que le capitaine du *Grampus* ne sut identifier et qui se rapportaient à des problèmes qu'il n'avait jamais abordés.

Ces figures étaient reliées entre elles — si l'on peut dire — par des points formant des lignes courbes, droites, brisées, parallèles, se coupant... Les unes étaient simples, d'autres doubles, ou triples...

« *C'est sûrement de l'écriture de sauvage* ! » grommela Ellis, sans y mettre malice. « On dirait du verre ! »

Il leva la main, et, de toutes ses forces, projeta sur le sol la plaque qu'il avait ramassée. Une sorte de crépitement bref retentit, assez semblable à celui que produirait la déchirure brutale d'une grosse toile, cependant qu'une courte flamme violette, éblouissante, jaillissait.

« *Damn'd !* » articula Ellis en se rejetant vivement en arrière.

— « C'est des choses du diable ! » murmura un des marins.

James Ellis croyait peut-être au diable. En tout cas, il croyait sûrement aux jouissances que procure l'argent. En un éclair, il pensa que ces bizarres plaques pourraient peut-être se vendre, et à bon prix. S'il ne rapportait pas d'huile de baleine, peut-être pourrait-il s'en tirer en vendant ces pierres diaboliques.

— « La paix ! » déclara-t-il. « Ces briques-là, ça vaut de l'argent !... Les savants nous les paieront cher... d'autant plus qu'il y a des « écrits » des-

sus... On a vendu gros des machins de ce genre-là qui venaient du Yucatan !... Du nerf, les garçons, et embarquons tout ça ! J'ai idée que nous n'aurons pas perdu notre temps, et que nous... »

— « Et ça, captain ! » interrompit irrévérencieusement un des marins qui s'était écarté de quelques pas.

— « Quoi, ça ? » grogna Ellis.

Il devait être ému, car, en toute autre circonstance, son poing ou sa botte se fussent déjà abattus sur le fâcheux.

— « Re... regardez ! » hoqueta l'homme.

Ce fut dit d'une telle voix qu'Ellis bondit. Et il vit.

Au pied d'un bloc de pierre grise, une boule grosse comme une orange était posée. On eût dit un bloc d'améthyste, d'une améthyste traversée par des veines d'un rouge sombre, et dont le centre était formé d'un noyau absolument noir.

— « Eh bien ? » cria Ellis « Ramasse-le, et fais voir ! »

L'homme ne bougea pas. Ellis avança d'un pas et se trouva ainsi placé de façon à ce que la mystérieuse sphère lui renvoyât dans les yeux les rayons du soleil...

« Oh ! Oh ! » jeta-t-il. « A moi ! »

Les marins accoururent. Le capitaine Ellis était aveugle... Il porta les mains à ses yeux, chancela et s'abattit sur le sol...

Un matelot se précipta vers la sphère. A ce moment, se baissa, saisit la boule, sans en être incommodé.

— « Oh ! c'est lourd ! » maugréa-t-il.

Nul ne fit attention à ses paroles : les rudes matelots, oubliant les brutalités et les abus de leur capitaine, s'empressaient autour de lui. On le releva. On le fit asseoir. Proférant des blasphèmes furieux, il tourna la tête, cherchant instinctivement à retrouver la lumière...

— « Là ! Là ! » fit-il en dirigeant son regard mort vers la boule violette que le matelot avait enfin réussi à soulever et enserrait de ses grosses mains tatouées.

— « Ça pèse plus que du plomb ! Vingt fois plus ! » dit l'homme dont le visage était rouge et les veines des tempes gonflées par l'effort qu'il soutenait.

Il laissa retomber la mystérieuse sphère et poussa un soupir énorme.

« Plus de cent livres ! » murmura-t-il en s'essuyant le front de la manche de sa vareuse.

— « Là ! Là ! La boule ! » répétait cependant l'aveugle en tendant les mains vers la sphère. « *Damn'd !* Reconduisez-moi à bord, garçons ! Je n'y vois plus ! Oh ! ma tête ! »

— « Je vous le dis, moi, qu'il y a le diable dans cette damnée île ! » gronda un matelot nègre.

— « Ferme-la, Sam, brute idiote que tu es... Vous êtes tous des porcs et des bons à rien ! Reconduisez-moi à bord, ou je vous rosse !... Attendez un peu que mon étourdissement soit passé ! » menaça le capitaine Ellis. « Je vous trouverai la marche, moi ! »

Ces paroles, prononcées par un homme privé de la vue, étaient tout

simplement grotesques. Mais les marins du *Grampus* étaient tellement habitués à trembler devant leur capitaine que pas un n'osa élever la voix.

« A bord ! » répéta Ellis. « Et vent arrière, hé ? Parker ! Arrive ! Je m'appuierai sur toi ! Et attention à me faire trébucher, si tu tiens à ta sale tête ! »

Parker, un colosse haut de six pieds, s'approcha du capitaine Ellis en se dandinant.

Celui-ci lui saisit le bras :

« En route ! »

— « Et la boule ? On l'emporte ? » demanda l'homme qui avait soulevé la sphère violette.

— « Emporte-la à ta grand'mère ! Je n'en veux pas à mon bord, entends-tu ! Laisse ça ! » ordonna Ellis.

L'homme obéit par habitude : il laissa tomber la boule.

A la grande surprise de tous, il n'y eut qu'un choc sourd. Pas d'étincelle ni de crépitement. Mais la boule, en frappant une des dalles qui recouvraient le sol, la fit littéralement voler en éclats.

Une cavité ovoïde apparut, juste assez grande pour contenir un melon de moyenne taille. Elle était revêtue, à l'intérieur, d'un enduit rougeâtre, assez semblable à de la terre réfractaire.

« Eh bien, allez-vous arriver ? » aboya Ellis qui, se tenant d'une main au bras de Parker, frottait de l'autre ses yeux morts. « Oh ! attendez que j'y voie de nouveau, je vais vous faire courir, mes gibiers ! Je voudrais que le diable vous emporte tous et vous étrangle avec vos tripes !... Entends-tu, Parker ? Marche, ou alors !... »

Un concert d'exclamations poussées par les matelots du *Grampus* couvrit sa voix.

Ahuri, il se tut un instant et demanda :

« Qu'est-ce qu'ils ont encore, ces gabiers de poulaine ? »

Si le capitaine Ellis avait pu encore se servir de ses yeux, il aurait instantanément satisfait sa curiosité : un des marins, en effet, s'étant penché sur la cavité creusée dans la dalle de pierre grise, en avait retiré un livre.

Un livre semblable à ceux employés par les Japonais et les Chinois, c'est-à-dire dont les feuillets sont pliés en accordéon et se lisent de gauche à droite, sur le même côté, puis sur le côté opposé.

Le bizarre volume était enfermé dans un étui de métal de couleur bronzée, tirant entre le vert et le brun, et de la dimension d'une boîte à cigares. Il était fait d'une substance plus mince que le papier, tout en étant à peu près indéchirable. De couleur jaune, ses pages étaient recouvertes de signes géométriques allant des plus simples jusqu'aux plus compliqués. Trois cercles entrelacés étaient gravés sur l'étui de métal.

Les marins du *Grampus*, se poussant, se bousculant pour mieux voir, avaient instantanément entouré leur camarade et, tout en contemplant l'extraordinaire trouvaille, échangeaient entre eux des réflexions plaisantes, saugrenues ou simplement étonnées.

« Faut-il que je vous envoie une balle dans la carcasse, rascals ? » éclata le capitaine Ellis, en constatant qu'on ne lui répondait pas.

Les marins entendirent. Ils se retournèrent, et virent que leur capitaine avait lâché Parker et mis sa carabine en joue dans leur direction.

— « C'est un livre, captain ! Un livre que Joyce vient de trouver dans un trou ! » expliqua un des matelots.

— « Au diable la boule, et vous tous ! A bord, par le diable, et de la route ! » tonna Ellis d'une voix furieuse.

Cette fois, les marins obéirent. D'ailleurs, ils étaient tous en proie à un certain malaise. Les prodiges auxquels ils avaient assisté depuis leur débarquement sur l'îlot inconnu les emplissaient d'une sourde terreur.

En silence, ils revinrent vers leur chaloupe. Ils s'y rembarquèrent et embarquèrent avec eux la mystérieuse boule violette et l'étui de bronze contenant le livre...

⁂

...La suite du voyage du *Grampus* devait être plus favorisée. Huit mois plus tard, le brick, ses cales remplies d'huile de baleine, ses agrès ployant sous le poids des fanons qui y étaient accrochés pour s'y dessécher, entrait dans le port de San Francisco.

Le capitaine Ellis, qui n'avait pas recouvré la vue, et ne devait jamais la recouvrer, avait abandonné le commandement et laissé à son second la direction du navire.

Ce fut ce dernier qui débarqua la mystérieuse boule ainsi que le livre renfermé dans l'étui de métal. Le rapport de mer du capitaine du *Grampus* ne fit guère sensation.

Dans ce rapport, le capitaine Ellis racontait ce qui était advenu sur l'îlot inconnu, qu'il avait baptisé *Grampus Island,* en l'honneur de son brick.

— « Grampus Island ? » ricana l'employé de l'amirauté américaine, à Washington, lorsque le rapport lui parvint. « Ah ! ah ! Tous les mêmes, ces capitaines. Des calculateurs à l'envers ! Il aura fait équivoque et baptisé du nom de son navire un des nombreux récifs des Fannings !... Enfin, le prochain vaisseau hydrographe qui partira ira s'enquérir de cette *Grampus Island* et de ses dalles de pierre ponce et de ses briques de verre... »

Il se trouva que le *Dixie,* croiseur de la marine américaine, allant de Seattle à Sydney, passa quelques mois plus tard aux environs du gisement prétendu de *Grampus Island.* Son capitaine voulut s'assurer de l'exactitude du rapport de James Ellis. Au point indiqué, il ne trouva rien. Il fit sonder. Sept cents brasses de fond. Pendant deux jours et une nuit, il explora les alentours. Rien. Des fonds oscillant entre six cents et mille brasses. Pas le moindre récif.

Grampus Island ne figura jamais sur les cartes américaines. Et à juste titre : nul ne devait jamais la retrouver.

Pendant ce temps, Mr. Wilson Dills, le second capitaine du *Grampus* promu commandant à la suite de la cécité d'Ellis, s'était entendu avec ce dernier, pour tirer le meilleur parti possible du livre et de la sphère d'améthyste.

Plusieurs brocanteurs et antiquaires auxquels il s'adressa offrirent des sommes dérisoires des deux objets

Un chimiste assura que la boule était faite d'un minerai de plomb saturé de sels qui l'avaient rendu translucide. Quant au livre, un antiquaire déclara qu'il ne pouvait être que chinois ou japonais, et d'époque tout à fait moderne, c'est-à-dire sans valeur !

Un ingénieur, à qui Wilson Dills montra le bizarre volume, fut d'avis qu'il avait été écrit récemment par un éminent mathématicien, car certains signes qui y étaient tracés se rapportaient à des problèmes ardus qui n'avaient été abordés que très récemment par de rares savants, des problèmes ignorés d'Euclide, de Descartes et de Le Verrier.

Ce qui, d'ailleurs, ne donnait aucune valeur au livre en question...

L'équipage du *Grampus*, cependant, était resté à San Francisco. Les marins entendaient avoir leur part du prix de vente de la boule et du livre, et comptaient bien que ledit prix de vente serait considérable.

Peu à peu, ils abandonnèrent leurs prétentions. Aussi bien, leur argent diminuait. Ils allaient devoir se rembarquer, repartir.

Au cours d'une réunion qui eut lieu dans un bar de Barbary-Coast, le quartier fréquenté par les marins, les matelots du *Grampus* autorisèrent le capitaine Wilson Dills à vendre les deux objets à n'importe quel prix, pourvu qu'il en tirât quelque chose.

Wilson Dills, de plus en plus embarrassé, d'autant plus que le capitaine Ellis, aigri par son malheur, ne cessait de le harceler, finit par proposer la boule violette et le livre inconnu à un médecin qui l'avait soigné quelques années auparavant, le Dr Akinson.

Celui-ci offrit cinquante dollars du tout. Ils furent acceptés. Ce qui fit cinq dollars pour le capitaine Ellis, trois pour Wilson Dills et un dollar pour chacun des quarante-deux marins du *Grampus*...

Le capitaine Ellis mourut misérablement, le 2 décembre 1876. Quant à Wilson Dills et aux marins du *Grampus*, ils se dispersèrent sur d'autres navires où ils racontèrent la tragique escale de *Grampus Island*... et on ne les crut pas.

Le Dr Akinson était un esprit curieux. Deux ans durant, il essaya de déterminer quelle était la substance véritable de la boule violâtre. Il la soumit à tous les réactifs connus : aucun ne put y mordre. Il la plongea dans l'acide sulfurique, sans résultat. Il la fit marteler par un marteau-pilon de cent tonnes, chez un métallurgiste de Pittsburgh. La boule résista à l'effroyable pression.

Les aciers les plus durs s'émoussèrent sur elle. Le diamant ne parvint pas à la rayer.

De guerre lasse, Akinson abandonna ses recherches. Ou plutôt, il les reporta sur le second objet, sur le livre mystérieux, en pensant que, s'il parvenait à en déchiffrer les signes, peut-être y trouverait-il la solution qu'il cherchait.

Le Dr Akinson possédait une petite aisance. Il pouvait se dispenser de « faire de la clientèle ».

Pendant des années, il travailla, s'acharna. Il se rendit en Europe, à Londres, à Berlin, à Paris, chez les plus éminents mathématiciens, à qui il soumit les assemblages de figures géométriques tracés sur le livre. Il ne

reçut que des réponses évasives : oui, les signes mystérieux se rapportaient à des problèmes de géométrie transcendante, mais ils ne concluaient pas. *Aucun problème n'était amené jusqu'à sa solution...*

Akinson ne se découragea pas. Il consulta des cryptographes. Il étudia les milliers de systèmes d'écritures secrètes. Il fit venir à grands frais tous les ouvrages existants sur ce sujet.

Peu à peu, il abandonna ses occupations, il négligea ses amis. Ses ressources diminuèrent, par suite des énormes frais qu'il s'était imposés et qui l'avaient obligé à entamer son modeste capital. Les années passèrent. Toujours aucun résultat. Akinson continua ses recherches.

Vivant avec sa vieille servante Maria, à qui il ne payait plus de gages depuis des années, dans un modeste logement de trois pièces situé au treizième étage d'une maison ouvrière, le Dr Akinson, maigre, chauve, voûté, ne vécut plus que dans l'espoir de déchiffrer le mystérieux livre...

Trente ans s'écoulèrent.

Dans les derniers jours d'avril 1905, le Dr Akinson, âgé de soixante-dix-sept ans, parvint enfin au but.

Un matin, Maria, en revenant du marché, crut son maître devenu fou.

Il pleurait, il dansait, il riait aux éclats :

— « Maria ! » s'exclama-t-il. « J'ai trouvé. C'est simple... simple ! Ah ! si tu savais ! La chose la plus merveilleuse et splendide qui ait jamais existé... La face du monde va être changée !... Tout le monde sera heureux !...

» J'ai déjà traduit les premières pages... quel roman !... Et puis il explique les formules... Ah ! nous ne sommes que des enfants, des sauvages ! C'est sublime ! Quelle découverte ! Nous allons être heureux... »

— « Oui ?... En attendant, les choux ont encore augmenté de deux *cents*, mon maître, et je me demande, si cela continue, comment nous pourrons y arriver, avec ces voleurs de marchands ! » maugréa la vieille servante qui, sans écouter les nouvelles exclamations du vieillard, alla s'enfermer dans sa cuisine.

Pendant les jours et les nuits qui suivirent, sans arrêt, sans dormir, le Dr Akinson, penché sur sa table de bois blanc, travailla avec acharnement.

— « Je vais envoyer la première partie à Washington ! » expliqua-t-il à la vieille servante, le 5 mai. « C'est un roman merveilleux... fantastique !... Et je vais ensuite transcrire et mettre au point les formules de Xié ! Quel homme ! Un surhomme ! C'étaient tous des surhommes !... »

Et, sans entendre les grommellements de sa servante, le Dr Akinson sortit, portant, dans une vieille serviette de maroquin élimé, les pages qui contenaient la traduction de la première partie du livre mystérieux...

Il revint vers onze heures du matin.

...Ayant ouvert la porte de la cuisine, il recula, les yeux arrondis par l'épouvante : du fourneau, une lueur violette, incandescente, insoutenable, cent et cent fois plus forte et plus ardente que celle des rayons solaires, jaillissait, emplissant la cuisine d'un halo fulgurant.

Atterrée, épouvantée, comme changée en statue de pierre, Maria, immobile, regardait.

— « Malheureuse ! » s'exclama le Dr Akinson. « Tu... »

— « Oui ! j'ai jeté le livre au feu, et aussi la boule ! Vous devenez fou, mon maître, et vous... »

Un claquement sec retentit, suivi d'un sifflement aigu, si aigu qu'il ne fut jamais perçu sans doute par des oreilles humaines, et, avec un effroyable fracas, le gigantesque immeuble s'écroula...

De proche en proche, les maisons voisines s'éboulèrent.

Avec un grondement sourd, la terre trembla, comme si elle eût dû se disloquer.

Et, ce 5 mai 1905, San Francisco, la reine du Pacifique, fut à demi anéantie... (1)

***

Le manuscrit du Dr Akinson avait quitté la capitale de la Californie par le dernier train qui devait partir de San Francisco ce jour-là, quelques minutes seulement avant le terrible cataclysme.

Il était adressé à Mr. Isambard Fullen, le fameux physiologiste de l'Université d'Harward, qui, sa retraite prise, habitait aux environs de Washington.

Pendant longtemps, le Dr Akinson et Mr. Isambard Fullen avaient entretenu des relations d'amitié, d'autant plus que Mr. Fullen, maintenant âgé de quatre-vingt-neuf ans, avait été un des maîtres d'Akinson. Aussi était-ce à lui que le médecin avait voulu réserver la primeur de son extraordinaire traduction.

Le paquet arriva à bon port.

Mais, déjà, la mort avait touché Mr. Fullen.

Il était dans son lit, lorsque son valet de chambre lui apporta l'envoi d'Akinson.

Mr Fullen l'ouvrit et murmura :

— « Pauvre garçon ! Il est mort dans la catastrophe, comme tant d'autres !... Il aurait mieux fait de m'apporter cela lui-même !... »

Et ce fut tout. Mr. Fullen fit déposer le manuscrit dans sa bibliothèque et n'y pensa plus. Il y pensa d'autant moins qu'il s'éteignit quelques jours plus tard...

Ses héritières, deux jeunes nièces qui allaient se marier, firent vendre en bloc la bibliothèque du savant.

Le manuscrit du Dr Akinson fut adjugé, avec un fort lot de vieux papiers, à un brocanteur de Washington.

A la suite de quels avatars le manuscrit, à peu près intact, du Dr Akinson, parvint-il entre les mains d'un bouquiniste de la Bowery, à New York, c'est ce qu'il serait peut-être possible d'expliquer, mais cela ne présente aucun intérêt.

(1) Allusion au tremblement de terre historique de San Francisco. (N.D.L.R.)

Toujours est-il que ce manuscrit, nous l'achetâmes... Et nous le publions tel quel.

Le Dr Akinson a-t-il traduit fidèlement le livre mystérieux ? *Traduttore, traditore* (traducteur, traître), assurent les Italiens...

Il est certain que le Dr Akinson, pour mieux se faire comprendre, a dû traduire par des expressions à peu près équivalentes les appareils bizarres et les détails étranges dont fourmille son manuscrit.

C'est ainsi qu'il se sert des mots *mètres, litres, kilomètres* et autres mots représentant des mesures modernes, pour désigner les mesures employées par le peuple disparu dont il est parlé...

Il se sert également d'expressions connues seulement depuis quelques années, telles que *radium, rayons X, ondes hertziennes, dissociation de la matière*. Sans doute les Illiens désignaient autrement ces phénomènes dont ils avaient, il semble, éclairci la véritable origine.

Tout paraît démontrer, en effet, qu'ils avaient réussi, au moyen de l'électricité, à dissocier la matière à volonté et à libérer l'énergie immense qu'elle contient, et qu'ils avaient découvert aussi les principes de la vie...

...A quoi tiennent les destinées de l'humanité ! Le manuscrit de Xié contenait deux parties : l'une relatait son histoire, l'autre condensait en formules les extraordinaires découvertes de ce peuple unique.

C'est la première partie que traduisit le Dr Akinson... S'il eût traduit la seconde, la civilisation eût fait un pas de géant. Des découvertes, qui demanderont des milliers d'années de recherches pour être possibles, nous eussent été révélées, la durée moyenne de la vie humaine eût été considérablement augmentée, bien des maladies, sinon toutes, eussent disparu, des problèmes qui nous paraissent insolubles eussent été élucidés...

Mais le Dr Akinson ne traduisit que la première partie du manuscrit...

Ne regrettons rien. Les Illiens, malgré leur civilisation, auprès de laquelle la nôtre est barbarie, ne nous étaient en rien supérieurs : ils connaissaient la haine, la guerre ; ils n'avaient pu supprimer aucune des passions qui nous agitent...

Et, sans plus, publions l'extraordinaire manuscrit de Xié.

PREMIERE PARTIE

LA GUERRE DU SANG

I

...Moi, Xié, fils de Kan, qui fut le plus grand des enfants d'Illa, voilà où j'en suis réduit... à noter les événements de ma vie, afin que, si je péris avant le terme naturel de mon existence — et il est loin, car je suis solide — l'on sache la vérité sur mes actes, et l'on sache aussi que ma mort ne peut être attribuée qu'à la fourberie de Rair l'infâme.

Je sais que, si cet écrit était trouvé maintenant, je périrais inévitablement... Mais, maintenant, peu importe.

Illa est puissante. C'est la reine du monde, et l'ignoble Rair la dirige.

Moi, Xié, j'ai vaincu les ennemis. Sans moi, Illa ne serait que cendres... C'est ma vaillance qui a tout sauvé... Oui, je sais ! Rair fait dire que ce sont ses machines qui nous ont valu la victoire. Mais que sont les machines lorsque les cœurs vaillants ne se trouvent pas pour les manœuvrer et les diriger... C'est moi, moi, Xié, qui suis le véritable sauveur d'Illa. Et avec quel dédain je suis traité ! Je crache sur ce misérable Rair que je briserais d'un soufflet.

Qui lira ces mémoires ? Personne, sans doute. Je vais les enterrer profondément, hors de toute atteinte, et il faudra que la terre s'entr'ouvre pour qu'ils revoient la lumière. Mais, si on les lit, on saura l'infamie de Rair et ma gloire !

Illa, qui court à sa ruine, n'existera plus...

Illa ! Le joyau du monde ! Ceux qui ne l'auront pas connue ignoreront la douceur de vivre...

J'écris ces lignes en me servant de signes géométriques. Ils constituent la langue universelle. Tant que l'homme raisonnera sur la terre, il saura que deux angles droits sont égaux et que deux lignes parallèles ne peuvent se rencontrer... Si ce manuscrit est retrouvé, l'on cherchera et l'on déchiffrera mes mémoires, car l'ingéniosité de l'homme est illimitée.

...Illa n'est qu'une ville. Elle se compose d'un mamelon affectant la forme d'un cercle parfait. Qu'on se figure un cylindre d'un diamètre de dix-sept kilomètres (1) et d'une hauteur de sept cents mètres. Telle est Illa. Ce cylindre est creux. Il renferme les habitations, les monuments des Illiens.

Chaque habitation communique avec l'extérieur au momen d'un puits vertical. Au-dessus de ce puits, des miroirs paraboliques, qui se déplacent automatiquement, au moyen de la force fournie par le sélénium, de façon à suivre le mouvement apparent du soleil dans le ciel et à diriger ses rayons caloriques et lumineux à l'intérieur des habitations, sont installés.

Le dessus de la ville forme une immense terrasse au centre de laquelle se dresse la pyramide de *pierre dure* (2) où se tient le conseil suprême. A la base de cette pyramide sont les casemates renfermant les *machines à sang*, les abattoirs, les étables des hommes-singes. Plus bas, sont les ouvertures des puits du *métal-par-excellence*, autour desquels coulent les sources de l'Appa. Et, non loin des mines, les oubliettes, où l'on meurt lentement de faim...

Jusqu'en ces dernières années, Illa, maîtresse du monde, paraissait invulnérable. Les courants magnétiques émis par les pylônes dissimulés dans la pyramide de *pierre-dure* suffisaient à protéger la ville, en rendant fous tous ceux qui s'approchaient dans un certain rayon. Mais les Nouriens ont réussi à neutraliser les vibrations magnétiques, et il a fallu trouver autre chose.

---

(1) Nous répétons que le Docteur Akinson, en traduisant le manuscrit, a cru devoir désigner par des mesures modernes les désinences employées par Xié. (N.D.A.)

(2) Xié n'explique pas ce qu'il désigne sous le nom de pierre-dure : il n'a pu prévoir, en effet, que les découvertes des Illiens seraient anéanties. (N.D.A.)

La vie, à Illa, est heureuse, mais monotone.

Moi, je n'aime que la guerre et les combats.

A Illa, tout est calme. Les Illiens n'ont aucun effort à faire. Le mélange de verre et de métaux dont sont faits les planchers des maisons produit des émanations magnétiques, dont la force est calculée pour contrebalancer les 97 centièmes des effets de la gravitation. Ainsi, un homme pesant cent kilos n'en pèse plus que trois. Il peut ainsi se mouvoir avec un effort infime et se sent supporté par l'air comme un nageur par l'eau. Ses pas effleurent le sol.

Les accumulateurs de lumière font régner dans les cent et un étages dont se composent les maisons d'Illa une clarté constante.

A intervalles réguliers, les machines à sang radient des courants osmotiques qui font passer dans les tissus des Illiens la nourriture nécessaire à l'entretien et à la prolifération des cellules, et cela sans qu'ils s'en rendent compte.

Les cimetières ont été supprimés depuis deux siècles. Les courants électriques désagrègent les corps, les dissocient, et la désagrégation de cette matière humaine dégage une énergie formidable qui sert à produire les courants magnétiques protecteurs d'Illa.

Et Rair règne. Rair, un cerveau, une machine à calculer, pas de cœur ni de nerfs.

C'est lui qui a imaginé les machines à sang, le chef-d'œuvre de la création, assure-t-il. Il vit seul, dans la salle des machines, dans la crypte située sous le sommet de la pyramide. Et le conseil suprême lui obéit.

Son petit-fils, Toupahou, le fiancé de ma fille Silmée, est un brave, un garçon comme moi, qui aime les combats, les luttes, qui méprise les faiseurs d'équations ! Son grand-père le sait et ne l'aime guère... Il est capable de tout, Rair, et son homme, Limm, est pire que lui.

...Pauvre Silmée !... Mais allez donc faire entendre raison aux jeunes gens !... Après tout, j'ai eu mon temps !...

Ce matin, il y a eu réunion du Grand Conseil suprême, dans la Salle de bronze, au sommet de la pyramide. On m'avait convoqué.

Lorsque j'arrivai, Rair était déjà là, en compagnie d'Ilg, l'électricien, de Hielug, le chimiste, de Grosé, le chef de la milice, et de Fangar, l'aériste. Et, aussi, naturellement, de l'infâme Limm.

Limm ! Un grand gaillard brun, brave, oui. Et fainéant aussi. Prêt à tout, pourvu qu'il y ait un profit. Le bras droit de Rair.

Il me regarda en riant, je pense. Mais sans doute comprit-il que Rair l'observait et que, de mon côté, je ne supporterais pas un affront. Il me salua cérémonieusement. Et, de sa voix aimable et flatteuse, il m'invita à m'asseoir sur le siège des invités.

Car, moi, Xié, le chef de l'armée d'Illa, je ne suis admis au Grand Conseil que lorsqu'on m'y invite. Ces savants me méprisent. Je le leur rends bien !

Rair, comme toujours, était plongé dans ses réflexions. C'est à peine s'il me montra, par une légère inflexion des sourcils, qu'il avait remarqué mon entrée.

Hielug, Ilg et Grosé causaient à voix basse. Des mécaniques à formules, branchées sur des ambitieux aigris, ces trois personnages ! Hielug, un gros homme chauve, qui a continué à se gorger de nourritures immondes... On prétend qu'il descend dans les mines où travaillent les hommes-singes, pour pouvoir absorber en leur compagnie des viandes et des herbes, comme un animal. Rair le méprise, mais se sert de lui.

Ilg, l'électricien, est maigre et osseux. Il est souple et insinuant. Un habile technicien... J'avoue que ses bombes radiantes, qui suppriment toute vie dans un rayon de cent mètres et plus, ont rendu de grands services pendant la dernière guerre. Mais cela n'empêche pas Ilg d'être un lâche et un menteur.

Grosé vaut mieux que lui... Nous sommes assez amis. Mais c'est un ambitieux. Je me demande si l'on peut se fier à lui. Il a réussi à se faire admettre au Conseil, alors que moi je n'y suis pas admis. Encore une tactique de Rair, pour nous diviser.

Il ne se doute pas, Rair, que je le perce à jour. Fangar, le chef aériste, est un vieil ami. Nous nous sommes appréciés. Et c'est lui que j'aurais voulu pour gendre, si Silmée n'avait pas fixé son choix... Quand je pense que mon petit-fils sera aussi celui de Rair, et deviendra peut-être un de ces savants desséchés !...

J'étais ainsi perdu dans mes réflexions, lorsque la porte de bronze s'ouvrit et laissa passer les vieillards du Grand Conseil. Des vieux débris, parvenus à la fin de leur vie. L'un d'eux, Gadohr, est âgé de deux cent dix-sept ans !

Naturellement, ils agissent, pensent encore. Ils raisonnent, par la force de l'habitude. Mais Rair les mène et leur suggère les décisions qu'il attend d'eux. J'ai pu le remarquer encore une fois. Ils sont arrivés en silence... Grâce aux effluves qui neutralisent les effets de la gravitation, ils avançaient sans effort. Mais leurs visages ridés, leurs yeux éteints, l'affaissement de leurs traits disaient assez leur décrépitude.

— « Voici la raison de cette séance, » commença Rair, sans préambule. « La guerre est inévitable. Oui. Les Nouriens ne nous menacent pas. Mais nous avons besoin d'eux. Et ils ne nous rendront jamais le service que nous attendons d'eux.

» Service indispensable. Les machines à sang, qui produisent les effluves psycho-physiologiques permettant à notre peuple de se nourrir et d'atteindre un âge moyen de cent soixante-sept ans — statistique des vingt et une dernières années — ne me satisfont plus.

» J'ai réfléchi, calculé, médité. Il résulte de mes calculs que nos organes peuvent durer deux fois plus. Seulement, il faut leur demander moins d'efforts. Pour absorber les effluves des machines à sang, notre corps est soumis à un travail intensif. Conséquence naturelle, ces effluves étant produits au moyen de sang de porcs et de singes.

» Pour alléger cet effort, pour réaliser la presque perfection, il faut employer du sang pareil à celui qui coule dans nos veines. *Du sang humain.* Le reste va de soi. J'ai calculé et établi quel était le changement exact néces-

sité par mes nouvelles formules. Les vibrations des machines devront être abaissées. J'en connais le nombre précis.

» Sept mille singes et quatre mille porcs étaient nécessaires annuellement. Maintenant, pour les remplacer, il nous faut huit mille quatre cents humains, adultes.

» Nous ne pouvons les demander à notre peuple. Reste les Nouriens. Ils devront nous livrer un nombre semblable d'hommes, bien constitués, choisis par nos physiologistes, et dont la force sera mesurée, ainsi d'ailleurs que la quantité exacte de globules de leur sang.

» Moyennant quoi la durée de la vie, à Illa, sera portée à une moyenne de trois cent cinquante ans.

» Cela posé, rien ne peut nous empêcher, dans l'intérêt même de la civilisation, d'agir. Envoyer un ultimatum aux gens de Nour serait stupide. Ils demanderaient des explications, et, après s'être suffisamment préparés, décideraient la guerre. Il faut les surprendre. Faire le plus possible de prisonniers. On en trouvera l'emploi.

» ...Le conseil a-t-il quelque observation à faire au sujet de cette décision ? »

Un hochement de tête général répondit seul à cette question. Le Conseil approuvait. Il approuvait toujours.

Rair me lança un regard aigu.

« Vous avez entendu, Xié ! » dit-il de sa voix sèche. « Des explications seraient inutiles. Nous sommes, à partir de maintenant, en état de guerre avec Nour. Tous les moyens doivent être employés pour vaincre. Vous avez tous pouvoirs, *et souvenez-vous que la guerre la plus féroce est la plus douce, car elle est la plus courte !* »

Tous les regards s'étaient tournés vers moi.

— « Je suis à la disposition de ma patrie ! » répondis-je, en frémissant intérieurement d'horreur.

Mais je n'osai pas regarder Rair, de peur qu'il ne devinât mes sentiments réels.

— « Notre victoire est sûre, » reprit Rair, de sa voix cassante. « Nos soldats et nos aéristes emploieront la *pierre-zéro* qui, exposée à une certaine température, libère l'énergie contenue dans la matière et provoque des explosions qui anéantissent toute vie dans un rayon donné. Nous ne nous sommes pas encore servis de cette invention mienne. Pour des raisons aujourd'hui périmées ! De la sensiblerie ! Lorsque les gens de Nour auront vu quelques milliers des leurs ainsi réduits en poussière, ils écouteront la voix de la raison. Ils se souviendront qu'ils sont tous mortels, et qu'en nous livrant un certain nombre des leurs, ils ne feront qu'avancer la mort de ces derniers et prolonger la vie du reste de leur population. C'est ainsi. Mais ce raisonnement si simple et si clair ne sera compris par eux qu'après l'extermination préalable d'une de leurs armées.

» Nous n'y pouvons rien.

» ...Passons à la seconde décision à prendre. Les délibérations du Grand Conseil me font perdre du temps. Mon temps est précieux. Chacun ici le sait. Evitons cette dilapidation. J'ai décidé, dans ce but, qu'à l'avenir je

ferai savoir *mes décisions* en leur temps aux membres du Conseil. Tout le monde y gagnera. Je... »

Rair n'alla pas plus loin. Un des vieillards, Foug, s'était dressé de son fauteuil.

— « C'est la dictature, alors ! » s'écria-t-il. « Nous ne pouvons pas accepter cette... »

— « C'est le règne de la raison, et malheur à ceux qui ne le comprendraient pas ! » répondit Rair en regardant fixement l'interrupteur.

— « Moi. Je ne le comprends pas ! » déclara Foug, nettement. « La raison nous dit que la cervelle de l'homme est sujette à l'erreur, et qu'un seul individu ne peut avoir la prétention de l'infaillibilité.

» Les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes de votre immense science, Rair, vous ont été transmis... c'est de la science accumulée par nos ancêtres. Vous n'en êtes pas l'unique dépositaire ! Si vous y avez ajouté quelque chose, ce qui est vrai et que nous ne contestons pas, vous n'avez fait que suivre l'exemple d'innombrables devanciers. Notre devoir, à nous, est de vous aider et de vous contrôler, comme vous nous contrôlez vous-même. Telle est la loi d'Illa ! »

Des murmures d'approbation accueillirent ces paroles sensées — mais imprudentes. Limm l'infâme lança un regard sinistre aux protestataires — dont j'étais.

Rair resta impassible. Mais je crus voir un coin de ses lèvres minces se soulever en signe de mépris. Je le reconnus, cet imperceptible rictus. Rair me l'avait déjà montré, le jour où il foudroya des délégués du peuple qui voulaient faire arrêter le mouvement des miroirs solaires pour jouir d'un peu d'obscurité.

Une fureur soudaine me saisit :

— « Foug a raison ! » m'écriai-je.

Ma voix résonna fortement dans le silence qui s'était fait.

Rair accentua son rictus.

— « Les militaires sont faits pour se battre et non pour raisonner, Xié ! » siffla-t-il. « Et, au surplus, nul ne vous demande votre avis.

» La seconde résolution n'est pas adoptée. Elle sera représentée. L'état de guerre existe entre Illa et Nour.

» La séance est terminée. »

Rair, sur ces mots, se leva et disparut par la petite porte faisant communiquer la salle du Grand Conseil avec son laboratoire. Limm le suivit.

Hielug et Ilg sortirent les premiers, ensemble. Puis les vieillards du Conseil quittèrent la salle. Je pus constater que Foug restait légèrement à l'écart, que ses collègues, craignant la haine de Rair, le désapprouvaient. Des lâches, ces misérables débris ! Ah ! Rair les connaissait ! Il n'avait pas daigné insister.

J'en entendis un qui murmurait :

— « *...et, s'il est vrai que les nouvelles machines à sang peuvent allonger notre vie d'un siècle, Rair ne peut qu'être approuvé ! Nous sommes encore jeunes et nous pouvons...* »

Jeunes, ces vieilles ruines ! Quelle misère !

Je sortis moi-même derrière Grosé et Fangar ; Grosé, je le vis bien, ne tenait pas à ce que je lui parlasse.

Fangar, moins couard, s'approcha de moi et me déclara qu'il était à ma disposition pour les opérations de guerre.

— « Je vous verrai dans une heure ! » répondis-je en le laissant.

J'avais hâte, en effet, d'être chez moi. On eût dit que j'avais le pressentiment des malheurs qui m'y attendaient !

II

Quatre hommes-singes muets gardaient la salle du Grand Conseil. Je pus constater qu'ils paraissaient plus fébriles que de coutume et que les grenades de gaz empoisonnés dont ils étaient armés tremblaient dans leurs mains velues. Ils me saluèrent. Je passai, vaguement inquiet.

Je n'ai jamais pu approuver cet emploi des hommes-singes. Ce sont des brutes, des descendants de nègres, que nos savants ont réussi à faire régresser vers le type primitif. Par des nourritures appropriées, par des exercices savamment dosés, nous avons réussi à atrophier le cerveau de ces anthropoïdes et à décupler la vigueur et l'endurance de leurs muscles. Un homme-singe peut soulever sept cents kilos et travailler cinq jours sans arrêt aux tâches les plus dures, sans pour cela atteindre la limite de ses forces.

Que l'on ait employé les hommes-singes dans les mines de « métal-par-excellence », rien de plus juste. Leur force, leur endurance, leur docilité, leur stupidité y sont utiles. Mais que Rair, dans son astuce féroce, ait songé à s'en faire des gardes du corps, voilà ce qui m'enrage. Ces hommes-singes ont été soigneusement dressés par Limm, comme des chiens. Ils sont muets, ne connaissent que Limm et Rair qui, seuls, savent s'en faire comprendre. Si Rair le voulait, tous les citoyens d'Illa seraient exterminés en quelques minutes par les grenades foudroyantes dont sont munies ces brutes. Voilà où nous en sommes. Et personne n'ose protester !

J'ai passé. J'ai suivi les couloirs aux murailles lumineuses et suis sorti de la pyramide par le puits numéro 3.

Dans le couloir donnant sur la porte extérieure, plus de vingt hommes-singes veillaient. Je ne me suis pas attardé à essayer de savoir ce qu'ils faisaient. J'ai compris que Rair était prêt à tout. Je m'en doutais.

Une fois sur le glacis qui entoure la pyramide, je me suis dirigé vers le trois cent quarantième rayon, rangée quatorze.

C'est là où est ma demeure. Les maisons d'Illa se composent chacune de cent un étages et sont longues d'environ mille mètres. Chacune d'elles forme le rayon d'un cercle dont la pyramide occupe le centre. Des terrasses les surmontent. Ces terrasses sont percées de puits que dominent les miroirs distributeurs de chaleur et de lumière. Autour de ces puits sont les ascenseurs qui desservent les différents étages.

En quelques minutes, j'ai atteint l'ascenseur conduisant à mon foyer...

M'étant arrêté devant le balcon sur lequel donne la porte d'entrée de ma demeure, je vis que cette porte était restée entrouverte. Pourtant Sil-

mée, lorsqu'elle est seule, s'enferme toujours, depuis la mort de sa pauvre mère. Pourquoi avait-elle laissé cette porte ouverte ?

Je me sentis pris d'une terrible inquiétude.

Silmée est la fiancée du petit-fils unique de Rair. Mais est-ce que cela compte pour ce cerveau ? Je me demande même s'il ne sacrifierait pas sa vie pour l'accomplissement de ses desseins ?

— « Silmée ! » m'écriai-je. « Silmée ! »

— « Elle est ici, seigneur Xié ! » fit une voix que je reconnus, la voix de Toupahou.

Je me précipitai vers la salle de réception...

Silmée, ma pauvre Silmée, pâle, exsangue, était étendue sur un divan. Un pansement rouge enserrait sa frêle poitrine.

— « Silmée ! » m'écriai-je. « Ma petite Silmée ! »

— « Elle a été, je pense, poignardée par un homme-singe ! » murmura Toupahou, en se précipitant à ma rencontre. « J'étais allé, comme chaque jour, la chercher à l'école des hautes études féminines... Je la vis sortir avec ses compagnes...

» De derrière un des pylônes soutenant les miroirs paraboliques, un individu — c'était sûrement un homme-singe... mais il était masqué, et je n'ai pu voir ses traits — s'est jeté sur elle. J'ai entendu un cri. J'ai vu Silmée tomber. Et le meurtrier a fui. Sans penser à le poursuivre, je me suis précipité vers ma fiancée... Elle avait un poignard enfoncé dans la poitrine.

» Et l'assassin, que personne n'avait pu reconnaître, a disparu en se laissant glisser le long des câbles d'un des puits.

» ...J'ai transporté moi-même Silmée ici Trois médecins sont venus. La blessure est grave — mais Silmée guérira. Son cœur a été recousu... »

Je ne répondis pas. Ma pauvre Silmée ! Elle reposait. Je savais qu'en la réveillant, je risquais de provoquer sa mort. Je me retins.

Longuement, je regardai ma fille. Je me doutais d'où venait le coup. Mais je n'osai, malgré tout, dire à Toupahou que je tenais son grand-père pour un immonde assassin.

Deux minutes s'écoulèrent en silence. Aux battements plus forts de mes artères et à la légère congestion qui m'oppressait, je me rendis compte que c'était le moment du repas... Les effluves nourriciers produits par les machines à sang pénétraient à travers les pores de ma peau et me revivifiaient. Il fallait rester calme, sous peine de risquer une congestion.

— « Si vous voulez m'accorder un entretien, seigneur Xié, » dit enfin Toupahou, « je me permettrai de vous exposer des choses de la plus haute importance — et qui ne doivent être connues que de moi et de vous — pour le moment ! »

Je regardai Toupahou. Quel brave garçon ! La loyauté et la franchise se lisaient dans ses yeux noirs, sur son front de vingt ans. Tout dans sa personne disait la droiture et le courage.

Pendant la durée d'un éclair, l'idée me vint que Toupahou, cédant aux ordres de son grand-père, allait m'annoncer qu'il renonçait à Silmée.

J'en aurais été fort aise, après tout ; mais je savais que le chagrin eût tué ma fille.

Le cœur serré, je jetai un dernier regard à Silmée, et je fis signe à Toupahou de me suivre dans mon cabinet de travail.

— « Nul ne peut nous entendre ? » questionna-t-il à voix basse. « Mon grand-père a fait installer dans la crpyte de la pyramide des microphones sensibles aux vibrations les plus lentes, les plus courtes, et capables de différencier les voix humaines et tous les bruits... »

— « Je le sais ! » répondis-je. (En effet, Fangar, l'aériste, m'avait averti de ce détail et j'avais fait installer, depuis quelques jours, par un électricien de mon état-major, des appareils destinés à arrêter les ondes sonores produites dans mon cabinet de travail.)

« Parlez sans crainte ! » repris-je.

Toupahou se pencha vers moi, jusqu'à ce que ses lèvres touchassent presque mon oreille.

— « Si Rair connaissait les paroles que je vais prononcer, » me dit-il d'une voix que j'entendis à peine, « ma mort serait inévitable. I-né-vi-table ! » répéta-t-il en me regardant bien dans les yeux.

— « Vous pouvez parler ! » dis-je.

— « Je me fie au père de Silmée ! Eh bien, ce matin, Rair m'a expliqué que vous étiez son plus mortel ennemi, qu'il savait que vous le détestiez, et que vous étiez le seul obstacle entre lui et le pouvoir suprême.

» *Je vais tenter une dernière expérience,* » m'a-t-il déclaré. « *Je vais annoncer mes intentions de ne plus admettre la discussion de mes décisions. Je saurai ainsi, sans erreur possible, ce que pense Xié. S'il est mon ennemi, je l'anéantirai.* »

» Vous étiez au conseil suprême, tout à l'heure ? »

— « J'en viens ! »

— « Rair vous a exposé ses intentions... »

— « Oui et non. Mais il sait à quoi s'en tenir sur ce que je pense. Je ne le lui ai pas caché. J'ai eu tort. Mais, déjà, il avait fait assassiner ma fille ! »

— « Silmée ne mourra pas, seigneur Xié ! »

— « Peut-être pas cette fois-ci. *Mais elle mourra sûrement si elle reste à Illa !* » répondis-je.

Toupahou comprit que je disais la vérité. Autant que moi, il connaissait Rair.

— « Il faut fuir Illa ! » murmura-t-il, accablé.

— « Et où aller ? »

— « A Nour ! »

Nour ! Oui, notre seul refuge était à Nour. Nour, dont l'empire, cinquante fois plus étendu que celui d'Illa, avait ses frontières à moins de six heures de vol de notre patrie.

Mais Toupahou ne savait pas encore la vérité. Je la lui appris :

— « *Suivant la décision du Grand Conseil suprême, je dois, sans aucun retard, tout préparer pour attaquer Nour !* » répondis-je.

— « Attaquer Nour ! Mais le roi Houno est un ami de Rair. Il lui

a envoyé, il n'y a pas huit jours, plusieurs centaines de kilos de minerai de métal-par-excellence pour suppléer à l'insuffisance de l'extraction chez nous... à la suite de l'épidémie qui a atteint le personnel de nos mines. Nous... »

— « Je sais. Mais nous devons attaquer les Nouriens et en anéantir le plus possible. Telle est la décision de Rair et du Grand Conseil. Partir pour Nour, c'est déserter, et, peut-être, nous faire massacrer par les Nouriens... *à moins qu'ils ne nous gardent comme otages et ne nous livrent à Rair.* »

Toupahou frissonna : il connaissait le caractère de son grand-père et savait que sa vengeance serait affreuse.

Une plainte légère nous fit pâlir. Silmée appelait. Nous bondîmes dans le salon. La blessée était toujours étendue sur le divan. Elle semblait dormir.

Nous attendîmes en silence. Silmée ne bougea pas, n'articula aucun son.

Nous regagnâmes mon cabinet de travail.

Nous nous regardâmes.

— « Alors, nous sommes livrés à la férocité de Rair ! » fit Toupahou, dont les yeux lançaient des éclairs. « Puisque nous ne pouvons nous réfugier à Nour, il ne nous reste plus qu'à mourir. Car me soumettre, jamais ! Rair ne veut pas que j'épouse Silmée, et, sans elle, la vie m'est impossible ! »

— « Il y a encore un moyen : *nous emparer de Rair !* » dis-je, mes yeux fixés sur ceux de Toupahou. « Pour moi, j'y suis résolu. Le vieux Foug sera avec nous. Fangar, le chef des aéristes, ne nous refusera pas son concours, j'en suis sûr.

» Ecoutez, Toupahou. Le génie du mal est en votre grand-père ! Rair a imaginé de nourrir les machines avec du sang humain pour remplacer le sang des animaux avec lequel elles fonctionnent actuellement. Pour se procurer ce sang d'homme, il compte vaincre les Nouriens et les obliger à lui livrer chaque année des milliers de victimes...

» Je vous le dis, moi, nous serons peut-être vainqueurs cette fois, *mais nous ne le serons pas toujours.* Et alors, qu'arrivera-t-il ? Le Conseil suprême est composé de vieillards qui aiment la vie... Les vieillards sont plus attachés à l'existence que les jeunes gens : l'on apprécie davantage ce que l'on craint de perdre ! Ils voudront vivre, prolonger leur existence. Les machines, une fois gorgées de sang humain, émettront des radiations qui, d'après Rair, prolongeront d'un siècle au moins la moyenne de l'existence. *Il faudra qu'elles continuent à fonctionner. S'il n'y a pas de captifs pour les nourrir de leur sang, l'on prendra des gens d'Illa !...* Ce sera le crime installé chez nous ! Chacun voudra vivre longtemps ; chacun tremblera de servir d'aliment aux machines à sang ! Et Illa finira dans le crime et l'assassinat !

» ...Pour empêcher cela, il faut nous emparer de Rair, lui faire livrer son secret maudit et l'anéantir ! »

J'avais prononcé tout d'une haleine ces quelques phrases.

Toupahou ne répondit pas. Il avait compris tout, et même ce que je n'avais pas dit. Il sentait que, non seulement le secret de Rair devrait être anéanti, mais que Rair lui-même devrait être réduit à l'impuissance. Et la seule façon de réduire un être comme Rair, c'était la mort. *Et c'était son grand-père !* Le père de sa mère !

Il arrive souvent que nous ne nous rendons pas un compte exact, que nous ne réalisons pas certains événements avec leurs conséquences.

Moi-même, lors du Conseil suprême, je n'avais pas envisagé les effets horribles de la nouvelle invention de Rair. Sur le moment, j'avais surtout pensé à mes responsabilités de chef d'armée, et, ensuite, la proposition de Rair, tendant à le laisser seul maître des destinées d'Illa, m'avait indigné et m'avait empêché de réfléchir aux conséquences de son épouvantable trouvaille. Ce n'était qu'en parlant à Toupahou que, peu à peu, les résultats inévitables de l'invention de Rair m'étaient apparus...

— « Je suis avec vous ! » fit Toupahou, en me regardant bien en face. « On pourrait, pour commencer, détruire les machines à sang... »

— « Et, comment vivrions-nous ? Depuis plusieurs générations, notre estomac est atrophié... *Nous ne pouvons plus nous nourrir que par les radiations des machines.*

» Oui, je sais, on assure que Hielug descend souvent dans les mines pour se faire donner de la nourriture grossière des hommes-singes. Mais Hielug est une exception !... Et nous n'aboutirions, en cas de réussite, qu'à soulever contre nous tout le peuple d'Illa, et, non seulement nous serions perdus, mais le pouvoir de Rair en serait encore augmenté.

» Il faut de la patience. Du temps ! Rair n'aurait qu'à annoncer aux Illiens qu'il va prolonger leur vie pour obtenir d'eux tous les pouvoirs. Le Conseil suprême serait balayé ! S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il veut éviter de donner l'alarme aux gens de Nour, qui comprendraient instantanément le sort que leur réserve la nouvelle invention. Mais, une fois la guerre déchaînée, Rair ne manquera pas de s'expliquer. C'est pour cela que tout à l'heure, il n'a pas daigné insister pour obtenir les pouvoirs dictatoriaux qu'il sollicitait du Conseil ! *Il sait qu'il les aura quand il le voudra !* »

— « Alors, que pouvons-nous faire ? » demanda Toupahou, frémissant.

— « Nous emparer de Rair ! »

— « Nous nous en emparerons, ou je périrai ! » s'écria le jeune homme. « Je suis prêt à tout ! »

— « Doucement ! La moindre imprudence peut nous perdre. Par ses espions, Rair doit savoir que vous êtes venu ici, Toupahou, que c'est vous qui avez transporté Silmée chez moi !... Limm et sa police sont partout, et l'épouvantable génie de Rair a imaginé les appareils les plus extraordinaires pour épier, surveiller, enregistrer, surprendre... Nous en connaissons quelques-uns ; nous ne les connaissons pas tous !

» Mais nous vaincrons ! Notre principal atout, c'est vous-même, Toupahou, quoique Rair se méfie de vous. Il nous faudra surprendre les hommes-singes de sa garde, forcer les portes de la pyramide, des portes,

nous le savons, dont les mécanismes renferment mille dangers de mort. Nous vaincrons !

» Je suis, en ce moment, en péril de mort. Rair veut ma perte. Sans doute attendra-t-il que les premières opérations de guerre contre les Nouriens aient commencé. C'est mon seul espoir... Au reste, je ne crains pas la mort !

» ...Maintenant, vous allez vous retirer. Vous pourrez revenir dans la journée. Rair trouvera naturel que vous veniez prendre des nouvelles de Silmée. *Mais ne voyez personne* Rair vous fait certainement épier par Limm. (Ce sera le premier à qui je règlerai son compte !) A bientôt ! »

Pauvre Toupahou ! Il me regarda. Je le compris : la pensée de se séparer de Silmée lui broyait le cœur.

Il le fallait.

— « Allez, Toupahou ! » dis-je.

Nous passâmes dans le salon.

Silmée continuait à reposer sous l'influence de l'anesthésique administré par les médecins qui l'avaient opérée.

Toupahou prit sa petite main blanche et, tendrement, l'appuya contre ses lèvres.

— « A bientôt ! » répéta-t-il avant de sortir.

Hélas, j'étais aussi angoissé que lui. Le chagrin que me causait l'état de ma pauvre enfant luttait dans mon cœur avec ma rage et ma haine contre l'infâme Rair.

Mais ma résolution était prise : aller jusqu'au bout. L'un de nous deux, Rair ou moi, devait périr.

Que ne savais-je ce que je devais savoir depuis... D'épouvantables catastrophes eussent été évitées !

III

J'ai de nombreux défauts, comme tout le monde. Mais je me dois cette justice que je suis patient, obstiné et énergique. Mes ennemis le reconnaissent.

Une brève réflexion me convainquit qu'avant tout, si je voulais réussir, je devais faire en sorte que Rair ignorât mes projets. Pour cela, il me fallait agir comme si ces projets n'existaient pas.

Après avoir fait venir un médecin qui m'assura que Silmée ne courait aucun danger immédiat, et avoir laissé auprès de ma pauvre enfant deux femmes gardes-malades, je ressortis et m'en fus dans les galeries renfermant les arsenaux.

Elles étaient situées... elles le sont encore, mais pour si peu de temps !... oui, elles étaient situées au vingt et unième étage au-dessous de la surface du sol, exactement sous le lit du fleuve Appa, qui, lui-même, passe sous la ville. Ainsi, en plus des épaisseurs des métaux anti-conducteurs et des matières inertes impénétrables aux rayons X et en général à toutes les radiations quelles qu'elles soient, nos arsenaux étaient protégés par une couche d'eau épaisse de plusieurs mètres

Rair aurait voulu placer les machines à sang à une aussi grande profondeur, mais des expériences ont prouvé que les radiations émises par ces machines pouvaient avoir une mauvaise influence sur certaines bombes à gaz hypnotiques. D'autre part, les porcs et les singes qui servent à alimenter les machines n'auraient pu vivre dans le voisinage des munitions qui, malgré toutes les précautions, dégagent des gaz délétères, à ce point qu'il faut porter des masques spéciaux pour pénétrer dans les cryptes qui les renferment. Et il y avait aussi la question des hommes-singes travaillant dans les mines — dont certains, les « mauvaises têtes », — sont livrés aux machines à sang — ce qu'ils ignorent et qu'on doit leur laisser ignorer, car une révolte des hommes-singes serait terrible.

A part de rares exceptions, les Illiens sont faibles et chétifs ; ils ont des os menus, pas de muscles ou très peu. Quelques hommes-singes déterminés, s'ils s'emparaient des machines à sang et des munitions, seraient rapidement maîtres d'Illa.

Un ascenseur me conduisit au rez-de-chaussée, sur le sol même de la ville. De là, à travers les couloirs secrets dont les serrures mues par des phonographes, ne s'ouvrent que sous l'action de certaines syllabes connues seulement des initiés, je gagnai l'un des trois tubes par lesquels l'on parvenait aux cryptes renfermant les munitions et les armes d'Illa.

J'y trouvai Grosé, le chef de milice, Fangar l'aériste, le chimiste Hiélug, et l'électricien Ilg. Ils discutaient avec animation. A ma vue, ils se turent, comme si ma présence les eût embarrassés.

— « Limm vient de nous transmettre l'ordre du Conseil suprême, » dit Fangar, en s'avançant vers moi. « Mes obus volants seront prêts cette nuit. Je n'attends plus qu'un ordre de vous, seigneur Xié, pour connaître exactement les points de concentration et le nombre d'obus volants à affecter à chacun de ces points, ainsi qu'aux réserves. Je tiens les tableaux détaillés des appareils, avec détails, à votre disposition ! »

— « Merci, » dis-je.

Tout était prêt vraiment. Je le savais. Dans les vastes cryptes, hautes de près de quarante mètres et que soutenaient des piliers en acier dont les molécules avaient été rendues indéformables, des bombes à gaz asphyxiants voisinaient avec les grenades aux vapeurs invisibles et sans odeur, des vapeurs qui rendaient fous furieux ceux qui les respiraient. Les malheureux, devenus enragés, n'avaient plus qu'une idée en tête : détruire ; ils se ruaient sur leurs compagnons, les assaillaient, les tuaient jusqu'à ce qu'ils s'entretuassent eux-mêmes ou qu'ils fussent achevés par leurs propres camarades. D'ailleurs, s'ils survivaient, ce n'était pas pour longtemps, deux ou trois jours à peine. C'étaient de ces grenades qu'étaient armés les hommes-singes préposés à la garde de Rair, dans la Pyramide.

Dans une casemate triplement blindée, et dont les cinq serrures ne pouvaient s'ouvrir que si Rair le permettait et faisait agir un mécanisme spécial, des réserves de *pierre-zéro* étaient accumulées. Il y en avait un millier de kilogrammes.

La *pierre-zéro !* Celle qui avait fait la puissance d'Illa et l'avait rendue, elle, une simple ville, indépendante et redoutée ! Depuis plusieurs

siècles; les réserves dormaient là. On ne s'en servait que dans les cas désespérés, lorsque tout autre moyen avait échoué.

Car son usage impliquait des risques effroyables. La *pierre-zéro*, chauffée à une certaine température, provoquait la désintégration artificielle de la matière, *c'est-à-dire la volatilisation des objets, vivants ou inanimés, existant dans un rayon donné.*

C'est la science des Illiens qui a seule pu parvenir à ce résultat merveilleux...

Tout d'abord, on est parti de la désintégration naturelle des émanations du radium, désintégration qui donne naissance à une série de corps dont le dernier terme est l'hélium. On a essayé ensuite de désintégrer artificiellement les corps. On s'est attaqué à l'atome, lequel est composé d'électrons planétaires et de noyaux d'hydrogène chargés d'électricité positive. On a d'abord arraché les électrons à l'atome en employant la force formidable produite par le bombardement des particules *alpha*, atomes d'hélium électrisés voyageant à l'énorme vitesse de 20.000 kilomètres à la seconde (1).

Les premiers résultats ont été obtenus avec de l'azote, de l'aluminium, puis avec des éléments simples de faible poids atomique, tels que le bore, le fluor, le sodium, le phosphore... Et, peu à peu, l'on a pu parvenir à désintégrer n'importe quel atome... Et l'on a réussi à composer la *pierre-zéro*, qui est de l'hélium solidifié et dont la puissance est exactement un milliard de fois plus énergique que l'hélium primitif.

Porté à une certaine température, que je ne connais pas, l'hélium s'électrise et libère l'énergie qui est en lui. Energie dont les effets n'ont pas encore été bien calculés — on n'en connaît pas exactement les manifestations, qui sont très irrégulières — et qu'on ne sait diriger qu'imparfaitement. Aussi, l'emploi de la *pierre-zéro* est-il resté très rare. Moi-même, je n'en ferais usage qu'à la dernière extrémité, et s'il m'était absolument impossible de l'éviter.

Aussi ne fis-je pas allusion à la *pierre-zéro*, et, m'adressant à Fangar, je lui ordonnai de me conduire devant ses obus volants. En effet, il m'avait semblé surprendre un coup d'œil lancé à mon adresse par le chef aériste.

— « Je suis à vos ordres, seigneur Xié ! » répondit Fangar.

Laissant Hiélug, Ilg et Grosé, nous passâmes dans le hall où étaient réunis les *obus volants*.

C'était une vaste crypte circulaire, dont la voûte était trouée d'une ouverture ronde donnant sur un puits vertical, d'un diamètre de cinq mètres environ.

Sur le sol de métal, les *obus volants* étaient rangés, prêts à s'envoler.

Tous avaient la même forme : de vastes lentilles, d'un diamètre de quatre mètres, et dont la plus grande épaisseur atteignait à peine un mètre cinquante. Leurs parois, en métal extra-léger, contenaient une hélice intérieure dont l'axe se confondait avec celui de la lentille. Cet axe, d'un

(1) Le grand physicien anglais Ernest Rutherford vient d'obtenir des résultats semblables. (N.D.A.)

diamètre de soixante-dix centimètres, était creux. Il renfermait, de bas en haut, les huit bombes destinées à être lancées par l'aériste.

Ces bombes, disposées obliquement en étoile, autour de l'entonnoir central, à travers lequel elles passaient, contenaient chacune suffisamment de gaz nocifs pour couvrir un hectare, sur une épaisseur de plusieurs mètres. Au-dessus de ces bombes, sur un grillage de métal, se trouvait le siège de l'aériste qui était ainsi placé de façon à ce que l'hélice sustentatrice tournât autour de lui. Un simple poids mobile, suspendu à une tringle, servait à diriger l'appareil. Le changement de position de ce poids, en déplaçant le centre de gravité de la lentille, la faisait s'incliner dans la direction voulue, direction dans laquelle elle progressait à la façon d'un palet lancé dans les airs. La rotation plus ou moins rapide de l'hélice déterminait son ascension ou sa descente. Une petite coupole de métal surmontait l'axe creux dans lequel se tenait l'aériste et protégeait ce dernier du vent produit par le rapide déplacement de l'appareil.

Telle était la dernière invention de Rair. Jusqu'alors, les machines volantes construites à Illa étaient de dimensions beaucoup plus grandes et emportaient plusieurs aéristes. C'étaient ces grandes machines qui avaient servi dans la dernière guerre contre les Nouriens.

Je ne pus m'empêcher de faire observer à Fangar combien délicat me semblait le maniement de pareils engins : la plus petite fausse manœuvre, un retard d'une seconde à exécuter le geste nécessaire, et la frêle lentille irait s'écraser sur le sol.

— « Nos aéristes ne montreront guère d'enthousiasme à se servir de ces obus volants ! » dis-je en hochant la tête.

— « Le seigneur Rair a tout prévu. *Ce seront des hommes-singes qui monteront les obus volants.* Déjà, deux cents d'entre eux, parmi les plus intelligents, ont été remontés des mines et s'entraînent à manier les obus volants... Il y a bien eu quelques accidents, mais pas trop. Et la guerre n'est pas un jeu... »

— « Mais, si les hommes-singes, une fois en possession des obus volants, s'en servaient contre nous et se révoltaient ? Illa serait vouée à la destruction ! » fis-je observer.

— « Erreur, seigneur Xié ! Les moteurs dont sont munis les obus volants sont mus par les rayons électriques produits par notre « Centrale » et lancés à travers les airs. Même au sein de l'atmosphère, les hommes-singes seront soumis à notre volonté... à la volonté du seigneur Rair, veux-je dire. Ils sont prévenus qu'ils ne devront en aucun cas s'approcher à plus de trois kilomètres des pylônes protecteurs qui entourent Illa. S'ils enfreignaient cette défense, le courant manquerait à leurs moteurs, et leurs machines s'écraseraient instantanément sur le sol !... Ah ! Le seigneur Rair a tout prévu ! »

— « Pourquoi ne pas m'avoir informé que l'armée d'Illa allait maintenant compter de viles brutes dans ses rangs ? » m'écriai-je, en essayant vainement de dissimuler mon irritation.

— « Ordre du seigneur Rair ! »

Je ne répondis pas et examinai les obus volants. Je pus ainsi cons-

tater que Rair n'avait rien oublié. Chaque engin était muni d'un léger réservoir pouvant produire d'épaisses vapeurs dans lesquelles il était loisible à l'obus volant de disparaître s'il était serré de près par l'ennemi.

J'interrogeai Fangar sur cette innovation, ou plutôt sur cette résurrection, car, depuis longtemps, l'on avait cessé d'employer des moyens aussi simples à Illa, et les précédents modèles d'appareils volants étaient construits avec un métal composé d'un alliage qui, en permettant aux rayons lumineux de le traverser, les rendait complètement invisibles.

— « Vous ne pensez pas à tout, seigneur Xié ! » me fit remarquer le chef aériste. « Le seigneur Rair sait ce qu'il fait. Chaque obus volant peut se rendre invisible en s'entourant d'un nuage que nos projecteurs spéciaux traverseraient et dissiperaient sans peine. Tandis que, si les nouveaux engins étaient en métal invisible, rien n'empêcherait les hommes-singes de voler sur Illa sans que nous puissions les voir ! »

L'observation était juste. Je m'inclinai.

La vaste crypte était déserte. J'en fis le tour, toujours flanqué de Fangar.

Oui, il n'y avait personne dans la crypte. Je regardai sous les appareils. Je regardai autour de moi, au-dessus de moi. Personne.

— « *Ce soir, venez chez moi sans être vu. J'ai à vous parler !* » dis-je à Fangar.

Le chef aériste me regarda dans les yeux.

Il comprit à ma physionomie que la situation était sérieuse.

— « Entendu ! » souffla-t-il. « Comme vous le voyez, seigneur Xié, » acheva-t-il à haute voix, « les merveilleux appareils dûs au génie de l'illustre Rair sont absolument au point et... »

Pourquoi Fangar parlait-il ainsi ?

Je me retournai : Limm l'espion, l'âme damnée de Rair, était derrière nous. Comment était-il entré sans que nous l'eussions entendu ? Depuis combien de temps avait-il pénétré dans la crypte, c'est ce qu'il m'était impossible de deviner.

Il souriait, le bandit. Ses yeux noirs étaient pleins d'amabilité. Un léger vêtement en fibres bleuâtres moulait ses formes athlétiques. Vrai, c'était un beau gars. Et une fameuse canaille.

— « Je vous salue, seigneur Xié ! » dit-il en s'inclinant.

Je pâlis : collés sur sa joue gauche, non loin de son nez, je venais de distinguer trois poils roux, *des poils semblables à ceux dont sont recouverts les hommes-singes*. Or, c'était, croyait-on, un homme-singe qui avait poignardé ma petite Silmée ! Oh ! maintenant, j'étais sûr de tout ! C'était Limm, l'homme de Rair, qui avait assassiné mon enfant !

— « Vous semblez souffrant, seigneur Xié ? » remarqua Limm en me considérant d'un regard pénétrant.

— « Oui... la fatigue, le surmenage... et aussi l'émotion, » expliquai-je. « Cette guerre inattendue dont j'ai la responsabilité glorieuse, et aussi l'état de ma pauvre Silmée qui... »

---

(1) Le traducteur n'a pas cru devoir conserver les titres que se donnaient les Illiens, et qui seraient pour nous sans signification. (N.D.A.)

— « Ah ! oui. L'on m'a dit que Mlle (1) Silmée avait failli être victime d'un ignoble attentat... Permettez-moi, seigneur Xié, de vous adresser mes félicitations pour la façon pour ainsi dire miraculeuse dont Mlle Silmée a échappé à son assassin ! Il paraît que c'est le seigneur Toupahou, son fiancé, qui lui a sauvé la vie ! Le brave jeune homme... digne de son illustre famille ! »

— « Je vous remercie ! » dis-je.

Pendant quelques minutes, me contenant à peine, je dus subir la présence de cet être immonde. Enfin, je prétextai les devoirs de ma charge et le quittai après avoir échangé un dernier coup d'œil avec Fangar.

Trois heures durant, j'inspectai les magasins d'équipement.

Je donnai audience à mes principaux officiers — des savants élevés à l'école de Rair — compassés, raides, pédants, des individus enfin qui ressemblaient plus aux machines qu'ils étaient chargés de faire fonctionner qu'à des hommes... Ah ! s'il eût fallu se battre corps à corps !... La vue d'un insecte était capable de les épouvanter ! Je leur préférais encore les hommes-singes chargés par Rair de piloter les obus volants !

Ces devoirs remplis, je revins chez moi. Le soleil était à son déclin, mais, grâce aux accumulateurs de lumière, les miroirs paraboliques continuaient à envoyer dans les puits d'éclairage une lumière blanche et égale.

Sur les terrasses s'étendant autour de la pyramide, les Illiens se promenaient en devisant. Je pus voir que plusieurs me regardaient avec insistance. C'étaient des amis ou des parents des vieillards du Conseil suprême, et, sans aucun doute, étaient-ils plus ou moins au courant des événements qui se préparaient.

Je regagnai ma demeure et courus dans la chambre de Silmée.

Elle était vide ! Les deux femmes gardes-malades avaient disparu. Et pas de Silmée !

Je me sentis devenir fou.

J'errai à travers les chambres en appelant stupidement mon enfant... Rien ne me répondit !...

A quoi bon m'étendre sur mes angoisses ? Les heures passèrent avant que je comprisse la vérité : *Silmée avait été enlevée.*

Tout d'abord, je conçus un espoir fou : c'était peut-être Toupahou qui avait enlevé ma fille pour la soustraire aux machinations de Rair !

J'attendis... J'attendis encore !

Toupahou ne vint pas, ni aucun message de lui.

Ah ! malheureux père que j'étais !

Un timbre m'annonça que quelqu'un entrait chez moi. Je me précipitai.

C'était Fangar, le chef aériste. Malgré ma terrible émotion, je remarquai que mon visiteur était livide et agité.

IV

— « Qu'arrive-t-il, Fangar ? » m'écriai-je. « Ma fille est... »

Fangar était un homme hardi, mais rempli de sang-froid. Et, avec cela, strict sur la discipline.

Il avait, une nuit, heurté volontairement sa machine volante à celle d'un de ses subordonnés qui n'exécutait pas suffisamment vite un ordre donné. Les deux engins avaient été précipités sur le sol. Fangar s'en était tiré avec quelques contusions — après avoir risqué la mort pour châtier une désobéissance. Ceci pour expliquer combien il était partisan d'une discipline exacte.

Pourtant, il me coupa la parole, à moi, le chef suprême de l'armée d'Illa !

— « Seigneur Xié ! » articula-t-il d'une voix haletante. « Tout à l'heure, dans la crypte, vous ne m'avez pas renseigné sur les concentrations d'obus volants... vous sembliez distrait, absent... *Limm a tout observé !...* Nous ne l'avons vu qu'ensuite... D'après ce que je sais, vous allez être arrêté pour impéritie et négligence !... Grosé vient d'en recevoir l'ordre. Il va être ici d'un moment à l'autre. Vous n'avez pas le temps de fuir... Si j'étais surpris ici, mon sort serait scellé.

» Je ne vous ai rien dit. Adieu ! »

Et, avant que j'aie pu demander d'autres explications, Fangar s'élança au dehors. J'entendis un léger bourdonnement produit par une hélice.

Je bondis... J'eus le temps, arrivé devant un des puits d'aération, de voir une ombre monter vertigineusement vers le zénith. Je devinai plutôt que je ne reconnus un des obus volants à bord duquel le chef aériste était venu. Il avait fallu toute son habileté pour pouvoir passer dans le puits sans heurter les innombrables fils conducteurs ainsi que les arbres à cames qui en tapissaient les parois.

En quelques pas, je fus de nouveau chez moi.

Ma situation, si elle était terrible, avait au moins l'avantage d'être claire !

Avec son implacable génie, avec sa science extraordinaire de déduction, Rair avait deviné les sentiments que je nourrissais pour lui. Il avait, si l'on peut dire, flairé mes projets !... Peut-être avait-il surpris — par quel moyen ? — ma conversation avec Toupahou, son petit-fils. Tout paraissait l'indiquer. Toupahou avait disparu. Silmée aussi. Et, maintenant, j'allais être arrêté.

Il fallait fuir, c'était mon devoir, un devoir double. Silmée avait besoin de moi. Et Illa elle-même, que Rair conduisait à sa ruine, ne pouvait être sauvée que par moi. Du moins, je le croyais.

Fuir ? Un seul moyen existait de quitter Illa : s'emparer d'une machine volante et prendre les airs. Entreprise relativement facile. Les gardiens des machines ne pouvaient encore connaître les intentions de Rair à mon égard et me laisseraient respectueusement prendre un des engins.

Toutes ces réflexions, on le devine, je me les étais faites en moins d'une minute. Je m'élançai vers le puits faisant communiquer ma demeure avec les terrasses.

Je ne l'avais pas atteint que je m'arrêtai net en entendant le sifflement d'un des ascenseurs.

Je perçus un léger choc. Et, presque à la même seconde, Grosé, suivi de six miliciens, apparut. Tous portaient des vêtements antiradiants, faits

d'un tissu composé de plomb et d'or. Deux miliciens, debout derrière Grosé, tenaient quelque chose dans leurs mains fermées.

— « Seigneur Xié, » fit Grosé d'une voix qui me parut mal assurée, « nous sommes ici par ordre du Grand Conseil. Veuillez nous suivre ! »

— « Vous suivre ? Et où ? »

— « Nous avons ordre de nous assurer de vous, seigneur Xié. *Ne nous obligez pas à faire usage des bombes radiantes dont nous sommes munis.* Nos ordres sont stricts ! »

Je compris. Ce que les miliciens tenaient dans leurs mains, c'étaient de petites *bombes radiantes,* qui, en éclatant, donnent naissance à des ondes comparables à celles des rayons X, mais plus courtes, et qui ont la propriété de supprimer toute vie sur une certaine étendue, des ondes si courtes qu'il en tient dix-sept millions dans un dixième de millimètre.

Le moindre geste de résistance, et j'étais anéanti.

Grosé et ses miliciens, grâce à leurs vêtements dont la matière était si serrée que ces ondes ne pouvaient les traverser, ne risquaient rien.

Je possédais bien un de ces vêtements, mais je n'avais pas pensé à l'endosser, ne pouvant prévoir quelles seraient les armes employées contre moi.

Je me raidis et réussis à rester calme.

— « Je vous suis ! » répondis-je à Grosé.

Celui-ci fit un signe. Prestement, un des miliciens me saisit les mains, cependant qu'un autre s'approchait avec des menottes. Se révolter eût été vain et peu digne de moi. Je me laissai faire.

Entouré de mes gardes du corps, je sortis de ma demeure.

Moi, Xié — le vainqueur des Nouriens, l'homme que le peuple entier d'Illa avait acclamé — je fus ramené sur les terrasses... Les femmes et les enfants, les hommes et les vieillards me virent passer, enchaîné comme un homme-singe qui s'évade des mines. Mais me reconnurent-ils seulement ?

Je sus bientôt où l'on me menait en arrivant devant l'ascenseur blindé, celui qui conduisait aux oubliettes. Nous y prîmes place avec Grosé et les miliciens. Je compris que Grosé avait des ordres — que tout avait été arrêté d'avance. A quoi bon me plaindre ? A quoi bon demander des explications ? Je sentais que tout serait inutile.

L'homme-singe chargé de manœuvrer l'ascenseur pressa une manette avec la main terminant sa jambe gauche. Car les hommes-singes, à la suite d'une longue sélection, possédaient quatre mains, comme les chimpanzés, ce qui permettait d'obtenir d'eux une plus grande somme de travail...

Assis sur une banquette, je regardais la brute. Un grossier caleçon de toile métallique lui ceignait les reins et constituait son unique vêtement.

Debout, légèrement courbé, il ricanait, une chique gonflant sa joue. Un jus noirâtre suintait entre ses lèvres lippues, et son petit œil jaune dardait une lueur maligne, accentuée encore par le ricanement de sa large bouche. Avec son front bas et aplati, ses oreilles écartées, larges et pointues, les épais poils roux lui recouvrant le corps, il représentait

bien la force brutale. Sous la peau grenue de ses longs bras — des bras démesurés — le frémissement des muscles puissants se devinait...

Il était plus heureux que moi, celui-là. Il ne connaissait pas, il ne connaîtrait jamais mes angoisses. Ma pauvre Silmée ! Qu'était-elle devenue ?

L'ascenseur, avec une vertigineuse vitesse, glissa sans une secousse dans le long tube d'acier... Il passa à travers les innombrables étages d'Illa et, finalement, s'arrêta net, devant une galerie aux murailles lumineuses.

Mes gardiens m'entraînèrent. Une porte s'ouvrit devant moi. On me poussa dans l'ouverture. Je trébuchai, cependant que, derrière moi, le battant se refermait.

J'étais dans une des oubliettes d'Illa, une cellule affectant la forme exacte d'un cylindre, haut de deux mètres cinquante, d'un diamètre d'un mètre cinquante. On ne pouvait s'y tenir que debout ou assis. Impossible de s'y étendre. Une lumière violâtre suintait des murailles, du sol et du plafond. Pas d'autre ouverture que la porte, dont le battant se confondait avec la paroi dans laquelle elle était encastrée. Au centre du plafond, une lentille était fixée, large comme une assiette. Elle était entourée de petits trous destinés à permettre à l'air d'arriver.

Cette lentille, composée d'un alliage inconnu, dans lequel entrait une assez forte proportion de sélénium, permettait, au moyen d'appareils spéciaux, au Grand Conseil de voir tout ce que je faisais... Pas un de mes moindres mouvements ne pouvait échapper à mes bourreaux. Ils avaient tout loisir de surveiller mon agonie...

Je m'assis sur le sol de ma cellule.

Je connaissais mon sort : j'étais destiné à périr lentement d'inanition. Les effluves nourriciers des machines à sang n'arriveraient plus à moi qu'en nombre insuffisant — en nombre dosé par la loi, de façon à prolonger ma vie autant de jours que le déciderait le Grand Conseil — c'est-à-dire Rair.

Mais je ne pensais pas à cela. Je pensais à ma fille, à Silmée, qui, grièvement blessée, était certainement au pouvoir de Rair. Vivait-elle encore ?

Je me raidis. Je ne voulus pas qu'on vît Xié abattu.

Combien d'heures passèrent ?... Je ne pus m'en rendre compte.

Seul avec mes pensées, les membres tordus par les crampes, frémissant, fiévreux, inquiet, angoissé, je restai immobile dans le silence absolu. Des murailles, du sol, du plafond, la même lumière d'un rouge violet persistait, une lumière implacable. Il me semblait voir, par moments, des nuages de sang passer devant mes yeux. Et Silmée... Silmée, que devenait-elle ?...

La porte de mon cachot — porte invisible — ne devait se rouvrir, je le savais, que lorsque je serais mort, lorsque Rair, rassasié de vengeance, daignerait me laisser périr.

Peu à peu mes angoisses, mes tourments se calmèrent, c'est-à-dire devinrent moins violents... Je compris que je m'affaiblissais.

Pourtant, je n'avais encore ressenti aucun sentiment de faim : Rair, je le comprenais, avait donné des ordres pour que l'on continuât à me faire parvenir le même nombre d'effluves osmotiques qu'à l'ordinaire. Il voulait prolonger mon supplice. Mais mes tortures morales faisaient leur œuvre : lentement, je descendais vers la mort.

Je somnolais, à demi inconscient, lorsqu'un claquement sec me fit sursauter.

J'ouvris les yeux ; je crus rêver. La porte de mon cachot, arrachée de ses gonds, semblait prête à s'écrouler sur moi, et, par l'entre-bâillement, entre le battant et le chambranle, Fañgar, le chef des aéristes, la face couverte de sang, apparaissait.

Machinalement, je levai la tête vers la lentille de sélénium. Elle avait cessé de briller. Le courant dont elle était en quelque sorte imbibée avait dû être coupé.

— « Venez ! Vite ! » souffla Fangar.

Je voulus me lever, mais mes jambes qui, depuis des jours et des jours, étaient repliées sur elles-mêmes, refusèrent de me porter. J'eus suffisamment de force pour me mettre debout, mais mes jarrets plièrent sous moi. Je retombai.

Une angoisse atroce crispa les traits de Fangar. Il franchit le seuil de la cellule, se baissa et, m'ayant saisi par les épaules, me souleva :

« Vite ! Il le faut... » murmura-t-il. « Essayez de marcher !... Nous avons deux ou trois minutes devant nous, et je suis trop faible pour vous porter ! »

J'appelai toutes mes forces à moi. Les dents si serrées qu'elles grincèrent, la sueur aux tempes, tous mes muscles raidis en un suprême effort, je réussis à sortir du cylindre de mort, et, appuyé sur l'épaule de Fangar, à faire deux ou trois pas.

Une crampe me saisit. Je dus me retenir au bras de mon sauveur contre lequel je restai flasque et immobile comme une loque.

« Nous sommes perdus si nous restons ici ! » murmura le chef des aéristes, en m'entraînant.

Haletant, hagard, j'avançai. A chaque pas, mes jarrets pliaient sous mon poids malgré tous mes efforts. Fangar me traînait presque. Nous franchîmes la longue galerie aboutissant au puits de l'ascenseur.

L'ascenseur était là, mais en miettes, un amas de plaques de tôle et de cornières parmi lesquelles se distinguait le cadavre écrasé, mutilé, véritable bouillie sanglante, de l'homme-singe chargé de manœuvrer l'appareil.

« Venez ! » répéta Fangar dont les dents claquaient.

Il savait que, s'il était surpris, il serait soumis à d'atroces supplices.

Je ne pensai pas à lui demander d'explications, et, à son exemple, m'agrippai aux débris de l'ascenseur que j'entrepris d'escalader...

Ce fut une lutte atroce. Vingt fois, je trébuchai ; je m'écorchai, me coupai, me meurtris contre les angles du métal et les débris des rivets brisés. Fangar m'aida, bien qu'il eût fort à faire pour se frayer lui-même un passage par cet amas de débris contournés et tordus.

A moins de deux mètres au-dessus de l'ascenseur, un obus volant était immobile, son hélice ronronnant imperceptiblement, mais j'étais tellement habitué au silence que je l'entendis avec netteté.

« Dépêchons ! » murmura Fangar.

Il me saisit la main et m'aida à parvenir sous l'obus volant, dont il escalada le rebord en s'aidant d'un des montants de l'ascenseur.

Il dut toucher au moteur, car il me parut que le rythme de la turbine ralentit. L'obus volant s'abaissa légèrement, presque jusqu'à toucher les débris de l'ascenseur. Fangar me tendit sa main gauche que je saisis. D'un effort violent, le chef aériste réussit à m'attirer jusqu'à lui.

« Dépêchons ! » répéta-t-il, comme s'il n'eût su prononcer que ce mot.

J'atteignis l'axe creux de l'hélice, au centre de la lentille de métal.

Il y avait juste place pour un homme. Nous étions deux. Comment parvînmes-nous à tenir dans cet espace ? Mystère. Nous savions tous deux qu'il fallait absolument que nous y tinssions, sinon, c'était la mort. Et cela nous suffit.

Pressés, tassés l'un contre l'autre au point que nous ne pouvions faire le moindre mouvement et qu'il m'était très difficile de respirer, nous fûmes enfin installés.

Je me trouvai entre les jambes de Fangar qui était presque assis sur moi. Et, sous mes reins, je sentais les bombes rangées autour du cône de déchargement, et qui ne constituaient pas précisément un confortable coussin.

Fangar, qui avait conservé ses bras libres, rabattit difficilement sur sa tête le capot de métal fermant la lentille.

Il appuya sur un levier. Le moteur ronfla sourdement. Avec une effroyable vitesse, l'obus volant s'éleva. Il monta verticalement dans le puits encombré par les guides et les tiges de commande de l'ascenseur.

Il fallut toute l'habileté de Fangar pour que la lentille n'accrochât point. Entre l'obus volant et les parois du puits, c'était à peine s'il y avait un espace de quelques centimètres !

Nous nous élevâmes pourtant, à plus de six cents kilomètres à l'heure !

Je n'eus le temps de rien voir... Brusquement, nous jaillîmes hors du puits !... Je distinguai, en un éclair, les clartés blêmes qui, dans la nuit, jaillissaient des puits servant à l'éclairage et au chauffage des maisons d'Illa. Il me sembla reconnaître la Pyramide du Grand Conseil... Mais, à la seconde suivante, nous fûmes en plein ciel, parmi les nuées.

Je haletai. Mes jambes déjà ankylosées par leur longue immobilité dans la cellule, me causaient d'intolérables douleurs. Il me semblait qu'un bourreau me tordait les muscles. Et, par suite de ma position, je respirais difficilement.

Je savais que je ne devais pas bouger : le moindre effort de ma part eût risqué de faire faire un faux mouvement à Fangar et de nous précipiter tous deux sur le sol, les obus volants, je ne l'ignorais pas, jouissant d'un équilibre très délicat et facile à rompre.

Quelques minutes s'écoulèrent. Le moteur ronflait avec régularité.

Soudain, je le sentis ralentir. L'obus volant s'inclina brusquement, si

brusquement que ma tête heurta avec violence le grillage intérieur qui me séparait de l'axe tournoyant de l'hélice. Je sentis que nous tombions.

« *Courant coupé !* » eut le temps de m'expliquer Fangar.

Je compris : soit que notre fuite eût été découverte, soit pour toute autre cause, les ondes électriques faisant tourner le moteur de l'obus volant venaient d'être arrêtées.

Et l'engin, obéissant aux lois de la pesanteur, se rapprochait du sol avec une rapidité vertigineuse.

J'attendis la fin...

V

Ma faiblesse et ma désespérance m'avaient fait oublier la surhumaine habileté de Fangar. Le chef aériste connaissait l'atmosphère comme un poisson connaît l'eau. Utilisant alternativement ou simultanément la vitesse acquise qui était en nous et notre vitesse de chute, déplaçant au moment propice notre centre de gravité, il réussit ce qui, pour tout autre que lui, eût été impossible.

Il nous fit décrire plusieurs cercles concentriques d'un diamètre de plus en plus court, et parvint à prendre contact avec le sol sous un angle très réduit. Malgré cela, le choc fut encore d'une très grande violence. Les parois de la lentille de métal, déformées par la secousse, éclatèrent. Mais nous étions indemnes.

Fangar, non sans peine, se dégagea et m'aida à sortir de l'appareil. Mes membres étaient tellement ankylosés qu'il dut me soulever comme un enfant et me traîner en quelque sorte hors de l'engin.

C'était la nuit. Les étoiles scintillaient dans le ciel noir. Au loin, vers le nord, je distinguai la lueur blafarde qui enveloppait Illa d'une buée laiteuse et la silhouette, à la fois massive et aiguë, de la Pyramide du Grand Conseil.

Nous devions être à environ cinquante kilomètres de la grande cité, mais encore en dedans des pylônes protecteurs.

— « Nous ne sommes pas encore sauvés, » dis-je à Fangar. « Mais je ne vous en remercie pas moins de votre dévouement... Au moins, si je meurs, ce sera à l'air libre et sans avoir à supporter les horribles tourments qui sont ma vie depuis que Grosé est venu me prendre pour m'enfermer dans les oubliettes ! »

— « Grosé est avec nous. C'est lui qui m'a révélé où vous étiez. Cette nuit, tout à l'heure, profitant de ce que le Grand Conseil était en séance, j'ai pris un obus volant et je me suis laissé tomber dans la cage de l'ascenseur conduisant aux oubliettes *numéro trois... car vous êtes... vous étiez dans les oubliettes réservées aux criminels qui doivent vivre...* Rair devait avoir des raisons de vous ménager ?... Enfin, avec l'obus volant, j'ai écrasé l'ascenseur et l'homme-singe qui le manœuvrait, et, grâce à un chalumeau à oxygène, j'ai coupé les gonds de la porte de votre cachot... Voilà tout ! »

— « Et Silmée ? » ne pus-je m'empêcher d'exclamer, sans penser à remercier mon sauveur. « Ma fille ! En avez-vous des nouvelles ? »

— « Rien, seigneur Xié... »

— « Toupahou ? »

— « Nul ne sait où il est. Mais ne restons pas ici ! Nous n'allons pas tarder à être recherchés. D'un moment à l'autre vont apparaître d'autres obus volants... Dès que Rair aura fait rétablir les ondes... Il veut nous laisser le temps de nous écraser sur le sol. Venez ! »

— « Où allons-nous ? » murmurai-je, désemparé.

— « Nous allons essayer de regagner Illa. Nous nous cacherons chez Houl, l'ingénieur chargé de la surveillance des machines à sang. Il est des nôtres. Grosé viendra nous y retrouver aussitôt qu'il le pourra ! »

Je ne répondis pas. Nous nous éloignâmes des débris de l'obus volant. Nous avancions à pas lents, car je pouvais à peine me soutenir et me traînais plutôt que je ne marchais. Sans Fangar, je serais tombé à chaque pas.

— « Et la guerre contre Nour ? » demandai-je.

— « Les préparatifs continuent... Depuis quinze jours, Rair a pris le pouvoir absolu. Quatre membres du Grand Conseil ont été trouvés foudroyés, sans qu'on sache comment — mais tout le monde a deviné d'où venait le coup. La terreur règne. Personne n'ose bouger, d'autant plus que tout le monde se sent surveillé par la police de Limm... D'un moment à l'autre, nous allons fondre sur les Nouriens... »

— « Mais, » interrompis-je, « depuis combien de temps suis-je prisonnier ? »

— « *Sept semaines exactement,* seigneur Xié ! »

Je restai sans réponse. Sept semaines ! Presque deux mois ! Je ne m'étais pas rendu compte de la fuite du temps dans ma cellule. Je n'aurais pas été plus étonné si Fangar m'avait dit « sept ans » ou « sept jours »... Et Silmée ? Qu'était-elle devenue pendant ces sept semaines ? Morte ou vivante ? Fangar ne savait rien. Nul ne savait rien — nul, sauf Rair.

Nous continuâmes d'avancer en silence. Autour de nous, c'étaient des champs de cannes à sucre et de maïs. Pas une seule habitation humaine.

Nous marchions avec peine. Fangar non seulement devait me soutenir, mais, n'étant plus habitué à marcher sur un sol naturel, il peinait visiblement. Ici, où nous étions, les effets de la pesanteur se faisaient sentir sans nulle atténuation.

— « Il faut supprimer Rair ! » murmurai-je enfin. « Il le faut ! Ou nous sommes tous perdus, et Illa est perdue avec nous ! »

— « Grosé est de cet avis, et Houl aussi, et Foug également... Et il y a bien d'autres citoyens qui pensent comme nous, mais personne n'ose manifester ses sentiments. Chacun craint de ne pas se réveiller le lendemain. Les partisans de Limm et de Rair, seuls, haussent la voix, et ne trouvent pas de contradicteurs ! »

— « Nous vaincrons ! Nous vaincrons ! » répétai-je.

Fangar ne répondit pas.

Nous avançâmes. Peu à peu, ma robuste constitution aidant, je sentais mon sang circuler plus activement dans mes veines. Mes jarrets se raffermissaient. Bientôt, aidé d'une canne à sucre que Fangar coupa pour moi, je pus marcher sans m'appuyer sur le chef aériste.

Mais, brusquement, je perçus de faibles vibrations. Je levai la tête Une douzaine d'obus volants, divisés en trois groupes, glissaient dans le ciel étoilé. Ils avançaient en traçant des lignes courbes, tantôt paraissant prêts à s'écraser sur le sol, puis, se redressant, piquant droit vers le zénith.

De la partie inférieure de chacun d'eux, un cône de lumière verte, éblouissante, jaillissait et formait sur le sol de larges ovales de clarté qui se déplaçaient avec une vitesse vertigineuse.

Sans avoir besoin de prononcer un mot, nous nous jetâmes sous les cannes à sucre à travers lesquelles nous marchions.

Immobiles, étendus sur le sol, dans les herbes, nous sentîmes se poser sur nous la nappe de lumière. Les aéristes ne nous virent pas. Ils passèrent. Mais, à moins d'un kilomètre en avant de nous, un des obus volants descendit et décrivit une courbe hardie qui le fit passer à moins de quinze mètres du sol ; il rasa les cimes des cannes à sucre...

Enfin, le dernier des engins volants disparut. Nous nous relevâmes.

— « Heureusement que ce sont des hommes-singes qui manœuvrent les obus. Des Illiens nous eussent découverts ! » murmura Fangar. « En tout cas, ils savent maintenant se servir admirablement de leurs appareils, ces brutes ! Ils vont certainement retrouver l'obus volant qui nous a servi à fuir... Pourvu qu'ils ne suivent pas notre piste... »

— « Allons ! » dis-je.

Nous avançâmes en silence. Comme moi, Fangar craignait, malgré tout, que quelque obus volant ne fût monté par un aériste et ne contînt un microphone qui aurait pu enregistrer nos paroles.

Ce ne fut qu'après quelques minutes que nous recommençâmes à causer, ou plutôt à échanger quelques courtes phrases sur ce qui se passait à Illa.

J'appris ainsi que Rair avait caché mon emprisonnement et que très peu d'Illiens se doutaient de l'imminence de la guerre contre Nour.

Rair, avec son terrible génie, voulait avoir l'avantage de la surprise sur les Nouriens...

Jusqu'au matin, nous marchâmes. Au jour, nous nous cachâmes au bord d'une petite rivière, parmi les bambous. Quelques noix de coco, ramassées dans l'herbe, nous soutinrent. Et nous dormîmes chacun à notre tour jusqu'à la nuit.

A quoi bon m'étendre sur nos aventures ? Nous réussîmes à surprendre deux des miliciens chargés de la surveillance terrestre des pylônes entourant Illa. Nous les tuâmes, prîmes leurs uniformes et, à la faveur de la nuit, pûmes entrer en ville sans avoir été suspectés, ni reconnus. Cela nous fut d'autant plus facile que, depuis plus de trois ans, la paix régnait à Illa. Les Nouriens, après l'éclatante victoire que j'avais remportée sur eux, entretenaient avec nous d'excellentes relations. Et Rair

avait tout fait pour faire régner, aussi bien à Illa que chez les autres nations, l'illusion que nous étions pacifiques.

Nous atteignîmes les terrasses vers onze heures du soir, alors qu'elles étaient à peu près désertes. Un ascenseur nous descendit au-dessous des fondations des maisons à cent un étages, devant une des trois galeries obliques conduisant aux machines à sang. Les deux factionnaires qui veillaient devant la porte ne nous reconnurent pas, car nous avions eu soin, à l'aide de fausses barbes et de perruques emportées par Fangar, de changer complètement notre physionomie...

— « Conduisez-nous immédiatement à l'ingénieur Houl. Urgent ! » ordonna Fangar à un des factionnaires.

L'uniforme de milicien dont, comme moi, le chef aériste était revêtu, et, surtout, le ton impératif avec lequel il parla convainquirent le factionnaire, qui appuya sur un bouton actionnant une sonnerie.

Nous connaissions, Fangar et moi, ce qui allait se passer. Nous savions qu'un des surveillants techniques des machines allait arriver et nous conduire devant l'ingénieur Houl.

Ce fut en effet ce qui advint.

Moins de cinq minutes plus tard, après avoir traversé une étroite galerie dont les murailles pouvaient, en cas de péril, se rejoindre instantanément et écraser les imprudents qui s'y seraient trouvés, nous passâmes dans trois salles différentes, des salles au plancher mobile, s'ouvrant, en cas de besoin, sur les cuves remplies d'acides rejetés par les machines à sang, et pénétrâmes dans le bureau de l'ingénieur Houl : une haute crypte, d'un diamètre de quatre mètres à peine, et dont la voûte était à une dizaine de mètres du plancher.

Contre les parois de marbre blanc, des niveaux de cristal étaient fixés, côte à côte avec des ampèremètres et d'autres appareils de mesure. De longues aiguilles, placées dans des cadrans à l'intérieur desquels régnait le vide absolu, tremblotaient précipitamment et incessamment : elles indiquaient le nombre de vibrations émises par les machines à sang. Dans un long tube vertical, en cristal bleuâtre, un étrange liquide d'un rose opalin bouillonnait sans cesse en dégageant une sorte de phosphorescence.

Au centre de la crypte, devant une petite table d'ébonite, l'ingénieur Houl, un petit homme chauve, au crâne pointu, au nez écrasé chaussé de lunettes rondes, était assis et compulsait des papiers.

Il leva la tête, nous vit et nous reconnut. Du geste, il congédia le surveillant qui nous avait accompagnés. Puis, se levant, il alla refermer lui-même la porte de la crypte.

Il s'approcha alors d'un des appareils fixés à la paroi et tourna légèrement une manette. Un léger crépitement, semblable à celui que produiraient une série de clapets précipitamment ouverts et refermés retentit.

— « Ce n'est rien ! » expliqua Houl en se tournant vers nous. « Les vibrations sont à zéro. Nul ne peut nous entendre. »

— « J'ai dû abandonner l'obus volant ! » répondit Fangar. « Mais nul ne se doute de notre présence à Illa. Les hommes-singes envoyés à notre

poursuite sont passés au-dessus de nous sans nous voir. Tout est bien... »

— « La guerre est déclarée ? » demandai-je à l'ingénieur.

— « Oui. Demain, sept cents obus volants vont aller déverser chacun leurs bombes asphyxiantes sur Nour. Et, en même temps, d'autres machines, montées par des aéristes, détruiront une partie de Nour en y laissant tomber une parcelle de *pierre-zéro*... C'est Gadul qui conduira l'expédition, à la place de Fangar qui a été mis hors la loi. »

— « Et l'armée, qui la commande ? » demandai-je.

— « Vous, seigneur Xié. Du moins, Rair n'a pas encore fait connaître, ni que vous étiez destitué, ni le nom de votre successeur. »

— « Et Toupahou ? Et ma fille Silmée, avez-vous quelques nouvelles ? »

— « Aucune. Mais, ce que je sais, c'est que Rair est plus méfiant que jamais. Il ne communique plus avec le Conseil Suprême que par téléphone magnétique. Nul ne peut plus pénétrer dans la Pyramide centrale. Et Limm a quadruplé sa police, dont les membres ont reçu des instructions secrètes et implacables.

» Grosé, que j'ai vu ce soir, m'a expliqué que la milice reste à Illa et doit exécuter cette nuit un grand nombre de perquisitions sur les indications de Limm... Même ici, seigneur Xié, et vous, Fangar, vous n'êtes guère en sûreté. Il se peut que Limm vienne ! »

— « Que faire alors ? » demandai-je.

— « Je ne vois qu'un moyen, si vous consentez à l'employer, seigneur Xié : *vous cacher dans les étables*. J'y ai fait pratiquer une sorte de niche, il y a un an, qui est connue de moi seul. Elle servait à entreposer certaines armes dont je m'étais muni... car, à cette époque, je craignais d'être mal en cour auprès de Rair... Il paraît que je m'étais trompé. Depuis, d'ailleurs, j'ai imaginé d'autres moyens de défense, et la cachette est vide ! »

— « Allons ! » dis-je.

Houl eut une petite inclinaison de tête. Il nous regarda tous deux, Fangar et moi, et, après un instant de silence, murmura :

— « Venez ! »

Derrière lui, nous sortîmes du bureau et, par un long couloir, arrivâmes devant une porte basse, plus large que haute. Houl en ouvrit un des battants :

« Il y a cinq marches ! » nous prévint-il.

A sa suite, nous pénétrâmes dans une immense salle oblongue où régnait une affreuse odeur de sang et d'acides.

Une centaine d'hommes-singes, revêtus d'un simple caleçon de grosse toile, s'agitaient, sous la direction de contremaîtres illiens, autour de machines compliquées.

Des sifflements, des claquements de clapets, des gargouillements, des glougloutements se mêlaient, formant un ensemble assez comparable au bruit de la mer.

Quatre tuyaux, d'un diamètre d'environ cinquante centimètres, étaient posés horizontalement sur des bâtis articulés. Ces tuyaux, à l'extrémité desquels aboutissaient les conduits amenant le sang des abattoirs, étaient

animés d'un mouvement spasmodique de déglutition. Ils se contractaient, s'amincissaient, grossissaient, et l'on pouvait deviner en quelque sorte comment le sang les emplissant y circulait.

A l'extrémité opposée à celle par laquelle entrait le sang, les tuyaux se terminaient par une véritable forêt de conduite capillaires qui se perdaient dans d'énormes boules rouges percées de milliards de petits trous où une aiguille aurait eu de la peine à passer. Ces sphères, qui ressemblaient assez à des blocs d'éponge, étaient animées d'un lent mouvement de rotation. Autour d'elles, des cylindres tournaient en sens inverse en les frôlant. Et, des éponges rouges, un liquide semblable à de l'ambre, jaune et épais, coulait doucement et allait tomber sur des disques de verre et de cuivre tournant à toute vitesse, à plus de vingt mille tours à la minute.

De chaque côté de chacun de ces disques, des plaques de métal enduites de radium étaient disposées, de façon à les soumettre à un véritable *bombardement atomique,* qui désagrégeait les particules de sang et les désintégrait.

D'autres machines, composées de longs tubes d'une matière semblable au cristal, captaient les émanations ainsi produites et les envoyaient dans des condenseurs, situés à l'étage supérieur, d'où elles étaient distribuées aux Illiens, au moyen de courants physio-électriques.

Les hommes-singes, tous des colosses, ce qui se comprenait aisément, car, sans s'en douter, ils profitaient des effluves des mystérieuses machines, s'agitaient autour des tuyaux, des éponges, des condensateurs, ouvrant des robinets, manipulant des leviers, et tout cela dans un silence presque absolu. Leurs faces camuses exprimaient une tranquillité bestiale. Ils ne se retournèrent même pas à notre passage.

Je m'imaginai les mêmes machines gorgées de sang humain, et un hoquet d'horreur et de dégoût me souleva le cœur.

VI

Je regardai l'ingénieur Houl. Il était placide, et, comme s'il nous eût oubliés, adressait une observation à un des surveillants techniques.

— « Attention aux radiations 2, » l'entendis-je dire. « Les globules se désintègrent trop rapidement, il y a de la perte. Je reverrai vos diagrammes tout à l'heure ! »

Et, sans écouter les explications que l'homme tentait de lui fournir, il passa.

Arrivés à l'extrémité de la vaste salle, nous franchîmes une porte et pénétrâmes dans une pièce aux parois de plomb, où se tenaient une douzaine d'hommes-singes sous la direction d'un contremaître. Plusieurs grandes auges parallèles recouvertes de capots de verre, y tenaient presque toute la place. Ces auges reliaient les abattoirs aux machines à sang. C'était dans ces conduits que passait le sang.

Une température de trente-sept degrés cinq dixièmes y était constamment maintenue au moyen de l'électricité, de façon à ce que le sang

conservât sa chaleur naturelle jusqu'à son arrivée dans les machines. Une surveillance de tous les instants était nécessaire pour empêcher le sang de s'échauffer ou de se refroidir. De plus, d'autres courants, dont le réglage était l'œuvre de savants du Conseil Suprême, parcouraient les auges et empêchaient les globules rouges du sang de perdre leur vitalité. Il passait dans les auges, ce sang, à une vitesse vertigineuse, à la même vitesse que celle dont il était doué lorsqu'il circulait dans les veines et les artères des singes et des porcs auxquels il avait appartenu.

Nous passâmes et, par un long couloir, arrivâmes dans les étables où porcs et singes étaient parqués séparément.

Tous étaient en excellent état de santé. Des vétérinaires dosaient leur nourriture, leur boisson, leur repos. Chaque matin et chaque soir, les animaux qui avaient moins de quinze jours à vivre, c'est-à-dire dont le sacrifice était décidé et fixé, étaient soigneusement visités et leur sang analysé. Le nombre de globules rouges qu'il devait contenir par centimètre cube était rigoureusement fixé suivant les saisons par les physiologistes et les biologistes du Conseil Suprême...

Nous atteignîmes l'extrémité de l'étable et entrâmes dans une sorte de cellier rempli de fruits, légumes et autres végétaux en conserves, destinés à la consommation des animaux.

Houl, ayant refermé la porte pour être certain de ne pas être observé, déplaça une armoire et, au moyen d'une brique mobile encastrée dans la corniche, fit pivoter un pan de muraille, découvrant une vaste cavité, ou plutôt une véritable chambre carrée de trois mètres de côté et de deux de hauteur, juste de quoi se tenir debout. Mais l'on pouvait s'y étendre, et, pour moi, c'était le principal.

— « Les courants osmotiques traversent les murailles. Vous ne risquez donc pas de périr d'inanition, » nous expliqua Houl. « Je vous apporterai des matelas dès que cela me sera possible. D'ailleurs, Grosé doit venir d'un moment à l'autre. Peut-être trouvera-t-il une combinaison pour avancer nos projets...

» ...Demain, tout le monde à Illa connaîtra l'état de guerre. Et je pense que Rair en profitera, afin d'exciter l'enthousiasme, pour annoncer son invention et faire savoir aux Illiens qu'il ne dépend que d'eux de voir leur existence prolongée d'un siècle... excepté, naturellement, ceux qui seront asphyxiés, foudroyés, tués, écrabouillés pendant cette guerre, mais cela, il n'est nul besoin de le dire, chacun espérera que c'est le voisin qui sera tué ! Ah ! ah ! »

Houl eut un ricanement sarcastique qui me fit froncer les sourcils. Encore un de ces savants confinés dans leur science, dépourvus d'idées générales... Il ne comprenait pas que toute grande œuvre, bonne ou mauvaise, exigeait des victimes. Tout en détestant et en exécrant l'infâme Rair, je ne l'oubliais pas, moi.

« Restez donc ici et ne faites pas de bruit, » conclut l'ingénieur. « Je vous quitte. Grosé peut venir d'un moment à l'autre. »

Et, sans attendre de réponse, il sortit.

Le panneau de muraille reprit sa place. Nous étions prisonniers, prisonniers d'un ami, mais prisonniers quand même.

En tout cas, comme l'avait dit Houl, nous pouvions nous étendre.

Depuis des jours et des jours, j'avais gardé mes jambes repliées. Je me laissai presque tomber sur le dallage et, avec délices, allongeai mes jambes courbatues.

Fangar prit place à mes côtés.

Dans les ténèbres, nous causâmes à voix basse. J'exposai mes projets au chef aériste : quelles que fussent les nouvelles qu'allait nous apporter Grosé, j'étais bien décidé à entamer la lutte contre Rair, et sans attendre. Je sentais mon sang bouillonner à la pensée que le misérable vieillard tenait ma fille en son pouvoir, que peut-être il l'avait fait assassiner !

Mais la fatigue, l'épuisement sont plus forts que le chagrin et l'inquiétude. Sans m'en rendre compte, je m'endormis.

Une forte secousse me réveilla.

J'ouvris les yeux, je me dressai. L'ingénieur Houl, accompagné de Grosé, le chef de la milice, et du vieux Foug, le membre du Conseil Suprême que j'avais vu tenir tête à Rair, étaient devant moi.

— « Levez-vous, vite ! » s'écria Grosé (c'était lui qui venait de me secouer). « *Rair veut vous voir !* »

— « Rair ! » m'écriai-je, stupéfait et me croyant trahi. « C'est une plaisanterie, je pense ? »

— « Non ! » intervint le vieux Foug. « Rair vous fait rechercher, mais ce n'est pas pour vous faire du mal !... Ilg... vous savez, le chef des appareils électriques ? »

— « Oui... »

— « Il a déserté ! Il s'est emparé d'un obus volant et s'est rendu à Nour... Il emporte un fragment de *pierre-zéro* qu'il a réussi à se procurer. Il préparait son coup depuis longtemps !...

» Cette nuit ! Il a interrompu tous les courants, brouillé toutes les vibrations... Il a coupé et ouvert la porte triple du caveau où est enfermée la *pierre-zéro*... C'est Hiélug qui s'en est aperçu. Il manque près d'un kilo de *pierre-zéro*... de quoi détruire Illa !

» Et Ilg est au courant de nos desseins sur les Nouriens... Il connaît l'invention de Rair. Il ne manquera pas de révéler aux Nouriens que nous comptons les obliger à nous livrer plusieurs milliers des leurs pour être sacrifiés... Houl sait comment ! »

Sobrement, Houl fit un petit geste de la tête.

— « Et Ilg connaît le maniement de la *pierre-zéro ?* » demandai-je.

— « Non... certainement non ! » assura le vieux Foug. « Seul, Rair connaît le nombre exact de calories nécessaires à désintégrer la *pierre-zéro* et à produire la dissociation de la matière environnante. Mais, avec des expériences, des recherches, les Nouriens trouveront ! »

— « Oui... je comprends ! » murmurai-je. « Mais que puis-je à cela, et que me veut Rair ? »

— « Que vous preniez le commandement de l'armée et dirigiez les opérations, lesquelles devront être aussi rapides que possible, afin de ne

pas laisser aux Nouriens le temps de découvrir le secret de la *pierre-zéro !* »

Je ne répondis pas.

Successivement, je regardai les hommes qui m'entouraient. Je pouvais me fier au vieux Foug, à Grosé, à Houl...

Houl m'avait caché. Grosé avait facilité à Fangar de me faire évader... Et puis, si ces hommes eussent voulu me trahir, ils n'auraient eu qu'à révéler ma cachette à Rair qui m'aurait facilement fait arrêter pendant mon sommeil.

— « Je suis prêt à tout pour ma patrie ! » dis-je. « Mais il est entendu que Fangar ici présent ne pourra en rien être inquiété pour ses actes et restera à ma disposition. Il... »

— « *Que Xié se présente à moi, je suis prêt à lui accorder tout ce qu'il demandera, à moins qu'il ne se rende compte lui-même que c'est impossible !* a dit Rair. Et je le crois sincère ! » déclara Foug.

— « Rair est sincère quand son intérêt le veut ! » répondis-je. « Quoi qu'il en soit, je suis prêt à me rendre chez lui !... »

— « Je vais vous guider, » fit Foug, « afin que l'on ne puisse savoir d'où vous venez ! »

— « Fangar viendra avec moi ! »

— « Comme vous voudrez ! Suivez-moi : le temps presse ! » conclut le vieillard.

Je regardai Fangar, Houl et Grosé, et compris qu'ils étaient complètement d'accord avec Foug. Je m'inclinai et pris le bras de Fangar.

Guidés par Foug, qui connaissait les moindres détails de l'infrastructure d'Illa, nous franchîmes d'innombrables couloirs, nous passâmes à travers les anciennes mines de « métal-par-excellence » aujourd'hui abandonnées parce qu'épuisées et, finalement, nous débouchâmes sur les terrasses.

Limm, debout à quelques pas du puits contenant l'ascenseur qui venait de nous amener, s'inclina en ricanant devant nous :

— « Ce n'était véritablement pas la peine, seigneur Foug, de vous fatiguer ainsi à excursionner dans les souterrains d'Illa avec le seigneur Xié, » dit-il d'un ton à la fois moqueur et respectueux. « Cela vous a fait perdre du temps et a obligé le Grand Rair à attendre. Vous venez des étables, et vous n'avez vraiment pas pris le chemin le plus court ! »

— « Si c'est une leçon, maître Limm, gardez-la pour d'autres, nous n'avons que faire de vos phrases. Si le Grand Rair vous a ordonné de nous épier, nous le saurons. Sinon, nous demanderons un châtiment pour vos actes. Inutile de nous accompagner. »

Limm, tranquillement, s'inclina. Il avait écouté sans broncher la diatribe du vieux Foug. Il resta immobile, cependant que, par les terrasses, nous nous dirigions vers la Pyramide du Grand Conseil.

Il pouvait être midi. Les terrasses étaient désertes. De loin en loin, de larges coupoles de métal les bossuaient ; elles venaient d'être mises en place pour abriter des bombes aériennes les miroirs paraboliques

chargés de capter chaleur et lumière solaire et de les envoyer aux condensateurs.

Nous pénétrâmes dans la Pyramide.

Je remarquai que la garde d'hommes-singes avait été au moins doublée.

Arrivés au-dessus de la salle du Grand Conseil, nous pénétrâmes dans une chambre affectant la forme d'un cylindre haut de sept mètres et d'un diamètre de deux à peine.

Les deux policiers qui nous avaient guidés se retirèrent cependant que la porte du cylindre se refermait derrière eux.

Nous n'étions pas prisonniers. Car la moitié du plafond — un demi-cercle — descendit lentement vers nous. Nous n'eûmes que le temps de reculer sous la partie immobile.

Le demi-cercle, doucement, se posa sur le plancher ; c'était une plate-forme sur laquelle nous prîmes place.

A peine nous y étions-nous installés qu'elle commença à s'élever. Lorsqu'elle s'arrêta, nous nous trouvâmes au centre d'une petite crypte aux parois de métal lumineux, et dans laquelle quatre hommes-singes armés de bombes foudroyantes se tenaient.

Ils avaient des ordres. L'un d'eux appuya sur un bouton de métal encastré dans la paroi. Une porte s'ouvrit. Nous la franchîmes, traversâmes une petite antichambre vide, vîmes une autre porte s'entrouvrir devant nous, et arrivâmes enfin dans le cabinet de Rair.

C'était la première fois que je pénétrais dans le cabinet de travail du maître d'Illa.

Je ne sentais plus ma fatigue, d'abord parce que je m'étais reposé et aussi parce que, grâce aux planchers annihilateurs de la pesanteur, je n'avais eu que peu d'efforts à déployer pour marcher.

Sans bruit, la porte s'était refermée derrière nous.

Nous étions seuls avec Rair dans une sorte de casemate sans fenêtres, uniquement éclairée par les radiations de lumière froide émanant des murailles.

Rair était assis dans un petit fauteuil de métal, devant son bureau. Derrière lui, sur des rayons de pierre-dure, d'innombrables dossiers reposaient. A ses côtés, sous des abris de cristal, de nombreux appareils enregistreurs étaient fixés.

Grâce à eux, Rair pouvait entendre ou voir ce qui se disait ou ce qui se passait dans une partie quelconque d'Illa, que ce fût dans les mines de métal-par-excellence, dans les habitations ou dans les salles des machines à sang. Des cadrans enregistreurs, placés derrière lui, le renseignaient sur le fonctionnement des innombrables machines assurant la vie à Illa et aux Illiens, que ce fussent les machines à sang ou les moteurs à radium. Sans bouger, il savait tout, était au courant de tout.

Rair nous regarda longuement, Fangar et moi.

— « Je n'aime pas les traîtres ! » dit-il à Fangar. « Ne répondez pas. Vous étiez l'ami de Xié, mais vous étiez le chef des aéristes d'Illa. Et *ceci* passait avant *cela*. Passons.

» J'ai besoin de Xié, Illa a besoin de Xié. Foug vous a mis au courant, je présume. Très bien ! Illa peut-elle compter sur vous, Xié ? Un danger mortel la menace ! »

— « *Causé par vous !* » ne pus-je m'empêcher de rétorquer.

Rair fronça imperceptiblement ses sourcils gris et touffus.

— « Nous ne sommes pas ici pour régler nos affaires, ni exprimer nos sentiments et nos opinions. Illa a besoin de tous ses enfants. Et j'ai songé à vous, Xié. Voilà le fait. Répondez ! »

— « Je me tiens à la disposition de ma patrie ! »

— « Je ne vous demande que cela. »

» *Votre fille est vivante.* Elle va vous être rendue. Elle est guérie et épousera Toupahou, mon petit-fils, dès la fin *victorieuse* des hostilités ! Ainsi vous aurez l'esprit libre ! »

Sans paraître voir mon émotion, Rair se retourna et fit pivoter un des rayons sur lesquels étaient entassés les dossiers.

En se retirant, le meuble démasqua une porte. Celle-ci s'ouvrit. Silmée se jeta dans mes bras...

Rair avait dit vrai. Ma fille adorée était guérie, mais le cerne de ses yeux, la pâleur de ses joues disaient assez les épouvantables angoisses qui avaient été siennes.

Toupahou se tenait derrière elle, un sourire un peu mélancolique aux lèvres.

— « Pas de scène de famille ici, Xié ! Envoyez ces enfants chez vous ; vous les verrez tout à l'heure, et convenons du plan de campagne. Les minutes qui s'écoulent valent des siècles ! »

Malgré moi, j'admirai le sang-froid de Rair. Sans répondre, je serrai éperdument mon enfant contre ma poitrine.

...Enfin, Silmée et Toupahou sortirent.

« Etes-vous calmé, et pouvons-nous commencer la discussion ? » me demanda Rair.

— « Oui, je pense... »

— « Très bien. Fangar, sortez, je vous ferai revenir au moment venu. Foug, je regrette, mais il me faut être seul pour causer avec Xié ! »

Les deux interpellés, sans mot dire, passèrent la porte qui s'était automatiquement ouverte devant eux.

Deux heures durant, nous conversâmes, Rair et moi.

Je ne peux dénier à cet infâme une clairvoyance et une lucidité dignes de l'enfer.

Je lui soumis mes plans. Il me fit des objections, la plupart justes. Il m'indiqua des modifications opportunes. Finalement, nous tombâmes d'accord.

Fangar et Foug furent rappelés. Rair leur exposa nos décisions, mais sans entrer dans les détails et en cachant certains projets dont nous attendions merveille.

Je me retirai peu après, afin de tout faire préparer pour une offensive foudroyante.

Dans les couloirs de la pyramide, je rencontrai Limm. L'espion de

Rair me salua humblement. Il me sembla qu'il me lançait un regard moqueur...

Pendant tout le reste de la journée, je me multipliai, sans avoir un seul instant pour voir ma fille.

En compagnie de Fangar, je fis monter les obus volants sur les terrasses, cachés sous des tentes.

L'ingénieur Houl, conformément aux ordres de Rair, mit en marche les deux machines à sang de réserve, de façon à suralimenter les guerriers d'Illa. Les tablettes d'air respirable solidifié furent placées dans les bouilleurs, de façon à ce que toutes les ouvertures pussent être bouchées, sans que, pour cela, les habitants d'Illa, enfermés dans les étages souterrains, en souffrissent.

Les grandes machines volantes, qui ne devaient agir qu'après le premier effet de surprise obtenu par les obus volants, furent apprêtées. Et je pus enfin rejoindre Silmée.

Je ne devais pas rester longtemps avec elle !

VII

Je trouvai mon enfant étendue sur un divan. Ses yeux rouges, ses joues pâles, le pli amer de ses lèvres décolorées me firent comprendre qu'un nouveau malheur venait de l'atteindre. Sans que j'eusse besoin de l'interroger, elle me renseigna :

— « Toupahou ! » murmura-t-elle. « Il est parti... Il va essayer de retrouver Ilg chez les Nouriens, afin de le tuer et de lui enlever la *pierre-zéro*... Il ne reviendra plus ! Je le sens ! »

Je fronçai les sourcils. Et, tout en pressant contre ma poitrine la pauvre Silmée, je me demandai pourquoi Rair m'avait caché la mission donnée à son petit-fils.

Mais je ne pus me livrer à mes pensées : Silmée sanglotait violemment ; j'eus besoin de toute ma force de persuasion afin de la calmer un peu.

Mais je n'ai pas écrit ces mémoires pour raconter mes affaires de famille !...

Ayant laissé Silmée en compagnie d'une des sœurs de sa mère, je m'efforçai d'oublier tous ces drames et ne pensai plus qu'à ma tâche.

Je me rendis au camp des hommes-singes chargés de la manœuvre des obus volants.

Ils étaient réunis sur les terrasses, à l'abri des tentes que Fangar avait fait édifier. Groupés par quatre ou cinq, ils se nourrissaient dégoûtamment comme le faisaient nos ancêtres, en s'introduisant dans la bouche toutes sortes de matières : de la chair de porc passée au feu, des plantes, du lait pourri (1)... Et ils paraissaient goûter un grand plaisir à cette ingestion. Leurs yeux brillaient. Ils broyaient les ignobles choses enfer-

(1) Tout indique que Xié désigne ainsi le fromage. (N.D.A.)

mées dans leurs bouches de façon à en former une bouillie infecte qu'ils avalaient goulûment.

Des grognements, des gloussements de satisfaction retentissaient... Et penser que, quelques siècles seulement avant ma naissance, les Illiens, les hommes, conservaient leur vie par d'aussi répugnantes pratiques ! Grâce aux machines à sang, nous avions pu, heureusement, cesser ces usages de brutes qui nous ravalaient au rang des porcs...

Je trouvai Fangar entouré des principaux ingénieurs aéristes qui venaient d'examiner, un à un, les obus volants.

Tous étaient au point et capables de franchir plusieurs milliers de kilomètres sans qu'un seul écrou se desserrât. Les machines électriques chargées de leur envoyer les radiations actionnant leurs moteurs tournaient déjà. Il n'y avait qu'un commutateur à déplacer pour que l'énergie invisible dégagée par les détecteurs emplît les airs.

Hiélug était là. Il me sembla voir des traces de graisse sur son gros visage. L'immonde personnage avait dû, comme on l'en soupçonnait, se faire donner de la nourriture réservée aux hommes-singes et en avait avalé une grande quantité...

Le sort en était jeté... Plus rien ne pouvait plus changer la destinée d'Illa !...

A trois heures du matin, cent cinquante obus volants s'élevèrent dans les airs. Ils emportaient chacun une bombe fracassante, capable à elle seule d'engloutir une ville.

Les terribles engins glissèrent sans un bruit dans le ciel étoilé, vers le nord — dans la direction de Nour.

Les hommes-singes qui les montaient étaient sacrifiés. Ils ne savaient pas que les bombes qu'ils étaient chargés de jeter sur Nour devaient exploser d'elles-mêmes, à la volonté de Rair, qui, lorsqu'il jugerait le moment venu, enverrait une décharge électrique qui provoquerait la déflagration des explosifs.

Rair, au moyen d'un enregistreur de vibrations, pouvait, en effet, savoir à tout moment la position exacte de la flottille d'obus volants. Lorsqu'elle serait au-dessus de Nour, il provoquerait l'explosion des bombes qu'elle emportait.

Pas un des obus volants ne devait revenir.

Pas un ne revint. Comme nous le sûmes ensuite, les calculs de Rair se trouvèrent exacts. Les obus volants, arrivés au-dessus de Nour, explosèrent ensemble. L'ébranlement de l'air fut tel que Nour fut entièrement détruite...

Mais elle était vide de ses habitants. Ilg avait eu le temps de prévenir Houno, le roi de Nour, qui avait fait évacuer la ville.

Nous attendîmes la riposte ; les escadrilles d'obus volants de réserve, les divisions de grands aériens se tinrent prêts à s'élever.

Grâce à ses instruments enregistreurs, Rair connut aussitôt la destruction de Nour — ou plutôt de ses maisons.

Au cours de la matinée, la flotte aérienne des Nouriens fut signalée. Les obus volants furent envoyés à sa rencontre.

Les hommes-singes qui les montaient burent chacun, avant de prendre place dans leurs appareils, un liquide préparé par Hiélug et qui devait, en les enivrant, leur enlever toute notion du péril.

Les Nouriens n'étaient plus qu'à quelques kilomètres d'Illa lorsque les obus prirent l'air.

Installé, avec Fangar, dans un abri blindé situé contre la base de la Pyramide du Grand Conseil, j'aperçus les aérions de Nour.

C'étaient d'énormes sphères à peu près invisibles ; on les eût dites en cristal bleuâtre. Elles se confondaient presque avec le ciel blêmi par les premiers rayons du soleil encore au-dessous de l'horizon.

Mais ces sphères *palpitaient* en quelque sorte. Elles frissonnaient comme de la soie agitée par le vent. Les Nouriens avaient bien pu découvrir et fabriquer une matière perméable aux rayons lumineux ; ils n'avaient pu réussir à supprimer les vibrations qui agitaient leurs machines et qui, grâce à un phénomène de réfraction, les rendaient visibles.

Les obus volants qui, suivant la position occupée par eux dans le ciel par rapport aux observateurs, ressemblaient tour à tour à des lentilles, à des fuseaux ou à des sphères, glissaient à une allure vertigineuse vers les machines des Nouriens. Ils avançaient en décrivant de longues lignes courbes, comme s'ils eussent été portés par la houle de l'océan...

Malgré le péril imminent, malgré les ordres stricts de Rair, la population d'Illa presque tout entière avait envahi les terrasses. Tous étaient persuadés que les machines des Nouriens seraient anéanties avant d'être assez rapprochées pour devenir dangereuses...

Une acclamation furieuse retentit : les obus volants avaient rejoint les machines de Nour...

Des explosions sourdes, à peines perceptibles, s'entendirent... Les obus volants éclataient au milieu des aérions des Nouriens !

Le soleil venait d'apparaître.

Ses rayons, en frappant les débris des machines nouriennes, faisaient naître des éclairs dans le ciel pâle... On eût dit qu'une pluie de gigantesques éclats de cristal s'abattait sur la terre. Et, parmi ces fragments lumineux, les débris des obus volants formaient des taches noirâtres... C'était comme un feu d'artifice tiré en plein jour... Et les machines des Nouriens continuaient à arriver, et les obus volants explosaient toujours.

Fangar, sur mon ordre, envoya une seconde escadrille de trois cents obus.

Les hommes-singes qui les manœuvraient étaient ivres, enragés. Leurs appareils tanguèrent, décrivirent de violents zigzags dans le ciel bleu. Mais, malgré leur ivresse, les hommes-singes conservaient assez de lucidité pour manœuvrer leurs engins.

Ils se ruaient instinctivement vers l'ennemi.

Rair les avait fait munir de lunettes qui décomposaient le prisme lumineux. Aussi apercevaient-ils nettement les aérions de Nour.

Les explosions se succédèrent... Nous ne les entendions pas, mais nous sentions le sol vibrer sous nous, et nos oreilles tintaient sans arrêt par suite de l'ébranlement de l'atmosphère.

Une demi-douzaine d'aérions échappèrent seuls... Ils se fondirent dans l'air clair et disparurent...

Et trois obus volants revinrent vers Nour. Les appareils chargés de les faire exploser n'avaient pas fonctionné. Les hommes-singes qui les montaient se précipitèrent hors des engins, fous furieux... Il fallut les foudroyer. Sur les terrasses d'Illa, l'enthousiasme était à son comble.

Ce fut bien mieux lorsque, au moyen d'un parleur électrique, Rair fit annoncer sa merveilleuse invention. Les Illiens connurent que les machines biologiques, désormais alimentées avec le sang des Nouriens, allaient allonger leur vie d'un siècle.

Des vieillards, oubliant la gravité de leur âge, des membres du Conseil suprême se mirent à danser... Des malheureux, borgnes ou aveugles, des malades atteints d'infirmités horribles chantèrent, s'embrassèrent... Ce fut comme si un vent de folie eût soufflé sur Illa.

Je vis des misérables rongés par des maux trop hideux pour être décrits, et que les médecins avaient abandonnés, des épaves humaines pour qui la vie n'était que souffrance et douleurs, rire, exulter... Je compris combien l'homme tient à la vie !...

Ils ne se doutaient pas, ces pauvres déments, que cette vie affreuse qu'ils espéraient conserver encore longtemps, grâce à Rair, allait leur être enlevée, et dans un laps de temps extrêmement court.

Rair, cependant, avait fait immédiatement assembler le Conseil Suprême. J'y assistai. Je fus félicité... Mais le véritable triomphateur, ce fut Rair. Il écouta, impassible, les louanges exagérées des vieillards du Conseil... Ceux-ci, surtout, étaient heureux de la victoire, parce qu'ils espéraient bien que le sang des Nouriens allait prolonger leur existence...

Rair, après avoir écouté dédaigneusement — mais c'était peut-être une attitude — les discours de ses collègues du Conseil, annonça qu'il allait faire parvenir un ultimatum aux Nouriens afin de les sommer d'envoyer immédiatement cinq mille prisonniers comme otages.

— « Nous commencerons par les sacrifier, » expliqua-t-il, « et, en même temps, nous infligerons une seconde défaite aux Nouriens... Lorsque ceux-ci seront suffisamment plongés dans le désespoir, nous leur ferons connaître la vérité... »

— « *Je pense qu'Ilg a dû les renseigner déjà sur ce que nous attendons d'eux !* » intervint le vieux Foug.

— « Il se peut, » fit Rair, dédaigneusement. « Mais qu'est-ce qu'Ilg ? Un déserteur, un traître. On prendra ses paroles pour des exagérations. La vérité, pour être crue, doit être proclamée par certaines voix. Ce ne sera que quand, moi, Rair, j'annoncerai aux Nouriens le sort qui les attend, qu'ils comprendront que leur sort est scellé.

» Ils combattront avec acharnement. Mais la défaite qu'ils viennent d'essuyer, celles qui les attendent, ébranleront leur détermination. Je leur ferai entendre qu'il vaut mieux pour eux sacrifier quelques milliers d'hommes en s'arrangeant avec nous, plutôt que d'en sacrifier des dizaines de milliers sur le champ de bataille, voir leur nation presque détruite et être ensuite obligés de se soumettre.

» ...Déjà, Nour est en miettes. Nous allons maintenant nous attaquer aux autres villes, telles qu'Aslur et Kisor. Mais je ne pense pas qu'il sera nécessaire d'aller si loin.

» ...Entre temps, vous, Xié, vous allez envoyer des hommes en nombre suffisant pour ramasser *ce qui reste* des Nouriens. Leur mort est récente. En usant de réactifs appropriés, sans doute pourrai-je me servir de leur sang pour alimenter une des machines. Ce sera un commencement.

» Faites partir la flotte des grandes machines pour détruire Aslur. Je vais, tout de suite, envoyer mon message à Houno, le roi de Nour... »

La séance était terminée. J'exécutai les ordres de Rair.

Une centaine d'hommes, montés sur des machines volantes, se rendirent au-dessus du champ de bataille. Ils revinrent dans la soirée, rapportant quelques dizaines de cadavres et un tas de débris humains provenant des corps déchiquetés par les explosions et les chutes...

L'arrivée des machines volantes avec leur chargement sinistre provoqua un nouvel accès d'enthousiasme chez les Illiens... Je vis des jeunes filles, des femmes, s'approcher des aérions et contempler les cadavres sanglants, déchiquetés, déformés... les contempler avec satisfaction, avec délectation !... Oui. *Cette chair humaine représentait des années d'existence.* Mon cœur s'en soulève encore !

Ayant donné mes instructions détaillées à mes différents chefs, je rejoignis Silmée.

La pauvre enfant avait réussi à se dominer un peu. Mais je sentis bien que l'inquiétude et le désespoir se partageaient son âme. Je mentis pour la rassurer et lui déclarai que Toupahou ne risquait rien, qu'il avait été, en réalité, envoyé par Rair aux Nouriens, comme ambassadeur.

Silmée eut un sourire incrédule. Elle hocha la tête et m'embrassa tendrement. Et je sentis bien qu'elle ne me croyait pas.

Je la quittai. Je voulais prendre un peu de repos. Je n'avais pas demandé à Rair des nouvelles de Toupahou. Le misérable m'eût menti. Alors, à quoi bon ?

Vers neuf heures du soir, je sentis soudain que ma fatigue se dissipait rapidement ; c'était comme si de nouvelles forces m'eussent été insufflées. Je retrouvai ma vigueur de vingt ans. Lucide, joyeux, frais et dispos, je dus me retenir pour ne pas chanter. Mais un frisson me prit : *je venais de me rappeler que c'était l'heure où les machines à sang lançaient leurs effluves nourriciers...* Je compris. *Ce bien-être, je le devais au sang des Nouriens, au sang de mes semblables, d'hommes comme moi !* Je fus dégoûté de moi...

A deux heures du matin, je devais lancer la seconde colonne d'obus volants. J'essayai de prendre un peu de repos, étendu sous ma tente, au pied de la Pyramide du Grand Conseil. Les terrasses étaient désertes, Rair ayant donné l'ordre à la population de se retirer dans ses demeures. Le calme le plus complet régnait. Les hommes-singes dormaient. Seules veillaient les sentinelles postées devant les appareils avertisseurs...

Je commençais à somnoler, lorsque d'épouvantables hurlements retentirent. Par les ouvertures des coupoles de métal dont avaient été recou-

verts les puits conduisant aux maisons d'Illa, des centaines et des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, toute la population d'Illa, se dégorgeait en clamant d'horreur et d'épouvante !...

Les misérables, qui paraissaient devenus fous, se précipitaient de tous côtés ; c'était une véritable fuite !

Je pus aussitôt les voir qui s'abattaient les uns après les autres sur les terrasses, qui s'y tordaient comme des vers, et, peu après, qui restaient immobiles, morts...

Les hommes-singes des obus volants, réveillés par les cris, mêlèrent bientôt leurs clameurs à celles de la foule... Et, des ouvertures des coupoles, d'innombrables fugitifs continuaient à jaillir... Il en venait des centaines et des centaines, des milliers et des milliers... Tous hurlaient, couraient, trébuchaient, se tordaient et expiraient...

Que se passait-il ?

Le ciel était pur. Les étoiles scintillaient. Rien en vue...

J'appelai Grosé, le chef de la milice, qui s'était installé sous une tente, non loin de la mienne. Il était réveillé : on l'eût été à moins !

Je le trouvai qui secouait un gros homme hurlant en lui demandant la cause de son épouvante.

Mais, comme j'allais interpeller Grosé, l'homme qu'il tenait se dégagea, cracha une insulte et s'abattit sur le sol. Il expira presque aussitôt.

— « Vos miliciens ! Qu'on aille voir ce qui se passe et qu'on rétablisse l'ordre ! » ordonnai-je à Grosé. « Vite ! Si les Nouriens arrivaient, nous serions perdus ! »

— « Oui... vous... avez raison ! » balbutia le chef de la milice.

Je le laissai pour aller rassembler les aéristes campés derrière la grande Pyramide.

Et, tandis que je courais, une terrible pensée m'envahissait : les Illiens avaient été rendus fous par les effluves de sang humain produits par les machines !

La vérité était pire !

(Suite et fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE JOSÉ MOSELLI POUR LA JEUNESSE (1910-1939).

Journal L'EPATANT

John Strobbins, le détective-cambrioleur
Le Pari du Milliardaire
Marcel Dunot, le Roi des Boxeurs
Fifi l'Anguille
L'As du Cinéma
Kéraven Vent-Debout
Le Roi des Convicts
Radassar
Zaraza-el-Grande

Les Tueurs de Chinatown
Le Totem de l'Homme mort
Le Capataz de l'Ile perdue
La Pyramide d'Or
Le Secret de Frederic Seymour
La disparition du Grand Tangaroung

Journal L'INTREPIDE

Le Sultanat du Kasongo
Les Requins du Pacifique
Le Téléluz
Scalp Rouge
Le Lagon des Requins
Le Carcan de Fer
L'Idole bleue
Les Démons de la Mer
Les Rois de la Flibuste
L'Archipel des Epouvantes
Flèche sanglante
La Piste de l'Or
La Jarre de Cristal
Tavar-la-Hache
W...vert (et la suite : Letio-Mousi)
L'Empereur du Pacifique
Les Compagnons du « Pélikan »
L'Avion fantôme
Le Rendez-vous de Benguéla
Les Gangsters de l'Irraouaddy
Lonely-Reef
L'Ile des Hommes bleus.

Journal LE PETIT ILLUSTRÉ (devenu L'AS)

Iko Térouka, le célèbre Détective japonais
Le Club des Trois
Les Mystères de la Mer de Corail
Le Claim n° 29
La Cité du Pôle (et la suite : les Robinsons de la Banquise).

LES ROMANS DE LA JEUNESSE devenus
LA CROIX D'HONNEUR (en 1915)
qui fusionne avec LE CRI-CRI (en 1918)

Les Champs d'Or de l'Urubu
Le Cadet de Crèvecœur
Le Sire de Kergorec
Face de Fer
L'Homme à la Carabine
Le Tchou-King
Broowning et Cie, Détectives
M. Dupont, Détective.

A signaler par ailleurs que beaucoup de ces romans furent publiés en fascicules dans la « COLLECTION D'AVENTURES *», et que les Aventures du Roi des Boxeurs se continuèrent à partir de* 1925 *en fascicules hebdomadaires de* 8 *pages.*

Compagnon de jeu

(*Somebody to play with*)

par JAY WILLIAMS

La protection de l'homme contre l'environnement sera sans doute l'une des précautions essentielles lors de l'exploration des planètes. Jay Williams renverse pourtant ce tabou, dans cette nouvelle dont le thème aurait pu être imaginé par Bradbury. (1)



LES enfants avaient l'habitude de se rencontrer avant la classe près du sas de secours, derrière une montagne de caisses pleines de pièces de rechange et de fournitures. A travers le plastique brumeux du dôme, ils pouvaient voir le paysage de collines de grès érodées à l'horizon, et non loin, le sommet spongieux d'une forêt de cryptogames dans un ravin profond qu'ils nommaient le Grand Canyon, du nom d'un endroit situé sur Terre et dont ils n'avaient entendu parler qu'à l'Ecole, au cours d'Etudes Sociales.

Nick était toujours le premier à arriver. Il s'avançait à grands bonds, un œil prudent guettant toujours l'Ennemi — ce jour-là, c'étaient des Comanches. Il se laissa tomber derrière une caisse qui portait l'étiquette « INSTRUMENTS CHF IPST X 8852. MANIPULER AVEC PRÉCAUTION », et couché à plat ventre, il regarda en l'air l'inscription noire peinte au pochoir : sous ses yeux, les lettres se brouillèrent et se transformèrent en poteau indicateur « FORT-AUSTIN, 8 miles. » Une flèche à pointe de silex siffla au-dessus de lui et se planta en vibrant dans le poteau. S'il clignait des yeux assez fort, ça avait presque l'air vrai. Lentement il sortit en se tortillant de l'ombre des caisses et passa dans la clarté rouge et brillante du soleil qui traversait le dôme. Un regard rapide à droite, un autre à gauche, et, maintenant, il pouvait entrer dans la zone découverte.

Quelqu'un dit : « Bang ! J't'ai eu ! »

C'était Snooky. Il avait escaladé la montagne de caisses et se penchait du sommet, son fusil pointé sur Nick. Le fusil était fait de soixante centimètres de tuyau d'aluminium et d'un morceau de styromousse.

Nick bondit en arrière. « Pas vrai ! » répondit-il. « Bang ! Moi, je t'ai eu ! »

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *La plaie de Mars* » (n° 42), « *Guerre froide* » (n° 50), « *Un dieu en botte* » (n° 56), « *Le moindre mal* » (n° 73), « *Le hanneton* » (n° 93).

Snooky tomba mort. Puis il se releva et redescendit de la montagne, sautant de caisse en caisse. Il avançait la lèvre inférieure.

— « C'est pas de jeu ! » se plaignit-il. « Chaque fois que quelqu'un te vise, tu dis toujours qu'il t'a manqué. Pourquoi je peux pas te tuer de temps en temps ? »

— « La barbe, » dit Nick. « On s'en fiche. De toute façon, personne n'a envie de jouer à ce jeu de mômes. »

Snooky, qui avait tout juste sept ans, le regarda avec admiration.

— « T'as raison, » dit-il.

Nick s'appuya contre la peau tendue et élastique du dôme et regarda à l'extérieur. « Je vais ressortir après la classe, » déclara-t-il.

— « C'est vrai ? Tu vas vraiment le faire, Nick ? »

— « Bien sûr. Pourquoi pas ? Personne ne s'en aperçoit jamais. »

— « Ne s'aperçoit de quoi ? » demanda Judith. Elle était arrivée, main dans la main d'O-Sato, pendant que les garçons parlaient.

— « Que nous sortons. »

— « Ah ! c'est de *ça* que vous parlez. »

— « Vous venez avec moi ? » demanda Nick.

— « Peut-être. Si O-Sato veut. »

La petite Japonaise haussa les épaules. « J'ai des devoirs à faire cet après-midi, avec la règle à calcul. Peut-être demain. »

— « Des devoirs ! Ah ! ah ! cette bêtise, » déclara Nick, l'air méprisant. « C'est bon pour les petits. »

— « J'aime ça, » dit O-Sato avec son grand sourire un peu vide. Elle ne se vexait jamais.

Les autres arrivaient : les jumeaux Dalgleih ; Jon Bessemer, neuf ans, un mois seulement de moins de Nick ; les petits Firdusi et le tout petit Justinien Brandeis, qui avait cinq ans et vivait dans un monde à lui.

Judith embrassa Sally Firdusi ; sa joue d'un blanc crémeux contre la joue brune de l'autre semblait un camée près d'un onyx.

— « Où est Virginie ? » demanda-t-elle.

— « Au lit. Elle a les oreillons. »

— « Elle va mourir ? » demanda Justinien, les yeux ronds et limpides.

— « Bien sûr que non, idiot. On ne meurt pas des oreillons, sauf si on est une grande personne. »

— « Ouais, c'est pour ça que ce sont de grandes personnes, » dit Nick. « Les oreillons les gonflent. Elles gonflent, elles grandissent, et puis elles meurent. »

Il s'écarta des autres et regarda, l'air farouche, à travers le plastique. Judith s'approcha de lui par derrière et lui posa une main légère sur l'épaule.

— « Qu'est-ce qui ne va pas, Nick ? » demanda-t-elle.

— « Rien. »

— « Si tu veux, je sortirai avec toi. Les autres aussi. »

— « M'en fiche. » Il se retourna pour la regarder et se mordit la lèvre. « J'en ai assez, c'est toujours la même chose : l'école, les corvées, les mêmes jeux idiots, les mêmes bêtises : « Ne sors jamais sans une grande

personne. » — « Mets ton masque » — « Souviens-toi que tu n'es pas sur Terre... » La barbe ! » Il donna un coup de pied en bas du dôme, contre la bande de fermeture, derrière laquelle le sable couleur de rouille s'entassait. « J'en ai assez des spectacles en boîte, des cow-boys et des Indiens, des hors-la-loi de la forêt de Sherwood, j'en ai marre de tout ça. Dehors... »

Il regarda à nouveau les branches écarlates et ocres qui émergeaient du ravin, à quelques centaines de mètres à peine. « Ça au moins, c'est *vrai*, là dehors, » murmura-t-il. « Pas comme ces âneries en trois D, ces vieux films idiots ou ces livres stupides. J'ai lu tous les livres. Je veux quelqu'un pour jouer avec moi. »

Judith recula, blessée : « Tu as moi. Tu nous as tous. »

— « Ouais. Une bande de petits morveux. Et vous autres, tous — Jon, et toi, et O-Sato, et Virginie — ça vous embête toujours de sortir. »

— « Mais s'ils nous pinçaient, Nicky... ? »

— « Eh bien ? Qu'est-ce qu'ils pourraient nous faire ? Pas nous renvoyer dans le « tiroir à cendres », non ? »

— « Mais, tu sais bien que nous sortons avec toi. Bonté divine, on dirait que nous ne le faisons jamais. »

— « Et tu ne trouves pas que c'est drôle ? Ça ne l'est pas ? Plus drôle que les dômes ? »

Elle approuva de la tête. « Bien sûr que c'est drôle. S'ils nous fichaient simplement la paix. S'ils nous laissaient sortir quand nous en avons envie. Mais ils ont la frousse... »

Il haussa les épaules. « Les grandes personnes ont peur de tout. »

— « Il est neuf heures et demie, » interrompit O-Sato. « Nous ferions mieux de partir. *Aruite ikimasho.* »

Justinien lui prit la main. « Qu'est-ce que ça veut dire ? »

— « Marchons, » répondit-elle. « Virginie t'apprend le français, aussi ? »

— « Oui, » dit Justinien. « *Je fais de mon mieux.* » (1).

Nick enfonça les mains dans les poches de son tablier. « Jon, » dit-il, « qu'est-ce que tu en penses, de sortir après la classe ? »

Jon gratta son crâne rugueux (ses cheveux commençaient juste à repousser après une crise de teigne bleue). « Il faut que je demande à Papa s'il a besoin de moi, » dit-il. « Il m'a dit hier qu'il avait besoin que je l'aide à nettoyer l'observatoire. »

Nick le parodia : « Faut *que ch'*demande à *Papa*. D'accord, mon fils. N'oublie pas de mettre ton masque. »

Il aurait été incapable d'expliquer pourquoi il était aussi amer. Après tout, aujourd'hui était comme les autres jours. Mais c'était peut-être bien ce qui n'allait pas. C'était comme ces maisons faites de cubes, quand on était petit : on mettait un cube sur un autre mis sur un autre encore, et tout d'un coup, c'était trop haut et tout s'écroulait. Trop de jours semblables à tous les autres jours. Une inquiétude le brûlait : un besoin d'espace libre, de plein air, de solitude et d'endroits où jouer hors de l'étroitesse de la ville des dômes. Il était l'aîné des enfants. Peut-être était-ce pour

(1) En français dans le texte.

cela qu'il en souffrait le plus. Surtout maintenant, pendant la saison chaude qui s'étendait entre les tempêtes de sable et les gelées, la saison pendant laquelle il y avait des choses qui commençaient à bouger au dehors, pendant laquelle les ravins abrités devenaient vivants et où il y avait tant de choses à voir, tant de lieux à explorer, tant à faire « comme si. »

Jon le sentait aussi, et les autres, mais ils avaient d'autres diversions, toutes impératives. Jon et O-Sato trouvaient une joie profonde, bien particulière, à étudier les mathématiques et à accomplir les tâches que l'on leur avait attribuées : Jon aimait travailler à l'observatoire, avec ses instruments étincelants, le tic-tac des mécanismes d'horlogerie, la routine calme, modérée, régulière ; quant à O-Sato, elle pouvait passer des heures à résoudre des jeux arithmétiques et à étudier la table des logarithmes. Comme Judy, elle avait des hauts et des bas : aussi bonne que n'importe quel garçon pour inventer des jeux, à l'extérieur aussi rapide dans les sables mouvants, aussi audacieuse dans les explorations — mais pendant de longues périodes elle ne s'occupait plus que des livres de la Bibliothèque et se perdait dans les mêmes vieilles histoires, et elle avait l'air entièrement satisfaite. Quant aux enfants plus jeunes... Nick haussa les épaules : ils ne savaient pas encore ce qu'ils voulaient.

« Si seulement j'avais un scooter à moi, » songea-t-il, « ou un coptère. J'irais devant moi, encore, encore, encore... »



En classe, son inquiétude le quitta quelque peu. Mr. Bernstein était un bon professeur et, pour lui, un sujet ennuyeux, cela n'existait pas. « J'enseigne la vie, » disait-il, aussi les enfants ne pouvaient-ils jamais être sûrs de ce qu'ils trouveraient préparé pour eux un jour donné. Il parlait cinq langues sans trace d'accent et un de ses jeux favoris, pour rendre la classe plus vivante, était de passer d'une langue à une autre pour voir si les enfants étaient capables de suivre :

— « Nick, » pouvait-il s'exclamer, « *dites-moi qui était Platon ? Répondez en russe, s'il vous plaît* » (1).

— « *Filosof grechiskii, tovaritch professor* ».

— « *Nick wa wake ga wakatte imasu. Sta a voi, Signor Giannino.* »

De la même façon, il lui arrivait de passer impromptu d'un sujet à un autre, comme ce matin-là où une question posée par hasard le conduisit d'une explication de Platon aux cités-états grecques, à Pythagore et à la magie des nombres, à la magie en général, aux animaux totems, aux sociétés primitives, à l'extinction progressive des Tasmaniens et ensuite à une brève discussion sur l'écologie. Aucun des enfants ne comprenait absolument tout ce qu'il disait, mais le simple effort accompli pour le suivre était souvent amusant et même les plus petits, même Justinien qui traînait en queue de classe, les yeux grands ouverts, apercevaient quelque chose d'im-

(1) En français dans le texte.

mense et de passionnant, et cela valait autant que des données précises, et peut-être mieux.

— « Il se peut que la vraie raison de ce qui est arrivé à notre planète réside dans l'écologie, » avait-il déclaré, plutôt tristement. « Vous comprenez bien, mes enfants, que je parle de la planète Terre, non de cette planète-ci. L'humanité est une force explosive. Quand elle est menacée, elle éclate dans toutes les directions. Au fur et à mesure que ses structures sociales devenaient plus complexe, il lui est devenu impossible de coexister avec les prédateurs — ces animaux de proie qui menaçaient son cheptel. Il lui fallut détruire ces bêtes de proie. Puis vint le tour de tout ce qui avait des dents pointues, suspectes par conséquent. Le coyote, par exemple, capable éventuellement de manger un mouton, devait être éliminé, bien que les écologistes eussent montré que le coyote valait son poids d'or pour les fermiers, parce qu'il aidait la nature à conserver son équilibre naturel en mangeant les souris qui auraient pullulé autrement. Bien entendu, une fois les coyotes disparus, les souris se multiplièrent. Cela conduisit à mener de grandes campagnes pour l'empoisonnement des rongeurs avec un bon petit poison non sélectif nommé le 1080, pour lequel il n'existait pas d'antidote. Beaucoup de souris périrent, et aussi beaucoup d'oiseaux qui se nourrissaient de souris, et puis tous les animaux — chats ou chiens — qui mangèrent les souris empoisonnées, et puis le gibier qui s'était nourri d'appâts empoisonnés, et même quelques hommes qui avaient mangé de ce gibier.

» L'humanité créa ainsi autour d'elle des cercles mortels. La crainte, la haine, un désir psychopathique de sécurité — comme si la sécurité faisait le bonheur — firent naître autour d'elle des zones dévastées, toujours plus étendues. Et cela se produisit aussi entre un groupe d'hommes et un autre groupe. Que l'on aperçut des dents trop pointues, et l'on croyait ne pouvoir se défendre que par des campagnes de destruction, par des massacres de plus en plus importants, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Tout ça, au nom de la sacro-sainte sécurité ! »

Jon, fronçant les sourcils, déclara : « Vous voulez dire, monsieur, que la sécurité n'est pas une bonne chose ? Parce que, après tout, c'est pour ça qu'on a fait tout le travail pour les dômes, pas vrai ? Et c'est pour ça qu'on nous dit toujours : « Mets ton masque » et « Ne sors pas sans une grande personne », et tout ça. »

Mr. Berstein hocha la tête. « Je sais, » dit-il. « C'est comme cela que le Comité en a décidé. Je crois que mon opinion y est en minorité. Pourtant, je ne pense pas que cela vous fasse du mal de m'écouter. Et moi, je pense que la sécurité n'est qu'un mythe. S'il était possible d'être en sécurité totale, à l'abri de tout mal, la vie finirait. Car la vie est comme la lutte jamais terminée du protoplasme qui combat sans trêve, simplement pour éviter de s'effondrer en une gouttelette d'eau. Non, non ! Le seul endroit où l'on puisse être en sécurité totale, c'est le tombeau. »

Conan Dalgleish, le menton appuyé dans les mains, déclara : « Monsieur, y a-t-il encore des Indiens sur Terre ? »

Le professeur eut un faible sourire. « Non, mon petit, » répondit-il, et Nick se retourna sur son banc pour regarder Conan d'un air méprisant.

N'importe qui savait qu'il ne restait rien là-bas que des cendres, des cratères et des jungles radioactives. Mais il arrivait parfois que les petits ne réussissent pas à comprendre cet état de choses, surtout lorsqu'ils voyaient des choses bien différentes dans les livres d'images et les films en 3-D.

Il avait connu cette confusion, et puis il avait grandi et en était sorti. Il savait que la « Terre », ce n'était qu'une blague, comme ce que l'on appelait le « Ciel » dans certains livres. C'était un de ces endroits fictifs que les grandes personnes utilisaient pour illustrer leurs propres désirs, quelque chose à quoi ils pouvaient raccrocher leurs craintes.

Il dit : « Et *ici ?* Est-ce la raison pour laquelle il n'y a personne d'autre que nous sur la planète ? Est-ce à cause de cette éco... écologie ? »

— « Nous l'ignorons, » dit Mr. Bernstein. « Nous n'avons pas réussi à le découvrir. A vous, jeunes gens, dix ans, cela paraît une période très longue, mais si l'on s'installe dans un endroit tout nouveau, ce n'est guère. Il nous a fallu la moitié de ce temps pour mettre en place les structures économiques nécessaires pour nous faire vivre : les cultures hydroponiques, les jardins expérimentaux à l'extérieur, à des endroits divers, la centrale énergétique, la fabrication des outils de rechange, et tout ce qu'il fallait pour satisfaire des centaines de besoins. Nous ne sommes qu'une poignée, et la planète est énorme. Au cours des cinq dernières années, nous n'avons fait qu'érafler sa surface, qu'en explorer une minime partie, que tout juste commencer à découvrir quelque chose au sujet de sa vie et de son écologie. » Il se mit à rire. « Tiens, encore ce mot. Je crois vraiment qu'il faut que nous y consacrions quelque temps. Voyons... Les petits, vous aurez votre leçon de lecture demain. Les grands, si vous lisiez ce qu'il y a sur ce sujet à la Bibliothèque et si vous veniez ensuite me dire ce que vous pensez de l'écologie de nos dômes. »

Il renvoya la classe et les enfants allèrent déjeuner à la crèche. Après le déjeuner, les plus petits firent la sieste. O-Sato s'installa dans le coin de la salle d'étude avec sa règle à calcul, Jon alla à l'observatoire, Judith et Sally Firdusi décidèrent d'aller à la Bibliothèque et Snooky et Kamil Firdusi se mirent à travailler avec le matériel de chimie qui occupait une part de plus en plus importante de leur temps. Nick jugea qu'il était abandonné. Il se traîna, languissamment, vers le grand dôme principal et flâna autour du sas numéro 1.

Un homme qui conduisait un scooter chargé de tôles cria : « Eh, le môme, ne reste pas dans les jambes ! » Deux hommes qui portaient un long morceau de tuyau en plastique le frôlèrent et l'un d'eux lui dit : « Dis donc, gosse, fais donc attention au lieu de rêver. »

Il s'approcha du sas et un homme qui transportait des graphiques de taux d'humidité lui dit : « Oh ! fiston, ne sors pas sans ton masque, et ne sors pas tout seul.

Nick se détourna. Môme. Gosse. Fiston. Ils étaient tous si grands, si sûrs d'eux-mêmes, et pourtant si préoccupés tout le temps. Il se sentait prêt à montrer les dents. Il se rendit invisible, comme font les enfants, marchant comme une petite ombre souple, juste au bord des choses, côtoyant tout ce qui bougeait : il parvint ainsi au magasin et se fraya un

chemin parmi les caissettes, les caisses et les récipients. Il parvint au sas de secours. Il abandonna son étui à masque et sa boîte à pilules, fit tourner le volant et entra dans le sas, puis sortit, vers l'extérieur.

Ici, tout à côté des dômes, la terre était sèche, pleine de graviers, elle craquait comme du sucre sous les souples semelles de ses mocassins. Il s'éloigna vivement en glissant, guettant maintenant l'Ennemi bien réel qui pouvait tout à coup lui crier de rentrer ou lui demander pourquoi il ne portait pas son masque. L'air était pur et vif, et vivifiant, et il sourit de béatitude en pensant à l'odeur de renfermé et de désinfectant du masque qu'il avait abandonné. Il se laissa glisser au bord du ravin comme une chenille, et se perdit parmi les troncs écarlates.

Le ravin avait près d'un kilomètre de large et s'en allait vers les collines lointaines, formant une grande fissure dans le sol friable. Il n'était guère profond, mais il était vivant. L'air même qu'on y respirait était différent : les senteurs de tout ce qui y poussait, des plantes aux franges bleu pâle, des fleurs jaunes qui pendaient de tiges immensément hautes formant comme une toison, des petits bouquets vert bleu et lavande souples et frais comme des laitues, et même des troncs lisses et caoutchouteux des arbres-champignons, lui donnaient une odeur d'épices. Des petites choses ailées piquaient sur vous, bourdonnantes et fredonnantes. Personne ne pourrait l'y voir. Il se mit à tourner sur lui-même comme un fou, galopa follement jusqu'en bas de la pente, jusqu'au filet d'eau qui coulait au fond, là où des vers articulés, revêtus d'une carapace, nageaient dans l'eau rose et boueuse.

Toutes ces créatures portaient des noms laborieusement mis au point par les grandes personnes, *Aquilegia, Chrysomelida,* des noms qui ne voulaient rien dire. Avec Judith et les autres, ils leur avaient donné leurs vrais noms, leurs noms à elles : la Plante à Frange, la Gratelle jaune, la Sauteuse, les Ronces Coupantes, des noms qui disaient bien ce qu'*étaient* ces plantes, ces êtres. Assis sur les talons, près de l'eau, il chatouilla une « sauteuse » avec une longue tige d'herbe et se mit à rire tout haut en voyant la plante se balancer d'un côté à l'autre follement, se briser en deux, bondir dans l'eau et se mettre à nager dans deux directions différentes.

Il se leva et s'étira. Il se sentait à l'aise. Il descendit la rivière en flânant, cherchant ce qu'il pouvait bien y avoir de nouveau depuis la dernière fois qu'il était venu. Toute son amertume avait disparu, à croire qu'elle n'avait jamais existé ; il était chez lui, parmi ses amis.

Les arbres-champignons rouges tachetés d'orange s'éclaircissaient, laissant place aux « bigleux », arbustes plumeux et sveltes qui formaient des bouquets serrés autour de l'eau, laissant pendre leur fruit double et dur, dont l'écorce brune était décorée de deux drôles d'yeux blancs. Il se fraya un chemin entre leurs troncs hérissés et s'arrêta net. Un serpent d'argent était en train de manger un fruit de « bigleux. » Il fallait faire attention aux serpents d'argent : leurs longs becs étaient copieusement garnis de petites dents aiguës et, quoique timides, ils pouvaient bien vous donner un mauvais coup de dents. Il y en avait eu un qui avait mordu Jon une fois, quand il avait essayé de ramasser cette jolie bête brillante étendue sur un

tronc d'arbre-champignon tombé, et la morsure s'était infectée. Les enfants avaient dû raconter qu'il s'était écorché avec une caisse métallique au magasin.

Nick surveilla l'animal. Il aurait bien voulu connaître le moyen de l'apprivoiser. Ses mains le démangeaient, tant il avait envie de prendre cette créature aux pattes multiples et aux muscles lisses, de caresser sa drôle de tête bizarre et ses écailles brillantes d'un blanc bleuté.

Doucement, il ramassa une paire de fruit de « bigleux » et commença à s'avancer. Le serpent le vit et se ramassa sur lui-même, l'air soupçonneux. L'enfant rampa et tendit la main, le fruit tendu sur la paume. Avec de tout petits mouvements, il se rapprocha de la bête.

La créature repoussa sa tête en arrière, sur son cou délicat, et regarda de l'un de ses yeux brillants, et ensuite de l'autre, la main, puis le fruit, puis le garçon. Tout à coup, d'en haut, il y eut un bruissement d'ailes qui fit frémir les frondaisons. Dans un éclair écailleux, le serpent plongea dans l'eau et disparut au fil du courant. Nick laissa tomber le fruit et resta debout, bouche bée.

La créature qui s'était assise en face de lui, sur le sol, avait une face étonnée, comme la chouette de son livre de sciences naturelles, de grands yeux ronds entourés de plumes et un corps doux et duveteux. Ses membres supérieurs avec leurs grandes ailes semblables à des voiles, étaient repliés, dans l'attitude d'un homme qui lèverait les bras au ciel. Au-dessous, une deuxième paire de bras présentait de petits doigts simiesques, croisés sur le ventre grassouillet. Ses jambes étaient articulées vers l'arrière, si bien qu'elle pouvait s'asseoir dessus comme une souris ou un lapin assis bien droit. Elle ne mesurait guère plus de soixante centimètres de haut. Sous les yeux ronds, il y avait un tentacule noir, semblable à un ressort de montre, enroulé, qui avait l'air de la langue d'un papillon terrestre.

Nick avait déjà vu de ces êtres, mais habituellement de très loin. L'un de ceux qu'il avait vus de près avait dardé son tentacule et tué une sorte de gros escargot ; il était sorti de sa cachette pour mieux voir, et la créature-chouette s'était envolée.

Mais celle-ci avait l'air très douce. Elle le regarda sans se troubler, tournant la tête de gauche à droite, puis elle gloussa doucement.

Nick eut un sourire. Il restait parfaitement tranquille, pour ne pas faire peur à la créature-chouette, et il dit : « Hello. »

— « Hello, » répondit la créature-chouette, puis elle émit un son mi-tic-tac, mi-gazouillis : « Tk-tk-tsp. »

Nick imita ce son. « Tk-kt-tsp. Hello. »

La créature-chouette sauta un peu plus près. Elle émit un véritable torrent de gloussements, de gazouillis et de tic-tacs. Puis elle déclara tout à coup : « N'oublie pas ton masque. »

Nick, de surprise, en ouvrit la bouche. Il se mit à hurler de rire.

A ce bruit inattendu, la créature-chouette bondit en arrière et resta assise toute frissonnante, déroulant et enroulant nerveusement son tentacule. Mais Nick étouffa son rire et resta tranquille, jusqu'à ce que la créature se remit à avancer vers lui, par bonds.

Lentement, Nick se baissa jusqu'au sol et s'installa confortablement. Un moment plus tard, la créature-chouette secoua ses ailes, les replia, et parut s'installer, elle aussi.

Elle tendit une main toute desséchée et leva un doigt brun et ridé. Nick se mit à rire sous cape : la créature ressemblait tout à fait à Mr. Bernstein quand il s'apprêtait à souligner un point délicat.

La créature poussa un petit cri : « -- ! »

— « Oui, je comprends, » dit Nick, en s'appliquant à parler d'une voix basse et apaisante. « Tu veux dire *Un.* »

— « Un, » dit la créature-chouette. « -- ! »

— « -- ! » émit Nick.

La créature-chouette leva deux doigts. « -- ! -- ! »

— « Deux, » dit Nick.

— « Deux. » Une fois encore la créature fit entendre ce rire d'elfe, ce gloussement exprimant la joie la plus pure.

Et voilà que, poursuivant ce rire, le dépassant, lui faisant écho puis le noyant dans son tonnerre, vint le fracas d'un pistolet.

Le corps de la créature se répandit en une envolée de plumes et de brume noire. Quelque chose de mouillé éclaboussa la figure et le bras de Nick. Le corps duveteux était couché, détruit, parmi les « bigleux », une de ses longues ailes déployées comme un parapluie cassé, les petits pieds délicats avec leurs griffes ténues tendues vers le ciel.

Le père de Nick bondit vers le bas de la pente, tenant son pistolet serré, le visage blanc. Nick le regarda, étouffant de chagrin, et tout ce qu'il put dire, ce fut : « Mais pourquoi ?... Pourquoi ? »

Son père le prit par l'épaule : « Tu n'as rien ? » s'écria-t-il, la voix assourdie par le masque. Sans attendre une réponse il releva le garçon. « Tu es complètement fou ? Tu ne sais pas que ces bêtes sont mortellement dangereuses ? Le pauvre vieux Doc Mirsky a essayé d'en prendre une — oh ! le poison de leur aiguillon — et tu n'as même pas mis ton masque ! »

« Ce n'est pas vrai ! » dit Nick, tout haletant. « Papa ! Pourquoi tu as fait ça ? J'étais en train de lui *parler !* »

Son père, avec impatience, avec fureur, le secoua. « Quelle veine que j'aie trouvé où tu étais, » dit-il. « Depuis combien de temps est-ce que tu vas dehors, comme ça ? »

— « On le fait tout le temps, » dit Nick, en pleurnichant. « Oh ! papa, laisse-moi ! »

— « Te laisser ! Tu peux y compter ! Mais qu'est-ce qui t'arrive, bon Dieu ? Tu cours dans cet endroit comme si c'était une cour fermée... une brave cour fermée quelque part dans l'Illinois... »

Sa voix se brisa, des larmes lui montèrent aux yeux. Un instant, il resta debout, tenant l'épaule de Nick, puis il eut un long soupir et s'essuya les yeux du dos de la main. Il prit un masque dans sa sacoche et le tendit à Nick : « Mets-le, » dit-il, d'une voix radoucie.

Nick pleurait si fort qu'il y voyait à peine, mais il prit le masque et l'ajusta sur son visage. L'odeur puissante du désinfectant envahit ses narines.

« Je suis désolé, Nicky, » dit son père. « J'étais inquiet à ton sujet. Nous sommes si peu nombreux. Il faut que nous fassions attention. Il ne reste plus que nous. »

Ses doigts resserrèrent leur prise sur l'épaule de Nick. « Je ne voulais pas te faire peur, mon petit, » dit-il, essayant de sourire.

Nick le regarda bien en face, les yeux brouillés, mais hostiles. Tout au fond de son esprit, là où nul ne pouvait l'entendre, il répétait : « *Je te déteste, je te déteste.* »

L'homme remit son pistolet dans son étui. « Viens, mon petit, rentrons sous les dômes, » dit-il. Il tendit la main vers le garçon, mais Nick recula pour qu'il ne le touche pas.

Sur le devant de la salopette de Nick, une plume, une seule plume, d'un orange doré, bordé du même rouge que les arbres champignons, était restée accrochée. Il la ramassa et la serra, fort, au creux de sa paume moite. *Je reviendrai,* se disait-il tout bas. *Je trouverai un moyen.*

Puis il remonta la colline aux côtés de son père, l'étranger.

(*Traduit par Anne Merlin*).



Si les pensées tuaient...

(*The world of Myrion Flowers*)

par FREDERIK POHL et C.M. KORNBLUTH

A sa mort, le regretté C. M. Kornbluth avait en tiroirs plusieurs projets de nouvelles à écrire avec son ami et collaborateur Frederik Pohl. Celui-ci les a rédigées seul, et c'est l'une d'elles que vous allez lire.

Cette histoire reprend sous une forme originale le problème de la télépathie, en le mêlant avec le problème social le plus grave des Etats-Unis : le problème noir. On retrouve bien, dans cette dénonciation du racisme, l'esprit qui animait Kornbluth.



Le monde de Myrion Flowers, qui était celui du Noir américain, tenait à la fois d'une Angleterre idéalisée et de la véritable Renaissance. Comme dans certaines versions de la société anglaise, tous les membres de la classe supérieure étaient au moins amis par personne interposée. Moins d'une semaine après un quelconque bouleversement de la faculté, tous les hommes d'affaires de Harlem connaissaient automatiquement le nom de celui qui régnait à l'Ecole de Musique de l'Université de Howard. Et, comme dans la Florence de Cellini, la porte restait ouverte aux génies universels. Un Noir américain pouvait être à la fois médecin, architecte, éducateur, agent immobilier et politicien. C'était le cas de Myrion Flowers.

Né à Boston, en 1913, d'un père juriste-politicien-agent immobilier et d'une ensorcelante actrice, il avait travaillé dur, tiré le bon numéro et pu entrer dans l'une des écoles qui préparaient au diplôme de médecin et conféraient le droit d'exercer dans l'Etat de New York. Au cours des années qui suivirent, des postes devinrent vacants autour de lui, et il les remplit, bon gré mal gré. Une firme de construction qui courait à la faillite réclamait un peu de capital et d'esprit pratique. Que pouvait-il faire ? Il en accepta les actions. Les membres du comité scolaire cherchaient une personnalité solide pour représenter « les intérêts de notre race »... Il était une personnalité solide. Il leur rendit de grands services. Pour obtenir une licence d'agent immobilier, il suffisait de passer un examen insignifiant... insignifiant pour lui qui avait déjà dû assimiler des manuels entiers de pathologie, d'histologie, d'anatomie, de tout ce qui compose la médecine. Alors, pourquoi pas ? Et si l'on considérait comme une grande faveur de sa part de bien vouloir élever la parole en faveur

du candidat des Partis Unifiés, pourquoi aurait-il refusé ? Et quand, par la suite, on lui demanda de dresser une liste des personnes susceptibles de remplir quelques petits postes mineurs, pourquoi n'aurait-il pas donné les noms de gens qu'il savait dans le besoin ?

Flowers était un homme froid, très maître de lui. Jamais il ne se maria. Ses protégés lui tenaient lieu d'enfants. Ce furent d'abord de petits noirs issus d'orphelinats ou de familles misérables ; il assurait leurs études au collège et à l'université tant qu'ils travaillaient jusqu'à la limite de ce qu'il considérait comme leurs capacités ; au premier symptôme de laisser-aller, il les sabrait. D'une année à l'autre, le taux de mortalité ne s'élevait pas à plus d'un échec sur quatre. Myrion Flowers était plus doué pour prédire une possibilité de succès que n'importe quel comité de professeurs chargés d'opérer une sélection parmi une liste de candidats. Ses poulains étaient au nombre de quarante-deux, lorsque l'un d'entre eux vint le trouver avec un diplôme tout neuf de psychologie clinique et formula une requête.

Ce protégé se nommait Ensal Brubacker. Il prit place, après le dîner, dans le parloir de la maison en grès que le docteur Flowers habitait à Brooklyn, en compagnie de beaucoup d'autres suppliants. Il y avait la vieille femme qui désirait une prolongation de son hypothèque, et l'obtiendrait ; le traficant d'actions surchargé qui voulait un répondant et se verrait opposer un refus formel ; la mère dont le jeune garçon avait de mauvaises habitudes ; le mari dont la femme se conduisait de plus en plus bizarrement ; le propriétaire traqué par le service du logement ; le flic qui voulait se faire déplacer ; le candidat au barreau qui cherchait, pour s'assurer des références, le nom d'une personne influente ; enfin un archevêque qui voulait seulement savoir si le docteur Flowers était en paix avec Dieu.

Brubacker fut admis dans le bureau du médecin à vingt-et-une heures trente. Il n'avait vu, jusqu'alors, que cinq fois dans sa vie, l'homme qui l'avait sorti de l'orphelinat et auquel il avait coûté par la suite quelque vingt mille dollars. Il le trouva plus rabougri, plus froid et plus bref que jamais.

Le docteur Flowers ne le félicita pas. Il lui dit simplement : « Vous avez obtenu votre diplôme, Brubacker. Si vous êtes venu me demander conseil, je vous suggère d'éviter la vie académique, surtout dans les écoles noires. Je sais ce que vous devriez faire. Peut-être cela ne vous mènera-t-il à rien, mais j'aimerais vous voir essayer d'entrer dans l'une des grandes firmes de publicité et de relations publiques, où vous étudieriez la Psychologie de l'Acheteur. Il est temps, à mon avis, qu'un Noir s'introduise dans les hautes sphères de Madison Avenue. »

Brubacker écouta respectueusement, puis, quand le moment vint pour lui de répondre, il dit : « Docteur Flowers, je vous suis, bien sûr, très reconnaissant de tout ce que vous avez fait pour moi. Je regrette sincèrement de ne pas pouvoir... Docteur Flowers, je veux m'orienter vers la recherche. Je vous ai envoyé ma thèse, mais ce n'est qu'un début... »

Myrion Flowers compulsa mentalement la case adéquate et répliqua

d'un ton glacé : « La Corrélation entre les Manifestations Toposcopiques, les Amplitudes des Ondes Bêta, et la Perception des Progressions de l'Accord Musical chez 1.107 Adolescents Non Sélectionnés. Parfait. Vous pouvez à présent arborer une plaque où vos titres universitaires seront gravés de long en large. Là-dessus, j'espère que vous êtes prêt à accomplir la tâche pour laquelle vous avez été formé. »

— « Oui, docteur. J'aimerais vous montrer un... »

— « Je ne veux pas, » dit le docteur Flowers, « vous voir devenir un cher vieux George Washington Carver, humblement penché sur ses rapports et ses tubes à essai. La recherche académique ne revêt aucune importance immédiate. »

— « Non, docteur. Je... »

— « En Amérique, » dit le docteur Flowers, « le pouvoir est détenu, d'abord par le gouvernement, sphère où notre ami Mr. Wilkins opère avec toute la compétence désirable, ensuite par les hautes personnalités des grandes corporations, où je m'efforce de réaliser ce qui est nécessaire. Je veux que vous deveniez l'une de ces hautes personnalités, Brubacker. C'est dans ce but que vous avez été instruit. Il se peut qu'en ce moment vous réussissiez à mettre le pied à l'étrier. Je ne puis concevoir que vous refusiez de fournir cet effort, pour moi ou dans l'intérêt de votre race. »

Brubacker le regarda d'un air désespéré, et finit par enfouir son visage dans ses mains. Ses épaules s'agitèrent spasmodiquement.

Le docteur Flowers le considéra avec mépris : « Je crois comprendre que vous refusez de fournir cet effort. Adieu, Brubacker. Je ne désire pas vous revoir. »

Le jeune homme sortit en trébuchant de la pièce avec, à la main, une grosse valise en peau de porc qu'on ne lui avait pas permis d'ouvrir.

Comme il avait cru éblouir son bienfaiteur avec sa réalisation, il n'avait envisagé que cette situation-là. Il ne put entrevoir qu'une seule issue : retourner à l'université qu'il venait de quitter et où, peut-être, avant de dépenser le peu d'argent qui lui restait, il pourrait obtenir une bourse. Il ne fondait pas de grands espoirs là-dessus. Il n'avait rempli aucun papier, et n'avait demandé aucun conseil.

Quand il monta dans le train de nuit pour Chicago, à Grand Central, son humeur ne s'en trouva pas améliorée. Etant parmi les premiers, il choisit une place près de la fenêtre. Aussitôt après, son compartiment, vide à l'exception de lui-même, fut repéré avec joie par une foule de matrones chargées de bagages, de jeunes gens en uniforme de l'Ivy League, de voyageurs de commerce éreintés, qui s'éclipsèrent tous d'un air gêné en s'apercevant que, pour l'occuper, il leur faudrait prendre place à côté du gorille, de l'obsédé sexuel, de l'illettré, du perverti, du monstre, du criminel en puissance qui se trouvait être le docteur Ensal Brubacker.

Mais, à la dernière minute, la solitude lui fut épargnée. Le type qui se laissa tomber avec ravissement sur la banquette, à côté de lui, au moment où le train s'ébranlait, était un Membre de Sa Propre Race. C'est-à-dire qu'il était sale, illettré, à moitié ivre d'un alcool qui n'avait

jamais connu les taxes, et terriblement cordial. Brubacker comprenait à peine son jargon de Harlem.

Mais, par politesse, et de crainte de paraître snob, il accepta, aux environs de la 125e Rue, de boire, au goulot du flacon plat que transportait son compagnon de voyage, une lampée qui l'étouffa. Ces deux sentiments, plus l'impression insupportable d'une perte irrémédiable, l'entraînèrent également à accepter l'offre que devait lui faire plus tard son nouvel ami de plaisirs plus paralysants. Dix mois après, Brubacker mourait à Lexington, Kentucky, d'une pneumonie contractée en essayant de se désintoxiquer. Il laissait derrière lui un médecin d'hôpital légèrement ahuri. « Ils disent n'importe quoi au moment de passer, » confia celui-ci à sa femme, « mais je me demande où ce gars-là avait bien pu entendre le mot *cryptesthésie.* »

Ce fut un mois plus tard, environ, que Myrion Flowers reçut le paquet qui contenait les effets de Brubacker. On n'avait trouvé personne d'autre à qui l'envoyer.

Il en fut bouleversé, cet homme si maître de lui. Il avait déjà vu beaucoup de membres de sa race prendre le même chemin, mais c'étaient des lutteurs, des amuseurs ou des chefs de mouvements religieux ; il ne s'était pas attendu à cela de la part d'un jeune et brillant diplômé de l'université. Ce fut pour cette raison qu'au lieu de jeter immédiatement au feu ce tas de saletés, il médita quelques instants dessus. Le visiteur suivant le trouva en train de contempler une sorte de casque de couleur cuivrée ou argentée.

Ce visiteur était un ancien Conseiller de Corporation de la Cité de New York. En fréquentant l'église du docteur Powell et en confiant sa santé aux bons soins du docteur Flowers, il gardait un pied dans les deux principaux partis politiques de la ville. Ce soutien politique, il n'en avait d'ailleurs plus guère besoin, mais Flowers l'avait tiré d'affaire après une crise cardiaque et il était trop vieux pour changer de médecin. « Qu'est-ce que c'est que ça, Myrion ? » demanda-t-il.

Flowers leva la tête et répondit avec précision : « A en croire les notes de la personne qui l'a fabriqué, c'est un récepteur-amplificateur d'oscillations d'ondes bêta. »

Le Conseiller gémit. « Dieu me préserve du jargon médical. Qu'est-ce que ça veut dire, en langage courant ? » Mais il fut surpris par l'expression d'étonnement et de respect qui envahit peu à peu le visage ridé de Flowers.

— « Ça sert à lire les pensées, » murmura Flowers.

Aussitôt, le Conseiller porta la main à sa poitrine mais, ne ressentant aucune douleur, il geignit d'un air irrité : « C'est une blague. »

— « Je ne crois pas, Wilmot. L'homme qui a construit cet appareil avait tous les titres convenables : *summa cum laude,* distinctions honorifiques... Une trentaine d'employeurs en puissance l'avaient interviewé par écrit. Avant de connaître la couleur de sa peau, bien entendu. Non, » reprit-il, pensivement, « ce n'est pas une blague, mais il n'y a qu'un moyen de découvrir ce qu'il en est. »

Il souleva le casque en direction de sa tête. Le Conseiller s'écria : « Bon Dieu, Myrion, ne faites pas ça ! »

Flowers interrompit son geste. « Vous craignez que je ne lise dans votre esprit et que je ne connaisse vos secrets ? »

— « A mon âge ? Alors que vous êtes mon médecin ? Non, Myrion, mais vous êtes payé pour savoir que j'ai le cœur faible. Je ne veux pas que vous vous fassiez électrocuter sous mes yeux. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un Noir comme vous pourrait bien faire d'une machine capable de lire dans la pensée des autres ? Est-ce que ça ne vous suffit pas de deviner ? »

Myrion Flowers choisit d'ignorer la seconde partie du discours que venait de lui faire son client. « Je n'ai pas l'intention de m'électrocuter, ni de vous donner une crise cardiaque, Wilmot. Simplement, je ne veux pas continuer à me poser des questions au sujet de cet appareil, je n'ai pas envie de l'essayer sans avoir quelqu'un auprès de moi, et il n'y a personne d'autre ici. » Il ajusta sur sa tête le casque de métal. Il était très lourd et lui allait mal. Un fil électrique pendait ; du même geste, Flowers le brancha à une prise murale, près de sa chaise.

Le casque émit un sifflement léger. Flowers se leva d'un bond, avec un hurlement.

Le Conseiller se déplaça si rapidement qu'il se mit à haleter. Il arracha le casque, prit Flowers par les épaules et le rassit sur sa chaise. « Ça va ? » grommela-t-il.

Flowers était agité de frissons épileptiques. Enfin, il se contrôla. « Merci, Wilmot. J'espère que vous n'avez pas abîmé l'appareil du docteur Brubacker. » Puis, brusquement, il reprit. « Ça m'a frappé d'un seul coup. Ça m'a fait *mal !* »

Sa respiration était entrecoupée. Il se redressa.

Dans un tiroir de son bureau, il prit une petite bouteille-échantillon remplie de pilules et en avala une sans eau. « Tous ces gens qui hurlaient en même temps. » Il se prépara à ranger ses pilules, vit que le Conseiller se tenait la poitrine et, sans mot dire, lui en offrit une.

Puis il eut l'air étonné.

Il regarda son visiteur dans les yeux. « Je vous entends encore, » dit-il.

— « Quoi ? »

— « C'est une fausse angine de poitrine, je crois. Mais prenez quand même la pilule. Vous... » (il se passa une main sur les yeux) « Vous avez pensé que je m'étais électrocuté et vous vous êtes demandé comment rectifier ma dernière note d'honoraires. Elle n'est pas exagérée, Wilmot. Je ne vous fais pas payer plus que vous ne me devez. » Flowers ouvrit tout grand les yeux et poursuivit : « Le vendeur de journaux, au coin de la rue, m'a roulé en me rendant ma monnaie... » Il avala sa salive et reprit : « Les flics, dans la voiture de patrouille qui vient de sortir de Fulton Street, n'apprécient pas que des Blancs viennent me consulter. L'un d'eux a envie d'écraser une jeune fille qui vient ici. » Il sanglota. « Ça ne s'est pas arrêté, Wilmot. »

— « Pour l'amour du ciel, Myrion, étendez-vous. »

— « *Ça ne s'est pas arrêté.* Ce n'est pas comme la radio. On ne peut pas le débrancher. Maintenant, j'entends... j'entends tout le monde. Des milliers de cerveaux *déversent dans ma tête* CE QU'ILS PENSENT DE MOI... DE MOI... DE NOUS TOUS... »

Ensal Brubacker, qui était psychologue et non ingénieur radio, n'avait pas conçu un casque capable de résister à une action continue, et n'avait pas non plus pensé à y adapter un disjoncteur. Dans son esprit, l'appareil devait fonctionner quelques secondes au maximum, juste assez longtemps pour réorienter quelques neurones, pour ouvrir quelques circuits bloqués. L'un des éléments, surchauffé, lâcha. En conséquence, un autre reçut trop de courant et, quelques minutes plus tard, le tout prenait feu. Les plombs sautèrent, et la pièce fut plongée dans l'obscurité. Le vieux Conseiller réussit à éteindre le début d'incendie et à saisir le téléphone. En criant pour se faire entendre malgré les hurlements de Myrion Flowers, il appela une ambulance de Kings County. On connaissait le nom de Flowers. L'ambulance arriva au bout de neuf minutes.

Flowers mourut quelques semaines plus tard à l'hôpital... pas à Kings County, mais il ne s'en rendit pas compte. Il était resté pendant près d'un mois sous l'influence de doses massives de sédatifs ; enfin, il devint physiologiquement nécessaire de supprimer progressivement ces calmants Dès que Flowers eut suffisamment de force, il s'arrangea pour se pendre dans sa chambre.

Il eut des funérailles officielles. Une foule énorme y assista et on versa des larmes. Seul, le Conseiller eut le droit de jeter une pelletée de terre sur le cercueil de bronze, mais lui ne pleura pas.

Personne n'avait réussi à se faire une idée de ce que pouvait bien être l'appareil détruit, et Wilmot ne le dit pas. Il y a inventions et inventions, pensa-t-il. Lire dans les pensées, c'est l'affaire des Blancs. Et encore... Dans le monde de Myrion Flowers, certaines graines pouvaient pousser et prospérer, mais peut-être, en mûrissant, leurs fruits se révéleraient-ils empoisonnés.

Certes, aucun cerveau n'aurait résisté à cette machine ; personne n'aurait pu prendre impunément connaissance de toutes les pensées qui le concernaient. Il y avait de quoi sombrer dans le vertige, dans la folie et, où que ce fût, l'homme qui portait le casque aurait souffert de son nouveau pouvoir ; mais c'est seulement dans le monde de Myrion Flowers qu'il aurait été haï à en mourir.

(*Traduit par Elisabeth Gille.*)



Idylle dans un parc à voitures d'occasion du XXIe siècle

(Romance in a twenty-first century used-car lot)

par ROBERT F. YOUNG

L'homme moderne (et plus précisément l'homme américain) ne se contente pas de vivre au volant de sa voiture : elle se met à faire partie de lui. Depuis les drive-in *(cinémas en plein air pour automobilistes) jusqu'aux supermarkets où l'on peut faire ses courses sans quitter son volant, on voit se créer aux U.S.A. la civilisation de l'Homme Motorisé, où l'état de piéton devient peu à peu une anomalie.*

Robert Young, auteur réactionnaire (au sens où l'est Bradbury), se devait bien de s'attaquer un jour à cet aspect du monde moderne. Mais il le fait sans méchanceté, avec humour et poésie. Dans l'univers futur qu'il nous montre, la symbiose est accomplie : l'homme « porte » sa voiture sur lui — elle est devenue son vêtement !



L'AUTO-VÊT était exposé sur un socle, dans la vitrine du magasin du Grand Jim, et l'on avait disposé en-dessous un écriteau sur lequel on pouvait lire :

CET AUTO-VÊT MAGNIFIQUE, ULTRA-MODERNE, A ENLEVER POUR $ 6499,99 SEULEMENT ! UNE IMPORTANTE REMISE VOUS EST CONSENTIE SUR VOTRE VIEIL AUTO-VÊT. CHAPEAU-CAPOTE EN SUPPLÉMENT !

Arabella n'avait pas eu l'intention de freiner si violemment, mais ce fut plus fort qu'elle. Jamais elle n'avait vu d'auto-vêt si séduisant. Et pour le prix ridicule de 6499,99 dollars !

On était un lundi après-midi ; la foule des employés de bureau qui rentraient chez eux se pressait dans la rue printanière et l'air léger du mois d'avril retentissait du bruit des klaxons. La succursale du Grand Jim était située au coin de la rue, non loin d'un grand parc à voitures d'occasion encerclé d'une barrière. L'architecture du bâtiment était de style colonial américain, mais une immense enseigne au néon qui débor-

dait de la façade la déparait. Elle proclamait en lettres lumineuses : BERNIE, LE GRAND JIMIPHILE.

Les hurlements des klaxons se multiplièrent et, se rendant compte un peu tard qu'elle bloquait la circulation, Arabella obliqua devant un vieux monsieur vêtu d'une Grandrapids couleur fuschia, pour stopper sur une plateforme cimentée, devant la vitrine.

Vu de près, l'auto-vêt était moins éblouissant, mais restait irrésistible à l'œil. Ses flancs effilés, de teinte turquoise, et sa calandre pailletée étincelaient dans les rayons obliques du soleil. Ses ailes profilées en forme de double dérive jaillissaient de la carrosserie comme le sillage jumeau d'un catamaran. C'était vraiment une magnifique création, même en tenant compte des critères de fabrication modernes, et une affaire dont il valait la peine de profiter. Cependant, sans le chapeau-capote, Arabella ne se serait pas laissée tenter.

Quand elle franchit le seuil, un vendeur — Bernie, sans doute — vêtu d'une Lansing deux tons immaculée se porta à sa rencontre. « Que puis-je faire pour vous, madame ? » demanda-t-il. Le ton était poli mais, derrière le pare-brise impeccable, les yeux considéraient avec un mépris évident le vieil auto-vêt que portait Arabella.

La honte peignit en rose vif les joues de la jeune fille. Peut-être avait-elle *vraiment* attendu trop longtemps pour changer d'auto-vêt ; peut-être sa mère avait-elle raison quand elle l'accusait de ne pas prêter assez d'attention à sa tenue. « L'auto-vêt que vous avez en vitrine, » dit-elle. « Est-il... est-il vrai que vous fassiez cadeau d'un chapeau-capote en supplément ? »

— « Mais certainement. Voulez-vous l'essayer ? »

— « Oui, s'il vous plaît. »

Le vendeur fit demi-tour, roula jusqu'à la double porte, à l'arrière de la pièce, et cria : « Howard ! » Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrait, révélant un jeune homme en camionnette bleue de mécanicien.

— « Oui, monsieur ? »

— « Portez l'auto-vêt de la vitrine dans la cabine d'essayage et prenez à l'entrepôt un chapeau-capote qui aille avec. » Le vendeur se tourna vers Arabella : « Il va vous montrer le chemin, madame. »

La cabine d'essayage se trouvait juste derrière les doubles portes, sur la droite. Le jeune homme y remorqua l'auto-vêt, puis alla chercher la capote. Il hésita avant de la tendre à Arabella et ses yeux prirent une expression étrange. Il faillit parler, puis se ravisa et roula hors de la pièce.

Arabella ferma la porte, la verrouilla et se changea rapidement. Le contact, sur sa peau nue, des coussins tapissés de cuir lui parut délicieusement frais. Elle coiffa le chapeau-capote et démarra pour aller se contempler dans le grand miroir à trois faces. Une exclamation de surprise lui échappa.

Les ailes profilées se révélaient un peu déconcertantes au premier abord (les modèles auxquels elle était habituée ne saillaient pas tout à fait autant par derrière), mais la calandre pailletée et les pare-chocs

rognés mettaient ses formes en valeur à un point jusque-là inégalé. Quant au chapeau-capote... eh bien, si elle ne l'avait pas vu de ses yeux, jamais elle n'aurait pu croire qu'un simple chapeau, fût-ce une capote, pouvait effectuer pareille transformation. Elle n'était plus la petite dactylo harassée qui avait roulé dans le magasin quelques minutes plus tôt, mais Cléopâtre... Bethsabée... Hélène de Troie !

Elle retourna dans la boutique, en roulant d'une allure empruntée. Une expression de crainte respectueuse envahit lentement les traits du vendeur. « Vous n'êtes pas *vraiment* la personne à laquelle j'ai parlé tout à l'heure ! » s'écria-t-il. « N'est-ce pas ? »

— « Mais si, » dit Arabella.

— « Vous savez, » reprit le vendeur, « depuis que nous avons cet auto-vêt en vitrine, j'espérais la venue d'une personne qui serait digne de ses lignes, de sa beauté, de sa... de sa personnalité. » Il leva les yeux au ciel, dans un geste d'adoration. « Je Te rends grâce, ô Grand Jim, de l'avoir guidée jusqu'à ma porte ! » Puis, reportant son regard sur le visage dûment impressionné d'Arabella : « Vous voulez faire un tour avec ? »

— « Oh ! oui. »

— « Parfait. Mais juste le tour du pâté de maisons. Pendant ce temps, je préparerai les papiers. Non pas, » ajouta-t-il à la hâte, « que vous soyez obligée de le prendre ; mais, au cas où vous vous décideriez pour l'affirmative, nous serions prêts à conclure l'affaire. »

— « Combien... heu... combien me donnez-vous de mon vieil auto-vêt ? »

— « Voyons, il a deux ans, n'est-ce pas ? Hum... » Le vendeur fronça les sourcils, puis reprit : « Comme vous ne semblez pas être le genre de personne qui use beaucoup ses affaires, j'irai, pour vous être agréable, jusqu'à mille deux dollars. Ça vous va ? »

— « Pas... pas tellement. » (Peut-être, si elle se passait de déjeuner pendant toute une année...)

— « N'oubliez pas que le chapeau-capote est gratuit. »

— « Je sais, mais... »

— « Allez d'abord faire un tour, » interrompit le vendeur. « Nous en reparlerons ensuite. » Il prit une plaque minéralogique dans un classeur, la lui fixa à l'arrière. « Vous voilà parée, » dit-il en ouvrant la porte. « Je m'occupe immédiatement des papiers. »

***

Elle était si nerveuse, si excitée qu'en sortant elle faillit entrer en collision avec un jeune homme élégamment vêtu d'une décapotable blanche, mais elle se reprit vite et, pour démontrer qu'elle savait conduire avec brio, que la première impression n'était pas toujours la bonne, elle le doubla. En le dépassant, elle le vit sourire et son cœur se mit à chanter, la chanson inonda tout son être. Dès le matin, elle avait deviné que quelque chose de merveilleux lui arriverait. La banale journée de travail

avait quelque peu terni ses espoirs, mais ils brillaient à présent avec une vigueur nouvelle.

Elle dut stopper devant un feu rouge, et le jeune homme se glissa à son côté, flanc contre flanc. « Salut ! » dit-il. « Il est rudement chouette, votre auto-vêt ! »

— « Merci. »

— « Je connais un bon *drive-in.* Ça vous dirait d'aller au ciné avec moi, ce soir ? »

— « Mais je ne vous connais même pas ! » dit Arabella.

— « Je m'appelle Harry Quatroues. A présent, vous me connaissez. C'est moi qui ne vous connais pas. »

— « Arabella. Arabella Calandre... Mais je ne vous connais pas très bien. »

— « Facile à remédier. Où allez-vous ? »

— « Je... »

— « Où habitez-vous ? »

— « 611, Place Macadam, » répondit-elle avant même d'y penser.

— « Je viendrai vous chercher à huit heures. »

— « Je... »

Sur ce, le feu passa au vert et, sans lui laisser le temps de formuler ses objections, le jeune homme démarra et disparut. A huit heures, pensa-t-elle avec émerveillement. A huit heures...

Cela étant, il ne lui restait plus qu'à prendre l'auto-vêt. Elle n'avait pas le choix. Après l'avoir vue dans ce modèle resplendissant, quelle serait sa réaction si, le soir, en venant la chercher, il la trouvait portant son vieux sac à écrous ? Elle retourna au magasin, signa les papiers et rentra chez elle.

⁂

Quand elle fit irruption dans le garage et vint se ranger devant la table du dîner, son père la contempla de haut en bas à travers le pare-brise de sa Cortez trois tons. « Eh bien, » dit-il, « il était temps que tu te décides à changer de tenue ! »

— « *Plutôt* ! » renchérit sa mère, oubliant qu'elle éprouvait une affection particulière pour les fourgonnettes, au point d'en porter presque tout le temps. « Je commençais à me demander si tu prendrais jamais conscience du fait que nous vivons en plein XXIe siècle et qu'à notre époque il faut se faire *voir* ! »

— « Je... je n'ai que vingt-sept ans, » dit Arabella. « A mon âge, beaucoup de filles ne sont pas encore mariées. »

— « Quand elles s'habillent comme toi, c'est normal, » rétorqua sa mère.

— « Vous ne m'avez pas encore dit si ça vous plaisait ou pas, » fit observer Arabella.

— « Oh ! c'est très bien, » lui répondit son père.

— « Ça devrait attirer le regard d'un homme, » lui dit sa mère.

— « C'est déjà fait ! »

— « Non ! » s'écria sa mère.

— « Ça n'est pas trop tôt ! » renchérit son père.

— « Il vient me chercher à huit heures. »

— « Pour l'amour du ciel, ne lui dis pas que tu lis des livres, » supplia sa mère.

— « Et ne lui parle pas de tes idées progressistes, » conseilla son père. « Ne va pas lui raconter qu'à ton avis si les gens portent des voitures, c'est parce qu'ils rougissent du corps que Dieu leur a donné. »

— « Ecoute, papa, tu sais bien que je n'ai pas dit de choses pareilles depuis des années. Depuis, enfin... depuis... »

Depuis la soirée de Noël au bureau, poursuivit-elle dans son for intérieur, lorsque M. Châssis lui avait tapoté l'arrière et s'était écrié quand elle l'avait repoussé : « Retourne te tapir dans tes livres d'histoire, petite punaise. Tu n'appartiens pas à ce siècle ! »

« Depuis très longtemps, » acheva-t-elle, faiblement.

***

Harry Quatroues fit son apparition sur le coup de huit heures et elle s'élança à sa rencontre. Côte à côte, ils obliquèrent dans le boulevard Noircapot et laissèrent la ville derrière eux. C'était une nuit exquise ; les derniers vestiges de l'hiver qui s'attardaient encore dans les jupes du printemps teintaient d'argent la pleine lune et accentuaient l'éclat miroitant des étoiles.

Le *drive-in* était plein, mais ils trouvèrent deux places tout au fond, non loin de l'orée d'un petit bois. Ils se garèrent l'un contre l'autre, si près que leurs pare-chocs se touchaient presque, et, soudain, Arabella sentit la main de Harry effleurer son châssis et se glisser autour de sa taille, juste au-dessus des ailes profilées. Elle voulut reculer, puis, se rappelant les paroles de M. Châssis, se mordit la lèvre et s'efforça de concentrer son attention sur le film.

Celui-ci racontait l'histoire d'un fabricant de vermicelle à la retraite, nommé Goriot, qui habitait un garage meublé. Doté de deux filles ingrates, il adorait l'asphalte sur lequel elles roulaient et faisait tout ce qui était en son pouvoir pour les entretenir dans le luxe. Afin d'y parvenir, il se privait de tout, vivait dans la section la plus misérable du garage, s'habillait d'auto-vêts usagés, tout juste bons à jeter à la ferraille. Par contre, ses deux filles se prélassaient dans les établissements coûteux et portaient les plus beaux auto-vêts que l'on pût trouver. Le meublé abritait également un jeune étudiant en mécanique, nommé Rastignac, et le scénario décrivait ses efforts pour escalader les échelons supérieurs de la société moderne tout en amassant une fortune. Il commençait par extorquer à sa propre sœur une somme suffisante pour s'équiper d'une nouvelle Washington décapotable et, par l'intermédiaire d'un riche cousin, se faisait inviter à la soirée d'une débutante. Il y rencontrait l'une des filles du fabricant de vermicelle et...

En dépit de ses efforts, Arabella ne pouvait fixer son attention. La main de Harry Quatroues avait abandonné sa taille pour ses phares et commençait une tournée d'inspection. Elle essaya de se détendre, mais elle sentait, au contraire, tout son corps se raidir et elle finit par entendre sa propre voix murmurer avec anxiété : « Non, non, je vous en supplie ! »

La main de Harry retomba. « Après le spectacle, alors ? »

C'était une façon de s'en sortir. Elle n'hésita pas. « Après le spectacle, » dit-elle.

— « Je connais un endroit épatant dans les collines. D'accord ? »

— « D'accord, » répondit la voix effrayée.

Arabella frissonna et se tapota nerveusement les phares pour les remettre en place. Elle s'efforça, mais en vain, de s'intéresser à la dernière partie du film. Sa pensée s'évadait constamment vers les collines et elle cherchait désespérément une excuse, n'importe laquelle, qui pût la sauver de cette fâcheuse situation. Elle n'en trouva aucune et, le film terminé, elle sortit derrière Harry, puis le suivit sur le boulevard Noircapot. Quand il obliqua dans un petit chemin de terre, elle l'accompagna avec résignation.

A plusieurs kilomètres à l'intérieur des collines, la route longeait la réserve locale de nudistes. On apercevait, à travers la haute clôture électrique, les lumières des cottages qui scintillaient parmi les arbres. Il n'y avait pas de nudistes en vue, mais Arabella n'en frémit pas moins. Dans sa jeunesse, elle n'avait pu s'empêcher d'éprouver à leur égard une certaine sympathie mais, depuis l'incident de M. Châssis, elle ne pensait jamais à eux sans un sentiment de répulsion. A son avis, le Grand Jim leur faisait la part plus belle qu'ils ne le méritaient ; il est vrai, se disait-elle, qu'ils s'attendaient peut-être à les voir se repentir un jour et demander le pardon de leurs péchés. Pourtant, chose bizarre, cela ne se produisait jamais.

Harry Quatroues ne fit aucun commentaire mais elle perçut son dégoût et, tout en sachant qu'il jaillissait chez lui d'une source différente, elle se sentit, pendant quelques instants, liée à lui par une sorte de camaraderie. Peut-être n'était-il pas aussi brutal que ses grossières tentatives de flirt pouvaient le laisser supposer. Peut-être était-il, au fond du cœur, aussi déconcerté qu'elle par le code moral qui régissait leurs existences... ce code qui prescrivait telle attitude dans telles circonstances et l'attitude diamétralement opposée dans d'autres circonstances, légèrement différentes. Peut-être...

Un kilomètre environ après la réserve, Harry prit une route étroite qui serpentait entre des bosquets de chênes et d'érables pour déboucher ensuite dans une clairière semblable à un parc. Tremblante, elle l'accompagna et, lorsqu'il se gara sous un grand chêne, elle se rangea à côté de lui. Elle le regretta aussitôt car elle sentit sa main lui palper le châssis et recommencer son impitoyable périple en direction de ses phares. Cette fois, sa voix était pleine d'angoisse. « Non ! » hurla-t-elle.

— « Vous n'êtes pas un peu folle ! » s'écria Harry, et elle sentit le dur contact de son châssis contre le sien, les attouchements sur ses pha-

res. Sans bien savoir comment, elle réussit à échapper à son étreinte, à trouver la route qui menait hors de la clairière mais, quelques secondes plus tard, il l'avait doublée, il se rabattait pour la faire dévier vers le fossé. « Non ! » cria-t-elle, mais il ne lui prêta aucune attention ; il se rapprocha davantage, lui faisant une queue de poisson. Elle sentit son pare-chocs toucher le sien et, instinctivement, elle se déroba. Sa roue avant droite perdit de l'adhérence ; elle bascula, le chapeau-capote tomba, rebondit sur une pierre, s'enfonça dans un buisson. Son pare-chocs droit s'écrasa sur un arbre. Les pneus de Harry se mirent à patiner furieusement comme il accélérait et bientôt l'obscurité engloutit les points rouges de ses feux arrière.

***

Il y avait les crissements des grillons, des sauterelles et des rainettes, et, au loin, les bruits de la circulation sur le boulevard Noircapot. Il y avait aussi un autre bruit... celui de ses sanglots qui lui déchiraient la gorge sans qu'elle pût les réprimer. Enfin, peu à peu, à mesure que la douleur s'émoussait, le bruit s'atténua et la blessure commença de se cicatriser.

Mais elle ne se cicatriserait jamais complètement. Arabella le savait. Pas plus que celle infligée par M. Châssis. Elle récupéra son chapeau et manœuvra pour se redresser. Sa carrosserie était cabossée et une longue égratignure en ternissait la surface polie, couleur de turquoise. Et il y avait aussi le pare-chocs droit, complètement tordu. Que faire, au nom du ciel ? Jamais elle n'oserait se présenter le lendemain, au bureau, dans un état pareil. Il y aurait certainement quelqu'un pour la dénoncer au Grand Jim et celui-ci ne tarderait pas à découvrir qu'elle lui désobéissait secrètement depuis des années en ne possédant qu'un seul auto-vêt alors qu'il avait spécifié, en termes fort clairs et fort précis, qu'on devait en avoir au moins deux. Et s'il lui retirait son permis ! S'il la reléguait dans la réserve des nudistes ? Elle ne pensait pas qu'il irait si loin pour une telle peccadille, mais c'était une éventualité qu'il fallait prendre en considération. A la seule pensée d'un tel destin, elle se sentit accablée de honte.

Outre les réactions du Grand Jim, il y avait aussi celles de ses parents à envisager. Que leur dirait-elle, *à eux ?* Elle les voyait déjà, quand elle descendrait le lendemain matin, pour le petit déjeuner. Et même, elle les entendait. « Alors, » dirait son père, « tu as déjà esquinté ton nouvel auto-vêt ! » — « Moi, » dirait sa mère, « j'en ai eu des centaines au cours de mon existence et je n'en ai jamais abîmé un seul. Toi, tu n'en as pas plus tôt acheté un que tu t'en vas le démolir ! »

Arabella tressaillit. Elle ne pourrait supporter ça. Il fallait trouver un moyen quelconque de faire réparer l'auto-vêt avant le jour. Mais comment ? Soudain, elle se rappela un écriteau qu'elle avait remarqué dans la vitrine lors de sa visite de l'après-midi... un écriteau dont elle avait oublié l'existence tant elle n'avait pensé qu'à l'auto-vêt : *Ouvert 24 heures sur 24.*

Elle retourna en ville le plus rapidement possible et se dirigea en ligne droite vers le magasin du Grand Jim. Les fenêtres formaient dans l'ombre des puits d'obscurité plus dense et la porte de la rue était cadenassée. La déception creusa un vide dans son estomac, lui souleva le cœur. Avait-elle mal lu l'écriteau ? Elle aurait pu jurer qu'il disait bien : *Ouvert 24 heures sur 24.*

Elle roula jusqu'à la vitrine et le relut. Il était écrit, en effet : *Ouvert 24 heures sur 24*, mais, au-dessous, en caractères plus petits : *Après 18 heures, adressez-vous à côté, au parc à voitures d'occasion.*

Le seuil franchi, elle fut accueillie par le jeune homme qui lui avait apporté l'auto-vêt, dans l'après-midi. Elle se souvint qu'il s'appelait Howard. Il portait toujours sa camionnette bleue de mécanicien et l'étrange expression qu'elle avait décelée dans son regard l'envahit à nouveau quand il la reconnut. Elle avait cru y lire de la pitié ; elle savait à présent qu'elle ne s'était pas trompée. « Mon auto-vêt, » bégaya-t-elle quand il freina à côté d'elle. « Il est démoli. Pouvez-vous le réparer, s'il vous plaît ? »

Le jeune homme acquiesça. « Bien sûr. » Il lui désigna du doigt une cabine, au fond du parc. « Vous pouvez vous déshabiller là. »

Elle s'y rendit à la hâte. Des auto-vêts usagés gisaient tout autour d'elle dans l'obscurité. Elle aperçut son ancien modèle et, à sa vue, faillit se mettre à pleurer. Si seulement elle s'y était tenue ! Si seulement elle ne s'était pas laissée séduire par un accoutrement aussi criard qu'un chapeau-capote !

Il faisait froid dans la cabine, froid et humide. Elle ôta le chapeau, l'auto-vêt et les glissa à Howard par la porte entrebâillée, en prenant soin de ne pas se montrer. Mais elle avait pris là une précaution inutile car, en s'en emparant, il regarda de l'autre côté. Il avait probablement l'habitude de compter avec la pudeur des jeunes filles.

A présent, nue sans son auto-vêt, elle sentait davantage le froid, et elle se recroquevilla dans un coin pour essayer de se réchauffer. Puis, entendant dehors un bruit de marteau, elle se dirigea vers l'unique fenêtre et jeta un coup d'œil dans le parc à autos. Howard travaillait sur son pare-chocs droit. A la façon dont il s'y prenait, on devinait qu'il en avait déjà redressé des centaines. A part les martèlements étouffés de son maillet en caoutchouc, la nuit était silencieuse. Derrière l'enclos, la rue était déserte et les bureaux plongés dans l'obscurité, sauf une fenêtre ou deux qui restaient éclairées. On voyait, au-dessus des toits, l'énorme panneau lumineux à la gloire du Grand Jim qui surplombait la place publique, au centre de la ville, et sur lequel on lisait alternativement : CE QUI EST ASSEZ BIEN POUR LE GRAND JIM EST ASSEZ BIEN POUR TOUT LE MONDE, puis : SANS LE GRAND JIM, OU EN SERIONS-NOUS ?

Bang, bang, bang... Soudain, ce martèlement lui fit penser à une comédie musicale qu'elle avait vue un soir à la TV — dans la série *Opéras au Goût du Jour* — et qui s'intitulait « *Les routes de Siegfried* », et elle se rappela l'ouverture au cours de laquelle le dénommé Siegfried passait son temps à importuner un ex-mécano — sans doute son père —

qui s'appelait Mime, pour se faire offrir un engin supérieur au modèle Fafner piloté par le traître et le battre à la course qui devait se dérouler à Walhalla. Le thème du marteau revenait constamment sur les bongos pendant que Mime travaillait frénétiquement à la fabrication de l'engin et que Siegfried demandait avec insistance qui était son vrai père. *Bang, bang, bang...*

Howard avait achevé de redresser le pare-chocs et s'occupait à présent de la carrosserie. Quelqu'un, dans une Providence citron, passa devant l'immeuble avec un crissement de pneus et quelque chose, dans la nature du bruit, lui fit penser à l'heure. Elle regarda sa montre : 11 heures 25. Son père et sa mère seraient ravis le lendemain matin lorsqu'ils lui demanderaient à quelle heure elle était rentrée et qu'elle leur répondrait : « Oh ! vers minuit. » Ils lui reprochaient constamment ses habitudes de couche-tôt.

Son attention se reporta sur Howard. Il avait fini d'aplanir le métal cabossé et il était en train de retoucher la peinture éraflée. Il fit de même pour le pare-chocs, puis il véhicula le tout jusqu'à la cabine et le lui glissa par la porte entrebâillée. Elle enfila rapidement l'auto-vêt et sortit.

Le jeune homme la contempla à travers son pare-brise. De ses yeux bleus semblait émaner une douce lueur. « Quelle est belle avec ses roues, » dit-il.

Elle le regarda fixement. « Pardon ? »

— « Oh ! ce n'est rien. Je pensais à une histoire que j'ai lue. »

— « Ah !... » Arabella s'étonna. Ce n'était pas la coutume chez les mécaniciens de s'adonner à la lecture... ni chez eux, ni chez personne d'autre, du reste. Elle faillit lui révéler qu'elle aussi aimait lire, mais elle se ravisa. « Combien vous dois-je ? » demanda-t-elle.

— « Le patron vous enverra une facture. Je ne suis qu'un simple employé. »

— « Vous travaillez toute la nuit ? »

— « Jusqu'à minuit. Je venais d'arriver quand vous m'avez vu cet après-midi. »

— « Je... je vous remercie d'avoir réparé mon auto-vêt. Je... je ne sais pas ce que j'aurais fait... » Elle n'acheva pas sa phrase.

Dans ses yeux, la douce lueur s'éteignit, remplacée par une sorte d'amertume. « C'était qui ? Harry Quatroues ? »

Elle lutta contre son humiliation, se força à soutenir son regard. « Oui... Vous... vous le connaissez ? »

— « Un peu, » dit Howard, et Arabella eut l'impression que ce peu lui suffisait amplement. Son visage lui sembla soudainement vieilli à la lueur artificielle du panneau lumineux, et des petites rides qu'elle n'avait pas encore remarquées apparurent aux coins de ses yeux. « Comment vous appelez-vous ? » lui demanda-t-il brusquement.

— « Arabella, » dit-elle, « Arabella Calandre. »

— « Moi, c'est Howard Grandroute, » dit-il à son tour.

Ils se saluèrent. Arabella consulta sa montre. « Il faut que je parte, à présent. Je vous remercie beaucoup, Howard. »

— « De rien, » répliqua-t-il. « Bonsoir. »

— « Bonsoir. »

Elle rentra chez elle par des rues désertes, dans l'obscurité de cette nuit d'avril. Et le printemps la suivait sur la pointe des pieds en lui murmurant à l'oreille : *Qu'elle est belle avec ses roues. Qu'elle est belle avec ses roues...*

***

— « Eh bien, » lui demanda son pere en dégustant ses œufs, le lendemain matin, « c'était comment, ce programme double ? »

— « Ce programme double ? » s'enquit Arabella en se beurrant un toast.

— « L'un avec cinéma, et l'autre sans, probablement, » intervint sa mère.

Arabella réprima un frisson. L'esprit de sa mère fonctionnait avec aussi peu de détours qu'une émission publicitaire à la T.V. En un certain sens, il allait bien avec les clinquantes fourgonnettes qu'elle portait. Elle en avait, ce jour-là, une rouge avec une calandre bulbeuse, des ailettes relevées, d'épais essuie-glaces de couleur sombre. De nouveau, Arabella réprima un frisson. « J'ai passé une très agréable soirée, » dit-elle, « et je... je me suis très bien conduite. »

— « Ça n'a rien de nouveau ! » ironisa son père.

— « Notre chaste petite fille de vingt-sept ans... bientôt vingt-huit... » dit sa mère. « Pure comme la neige fraîchement tombée ! Je suppose que, pour te punir d'être rentrée si tard, tu vas passer toutes tes soirées à la maison, à lire des livres ! »

— « Tu sais bien que je ne lis plus, » dit Arabella.

— « Tu aurais aussi bien pu continuer, pour la différence que ça fait ! » observa son père.

— « Je parie, » reprit sa mère, « qu'au moment où il a essayé de t'embrasser, tu lui as dit que tu ne voulais plus jamais le revoir. Comme tu l'as fait pour tous les autres. »

— « Non, justement ! » Arabella tremblait, à présent. « En fait, je ressors avec lui ce soir. »

— « Eh bien ! » s'exclama son père.

— « Hourra ! » fit sa mère. « J'espère que tu vas enfin obéir au Grand Jim, te marier, augmenter le taux de consommation et partager le fardeau de l'économie nationale avec le reste de ta génération. »

— « Peut-être ! »

Elle quitta la table. Jamais encore elle n'avait menti et elle se le reprocha. Mais ce fut seulement en se rendant à son travail que l'idée suivante lui vint : un mensonge, une fois fait, il fallait soit le justifier, soit l'avouer. Et comme il était impensable qu'elle avouât celui-là, elle devait le justifier... où, du moins, donner l'impression qu'elle le justifiait. Donc, se rendre quelque part, ce soir-là, et y rester au moins jusqu'à minuit, afin que ses parents ne pussent soupçonner la vérité.

Elle ne vit pas d'autre endroit possible qu'un *drive-in.*

Elle en choisit un autre que celui où Harry Quatroues l'avait amenée. Quand elle y arriva, le soleil venait de se coucher et le grand film commençait. C'était un dessin animé en long métrage, un conte de fées qui narrait les aventures d'une jolie adolescente nommée Cendrillon. Cette jeune fille vivait avec sa belle-mère et ses deux horribles demi-sœurs. Elle passait le plus clair de son temps dans un coin du garage à laver et briquer leurs autos-vêts, qui étaient splendides — des Washington, des Lansing et des Flint — alors qu'elle-même, la petite Cendrillon, n'avait à porter que de vieux tacots. Or, un beau jour, le fils du Grand Jim annonça qu'il allait donner une grande soirée dans le garage royal de son père. Aussitôt, la belle-mère et les deux sœurs sortirent leurs plus beaux autos-vêts et les confièrent à Cendrillon pour qu'elle les lavât et les briquât. Ce qu'elle fit en versant des torrents de larmes car, n'ayant rien à se mettre sur le dos, elle ne pouvait assister à la soirée. Enfin, le grand soir arriva ; la belle-mère et les deux sœurs, tout étincelantes de chrome, partirent gaiement pour le garage royal. Abandonnée dans son coin, Cendrillon s'écroula au milieu de ses torchons et éclata en sanglots. Puis, juste au moment où l'on commençait à croire que le Grand Jim l'avait abandonnée, voilà qu'apparut la Fée des Voitures, resplendissante dans une Lansing de luxe, d'un blanc étincelant. En trois coups de baguette, elle transforma Cendrillon en une jeune fille belle comme le jour, dans une Grandrapids rose-thé avec des enjoliveurs si brillants qu'ils aveuglaient presque. Cendrillon put donc se rendre à la soirée où elle dansa roue à roue avec le fils du Grand Jim pendant que ses horribles demi-sœurs et sa belle-mère faisaient tapisserie. Elle s'amusait tant qu'elle faillit oublier qu'à minuit le charme de la Fée des Voitures expirait, et si la pendule, sur l'enseigne du Grand Jim, n'avait commencé de sonner l'heure magique, elle se serait retransformée en souillon au beau milieu de la salle d'exposition. En l'entendant, elle s'enfuit, dévala la rampe, mais, dans sa hâte de se cacher avant l'expiration du charme, elle perdit l'une de ses roues. Le fils du Grand Jim la trouva et, le lendemain, il fit la tournée de tous les garages en demandant aux femmes qui avaient assisté à sa soirée de l'essayer. Mais elle était si petite, si délicate qu'elles ne parvenaient pas à y introduire leurs axes, quelle que fût la quantité de graisse dont elles les enduisaient. Après l'avoir essayée sur les axes des deux horribles sœurs, le fils du Grand Jim allait abandonner quand, par le plus grand des hasards, il aperçut Cendrillon assise dans un coin du garage en train de briquer un auto-vêt. Alors, il voulut à toute force que Cendrillon vînt à son tour essayer la roue et, sous les yeux horrifiés des horribles sœurs et de la belle-mère, celle-ci s'adapta très facilement sans qu'il y eût besoin d'une goutte d'huile ! Cendrillon s'en alla donc avec le fils du Grand Jim et ils roulèrent ensemble dans le ravissement.

Arabella jeta un coup d'œil à sa montre : 10 heures 30. Trop tôt pour rentrer si elle ne voulait pas s'exposer à un autre interrogatoire, aussi cynique que le précédent. Elle se carra avec résolution sur l'asphalte, décidée à revoir « *Cendrillon* ». Elle regrettait de ne pas avoir pensé à

consulter le programme avant d'entrer dans ce *drive-in*. Ce film avait beau être classé dans la catégorie « pour adultes », il y avait là une grande majorité d'enfants, et Arabella se sentait mal à l'aise dans son gros auto-vêt au milieu de toutes ces petites voitures.

Elle tint le coup jusqu'à onze heures, puis elle partit. Elle avait l'intention de se promener jusqu'à minuit, et c'est probablement ce qu'elle aurait fait si elle n'avait décidé de traverser la ville... et ne s'était retrouvée, en conséquence, dans la rue où était situé le parc à voitures d'occasion. Le spectacle du magasin évoquant en elle des associations d'idées agréables, elle ralentit instinctivement en s'en rapprochant. Quand elle arriva devant l'entrée, elle faisait presque du sur-place, aussi n'eut-elle plus qu'à s'arrêter en remarquant la silhouette vêtue d'une camionnette qui était garée devant.

— « Salut, » dit-elle. « Qu'est-ce que vous faites là ? »

Il s'avança à sa rencontre et, en voyant son sourire, elle se félicita de s'être arrêtée. « Je bois un verre de printemps, » dit-il.

— « C'est bon ? »

— « C'est délicieux. Surtout en avril. J'ai toujours préféré ce mois-là à tous les autres. Mai n'est pas mal, mais un peu trop tiède. Quant à juin, juillet et août, ils ne font qu'attiser ma soif pour le vin doré de l'automne. »

— « Parlez-vous toujours en métaphores ? »

— « Seulement à certaines personnes, » dit-il. Il se tut un moment, puis : « Pourquoi ne resteriez-vous pas ici, avec moi, jusqu'à minuit ? Ensuite, nous pourrions aller manger un hamburger et boire un verre de bière quelque part. »

— « ...D'accord. »

Le parc était toujours jonché d'autos-vêts usagés, mais celui qu'elle avait si longtemps porté n'était plus parmi eux. Elle en fut heureuse, car sa vue n'aurait servi qu'à la déprimer, et elle ne souhaitait pas voir la fin de cette effervescence qui s'éveillait dans son cœur. La nuit était chaude pour le mois d'avril et l'on distinguait même, de temps en temps, entre les clignotements, massifs de l'enseigne à la gloire du Grand Jim, une étoile ou deux. Howard parla d'abord de lui-même ; il raconta à Arabelle que, dans son enfance, il allait à l'école pendant la journée et travaillait le soir, mais, quand elle lui demanda quelle école il avait fréquenté, il lui répondit que c'était à son tour de se raconter. Elle lui parla donc de son job, des films qu'elle allait voir, des programmes de T.V. qu'elle regardait, enfin elle en vint à mentionner les livres qu'elle lisait autrefois.

Alors, ils prirent la parole alternativement, et le temps passa comme un rouge-gorge qui file vers le sud, et avant même qu'elle eut le temps de s'en rendre compte, minuit sonna, le remplaçant d'Howard arriva, et le jeune homme la raccompagna au Garage Calandre.

— « Peut-être, » dit-il ensuite quand, après avoir traversé la place Macadam ils s'arrêtèrent devant son domicile, « peut-être accepterez-vous de me rendre visite demain soir ? Nous boirons ensemble un autre verre

de printemps. A moins, » ajouta-t-il, « à moins que vous n'ayez d'autres projets. »

— « Non, » répliqua-t-elle. « Je n'en ai pas. »

— « Alors, je vous attendrai, » dit-il, et il s'éloigna.

Elle regarda ses feux diminuer dans le lointain, puis disparaître. Il lui sembla que quelqu'un chantait, et elle scruta les ténèbres de la rue pour découvrir la source de cette chanson. Mais la rue était déserte à l'exception d'elle-même, et elle finit par comprendre que la chanson était dans sa tête.

***

Le lendemain, elle crut que la journée ne se terminerait jamais et, quand elle s'acheva enfin, une pluie diluvienne s'écoulait d'un ciel morne. Arabella se demanda quel serait le goût d'avril sous la pluie et découvrit bientôt — après un autre séjour forcé dans un *drive-in* — que les conditions atmosphériques n'affectaient en rien ce goût si les autres ingrédients étaient présents. Ils l'étaient, et elle passa encore des heures ailées à converser avec Howard dans le parc à voitures d'occasion, à contempler les étoiles entre deux clignotements de l'enseigne, à souper avec lui de hamburger et de bière avant qu'il ne la reconduisît jusqu'à sa porte.

Les autres ingrédients étaient encore présents le jour suivant, et le surlendemain, et le jour d'après. Le dimanche, elle prépara quelques provisions et ils allèrent pique-niquer dans les collines. Howard choisit la plus élevée ; ils escaladèrent une route sinueuse, s'arrêtèrent tout en haut, sous un orme dénudé par le vent, dégustèrent la salade de pommes de terre et les sandwiches en se passant le thermos de café. Ensuite ils fumèrent des cigarettes dans la brise de l'après-midi et conversèrent nonchalamment.

Du haut de la colline, on avait une vue splendide sur un lac boisé, alimenté par une petite rivière. Sur la rive opposée du lac, la clôture d'une réserve de nudistes arrêtait au vol les rayons obliques du soleil, et l'on apercevait derrière les silhouettes des nudistes eux-mêmes qui parcouraient les rues de leur village. Etant donné la distance, on ne voyait d'eux que de minuscules points à peine perceptibles, et, au début, Arabella fut à peine consciente de leur présence. Mais, peu à peu, celle-ci s'infiltra dans son cerveau et finit par en chasser toutes les autres pensées.

— « Ça doit être horrible ! » s'écria-t-elle soudain.

— « Quoi donc ? » s'enquit Howard.

— « De vivre nus dans les bois comme ça. Comme... comme des sauvages. »

Les yeux d'Howard, aussi bleus — et aussi profonds — que le lac boisé se posèrent sur elle. « On peut difficilement les traiter de sauvages, » observa-t-il enfin. « Ils utilisent des machines, tout comme nous. Ils ont des écoles et des bibliothèques, ils ne peuvent les exercer qu'à l'intérieur de la réserve, mais cette contrainte n'est pas beaucoup plus gênante que s'ils habitaient un village ou même une petite ville. Au bout du compte, je crois qu'on peut les appeler civilisés. »

— « Mais ils sont nus ! »

— « Est-ce si terrible ? »

Il avait ouvert son pare-brise et il se penchait vers elle. Puis il tendit la main, ouvrit son pare-brise à elle, et Arabella sentit sur son visage les doux frissons du vent. Elle vit le baiser dans ses yeux, mais elle ne se déroba pas, et elle le reçut sur les lèvres. Elle ne regretta pas, alors, de l'avoir accepté, car, dans ce baiser, il n'y avait rien de M. Châssis, rien de Harry Quatroues ; rien des remarques de son père ou des insinuations de sa mère. Au bout d'un moment, une portière de voiture s'ouvrit, puis une autre, et elle se sentit entraînée dans le soleil et la brise d'avril, et ce soleil, cette brise étaient à la fois tièdes et frais sur son corps, tièdes, frais, et propres, et la honte refusa de s'éveiller en elle, même lorsque la joue dénudée d'Howard vint se poser contre la sienne.

Ce fut un moment exquis, dont elle n'aurait jamais voulu voir la fin. Mais il s'acheva, comme tous les moments. « Qu'est-ce que c'était que ça ? » fit Howard, en levant la tête.

Elle aussi avait entendu le bruit — le bruit de roues — et son regard suivit celui d'Howard au bas de la pente, où l'arrière d'une décapotable blanche disparaissait au tournant de la route. « Vous... vous croyez qu'ils nous ont vus ? » demanda-t-elle.

Howard hésita avant de répondre. « Non, je ne crois pas. Ils se promènent, tout simplement. S'ils étaient montés jusqu'en haut, nous aurions entendu leur moteur. »

— « Pas... pas s'il était équipé d'un silencieux, » dit Arabella. Elle réintégra son auto-vêt. « Je... je crois que nous ferions mieux de partir. »

— « D'accord. » Il fit un pas vers sa camionnette, s'arrêta. « Vous reviendrez dimanche prochain ? » demanda-t-il. Ses yeux étaient ardents, implorants.

— « Oui, » s'entendit-elle répondre. « Oui, je reviendrai. »



Il faisait encore plus beau que le premier dimanche... plus chaud, avec un ciel plus bleu. De nouveau, Howard la dénuda, la serra dans ses bras, l'embrassa, et pas plus cette fois que la précédente elle ne ressentit de honte. « Venez, » dit-il, « je vais vous montrer quelque chose. » Il se mit à marcher dans la direction du lac boisé.

— « Mais... on ne peut pas y aller *à pied,* » protesta-t-elle.

— « Quelle importance, puisque personne ne nous voit ? Venez. »

Elle resta, hésitante, dans le vent. La vue d'un ruisseau qui chatoyait au loin la décida. « Bon, » dit-elle.

D'abord, elle éprouva quelque difficulté sur le sol inégal mais elle s'y habitua vite et, bientôt, elle boitillait aux côtés de Howard. Au bas de la colline, ils débouchèrent dans un bosquet de pommiers sauvages.

Le ruisseau le traversait, murmurant sur les pierres moussues. Howard s'allongea à plat ventre et y trempa ses lèvres. Elle l'imita. L'eau était glacée et cette fraîcheur la pénétra tout entière, lui donna la chair de poule.

Ils s'étendirent côte à côte. Au-dessus de leurs têtes, les feuilles et les branches dessinaient sur le ciel leurs gracieuses arabesques. Leur troisième baiser fut encore plus exquis que les précédents. « Etes-vous déjà venu ici ? » demanda-t-elle quand enfin leurs bouches se séparèrent.

— « Plusieurs fois, » dit-il.

— « Seul ? »

— « Toujours seul. »

— « Mais ne craignez-vous pas que le Grand Jim ne l'apprenne ? »

Il éclata de rire. « Le Grand Jim ? Le Grand Jim, c'est une entité artificielle que les constructeurs d'autos ont créée de toutes pièces pour effrayer les gens et les obliger à porter leurs voitures, afin qu'ils en achètent plus fréquemment, et le gouvernement a coopéré avec eux, parce que, « s'il n'y avait pas eu constamment de nouveaux débouchés dans le marché de l'automobile, l'équilibre économique du pays se serait effondré. Ça n'a pas été difficile, car, depuis longtemps, les gens avaient pris inconsciemment l'habitude de porter leurs voitures. Le truc, ça a été de les leur faire porter *consciemment,* de les forcer à se sentir mal à l'aise s'ils apparaissaient en public sans elles... de leur donner honte, si possible. Ça non plus, ça n'a pas été difficile... bien qu'il ait fallu, évidemment, réduire les dimensions des voitures et les dessiner pour épouser, approximativement la forme d'un corps humain. »

— « Vous ne devriez pas dire ce genre de choses. C'est... c'est un blasphème ! A vous entendre, on pourrait vous prendre pour un nudiste ! »

Il la regarda calmement. « Est-ce si méprisable, d'être un nudiste ? » demanda-t-il. « L'est-ce moins, par exemple, d'être un vendeur qui paie des gigolos comme Harry Quatroues pour forcer la décision des clientes hésitantes, puis démolir leurs autos-vêts pour qu'elles ne profitent pas de la clause de vingt-quatre heures incluse dans leur contrat ?... Je suis désolé, Arabella, mais il vaut mieux que vous soyez au courant. »

Elle s'était détournée, afin qu'il ne vît pas les larmes qui ruisselaient sur ses joues. Mais elle sentit sa main lui toucher le bras, son bras se glisser doucement autour de sa taille. Elle le laissa l'attirer à lui, sécher ses larmes sous les baisers, et la blessure rouverte se referma, cette fois pour toujours.

Les bras d'Howard se resserrèrent autour d'elle. « Reviendrez-vous ici avec moi ? »

— « Oui, » dit-elle. « Si vous le désirez. »

— « Je le désire plus que tout au monde. Nous nous débarrasserons de nos voitures et nous courrons dans les bois. Nous ferons des pieds de nez au Grand Jim. Nous... »

Il y eut un déclic dans les buissons, sur la rive opposée.

Arabella se raidit dans les bras d'Howard. Les buissons frémirent, et une silhouette en uniforme en surgit. Un visage de chérubin leur sourit parmi les vaguelettes. Une grosse main carrée se leva, tenant un combiné caméra-magnétophone portatif. « Venez, vous deux, » dit une grosse voix. « Le Grand Jim veut vous voir. »

***

Le juge du Grand Jim la regarda d'un air désapprobateur à travers le pare-brise de sa Cortez noire quand on l'introduisit devant lui. « Eh bien, » dit-il, « ce n'est pas très joli ce que vous avez fait, n'est-ce pas ? Ce n'est pas très beau d'enlever ses vêtements et de gambader dans les bois avec un nudiste ! »

Arabella blêmit derrière son pare-brise. « Un nudiste ! » s'écria-t-elle d'un ton incrédule. « Mais Howard n'est pas un nudiste. C'est impossible ! »

— « Oh ! si. En fait, il est pire qu'un nudiste. C'est un nudiste *volontaire*. Pourtant, » reprit le juge, « nous ne sommes pas sans nous rendre compte que vous n'aviez aucun moyen de le savoir, et, dans un certain sens, c'est un peu de notre faute si vous avez succombé à ses tentatives de séduction ; car, sans notre inexcusable manque de vigilance, il n'aurait pu mener une double vie comme il l'a fait : il fréquentait un institut de professeurs nudistes pendant le jour et, le soir, il quittait secrètement la réserve et travaillait dans un parc à voitures d'occasion pour essayer de convertir les personnes bien, dans votre genre, à sa façon de penser. Aussi, nous n'allons pas vous traiter avec sévérité. Au lieu de vous ôter votre permis, nous allons vous donner une seconde chance : vous laisser rentrer chez vous où vous rachèterez votre conduite repréhensible en présentant vos excuses à vos parents et en vous conduisant sagement à l'avenir. A propos, vous avez beaucoup de remerciements à faire à un jeune homme du nom de Harry Quatroues. »

— « Vrai...vraiment ? »

— « Mais oui. Sans sa vigilance et sa loyauté à l'égard du Grand Jim, nous n'aurions peut-être pas découvert, avant qu'il soit trop tard, la position périlleuse dans laquelle vous vous trouviez. »

— « Harry Quatroues, » fit Arabella, étonnée. « Il doit me détester terriblement. »

— « Vous *détester ?* Mais, ma petite, il... »

— « Et je crois que je sais pourquoi, » poursuivit Arabella sans tenir compte de l'interruption. « Il me déteste parce qu'il m'a involontairement révélé sa véritable nature et que, dans le fond de son cœur, il se méprise. Et... et c'est pour ça que M. Châssis me déteste, lui aussi. »

— « Ecoutez, Mademoiselle Calandre, si vous continuez, je serai peut-être obligé de reconsidérer ma décision. Après tout... »

— « Et mon père et ma mère, » reprit Arabella. « Ils me détestent parce que, eux aussi, ils m'ont révélé leur véritable nature et qu'au fond ils se méprisent. Même une voiture ne peut dissimuler cette nudité-là. Quant à Howard, il m'aime. Il ne déteste pas ce qu'il est au fond de lui-même. Comme moi. Que... qu'est-ce que vous avez fait de lui ? »

— « Nous l'avons escorté à la réserve, bien sûr. Qu'est-ce que nous pouvions faire d'autre ? En tout cas, je puis vous assurer qu'il ne mènera plus jamais une double vie. Et maintenant, Mademoiselle Calandre, comme j'ai déjà réglé votre cas, je ne vois pas pourquoi je vous retiendrais plus longtemps. Je suis un homme occupé, et... »

— « Comment devient-on nudiste, monsieur le juge ? »

— « En pratiquant volontairement l'exhibitionnisme, bien sûr. Bonsoir, Mademoiselle Calandre. »

— « Bonsoir... et merci. »

Elle rentra chez elle pour faire ses valises. Son père et sa mère l'attendaient dans la cuisine.

— « Petite garce ! » lui dit sa mère.

— « Quand je pense que ma fille... » s'écria son père.

Arabella traversa la pièce sans dire un mot, gravit la rampe et entra dans sa chambre. Il ne lui fallut pas longtemps pour faire ses bagages : à part ses livres, elle ne possédait pas grand-chose. De retour dans la cuisine, elle s'arrêta juste le temps de dire adieu. Le visage de ses parents se décomposa. « Attends, » cria son père. « Attends, » cria sa mère. Arabella partit sans un regard à son rétroviseur.

Elle se dirigea vers la place publique. Malgré l'heure tardive, quelques personnes s'y trouvaient encore. Elle retira d'abord son chapeau-capote. Puis son auto-vêt. Enfin, elle se dressa dans l'éclat clignotant du panneau lumineux à la gloire du Grand Jim, au milieu de la foule qui se rassemblait, et attendit la brigade des mœurs qui allait venir l'arrêter.



Le jour était levé quand ils l'escortèrent à la réserve. Au-dessus de l'entrée, un écriteau disait : ACCÈS INTERDIT AUX PERSONNES NON AUTORISÉES. Mais quelqu'un avait rayé ces mots à l'aide d'une peinture noire pour gribouiller à la place : LE PORT DE FEUILLES DE VIGNE MÉCANIQUES EST PROHIBÉ. Le garde qui se tenait à la gauche d'Arabella fronça les sourcils derrière son pare-brise et marmonna : « Encore une de leurs inventions ! »

Howard l'attendait de l'autre côté de la grille. En voyant ses yeux, elle comprit que tout était bien et elle se jeta dans ses bras, oubliant sa nudité, mouillant de ses larmes le revers de son veston. Il la serra contre lui, les mains crispées sur le tissu de son manteau. Elle entendit sa voix, qui effaçait le souvenir de ces tristes années. « Je savais qu'on nous espionnait et je me suis laissé prendre exprès, dans l'espoir qu'on vous enverrait ici. Puis, ne vous voyant pas ramenée par les gardes, j'ai espéré

que vous viendrez volontairement. J'ai prié. Chérie, je suis si content ! Vous serez heureuse ici. J'ai un cottage, avec une grande cour. Il y a une piscine, un club féminin, un groupe de bridgeurs, un... »

— « Y a-t-il un ministre du culte ? » demanda-t-elle à travers ses larmes.

Il l'embrassa. « Oui. Si nous nous dépêchons, nous pourrons le rattraper avant qu'il commence ses rondes de la matinée. »

Ils partirent, marchant côte à côte.

(*Traduit par Elisabeth Gille.*)



Les éphémères

par JACQUES STERNBERG

Le prix de l'Humour Noir récemment attribué à Sternberg nous a inspiré surtout un étonnement : qu'il ne lui ait pas été décerné plus tôt. Félicitons-nous tout de même que les jurés du prix se soient aperçu que Sternberg existait, et offrons sans plus tarder à nos lecteurs sa dernière nouvelle — tout en leur rappelant que deux romans de lui viennent d'être édités simultanément : « La banlieue » *(Julliard) et* « Un jour ouvrable » *(Terrain Vague).*



NOUS allions mourir.

Voilà qui n'est pas très original en somme : nous devions tous mourir un jour. Un jour ou l'autre, certes. Mais nous allions mourir d'une heure à l'autre. C'était ça la différence. Et nous le savions.

Depuis quelques heures en effet, nous avions perdu le contrôle de notre astronef de tourisme. C'était la première fois que cela m'arrivait. La dernière fois aussi, certainement. J'avais pourtant défié des millions de kilomètres dans cet engin, il était garanti pour dix ans encore et avait été revisé avant mon départ de Shell 45, plateforme relais larguée en plein espace à des millions de kilomètres de la Terre. Nous avions passé la nuit là-bas, à l'Esso Palace, rendez-vous de tous les amateurs de grand tourisme, puis nous avions foncé vers la Galaxie S 43, désireux de passer le week-end sur Trège-les-Sables dont les gigantesques plages d'or fin étaient encore peu fréquentées, mais déjà fort connues.

Autant dire que nous avions beaucoup plus de chances de terminer ce week-end dans le vide : perdus, déportés, nous allions à la dérive dans l'espace. Nous étions deux : elle, Ylge. Et moi. Moi j'essayais de ne penser à rien. Elle pensait peut-être qu'on lui avait toujours dit qu'il était dangereux de suivre un inconnu disposé à vous emmener en week-end. Surtout quand cet inconnu pilote une fusée comme d'autres, dans les temps révolus, pilotaient de poussives décapotables, risquant la mort à chaque platane à des vitesses pourtant proche du sur-place. On raconte d'ailleurs que ces week-ends d'antan tuaient beaucoup de monde. Risque dépassé : plus personne ne risque de collisions dans l'espace où il y a de la place pour tous. Trop de place en vérité, raison pour laquelle nous filions vers l'infini, engouffrés, désaxés.

Nous en étions là, autant dire nulle part, quand je repérai ce monde que l'on appelait Drige-la-Lumineuse. Le nom avait son charme, ce qu'il

évoquait également. Mais ce monde ne figurait sur aucune brochure touristique, sur aucune affiche en couleurs. D'après les rapports, Drige était un monde interdit. Il nous était défendu d'y débarquer.

Défense combien dérisoire ! Entre la mort certaine dans l'espace et la mort probable sur ce monde, il n'était pas difficile de choisir la deuxième solution.

Au premier contact avec ce monde inconnu, je poussai un soupir de soulagement. L'air y était respirable. De l'air enfin, de l'air qui ne sortait plus d'un tuyau. De l'air et une légère brise, à peine perceptible. Il faisait doux. Calme. Et ce monde était silencieux. Il faisait nuit également. Une nuit sombre, mais verte. Il était deux heures du matin d'après ma montre.

Quant au sol, ni sable mouvant, ni verdure carnivore, comme j'aurais pu le redouter. Il était au contraire mousseux, singulièrement élastique, presque aussi moelleux qu'un matelas.

— « Tu es sûr que cette planète est interdite ? » me demanda Ylge.

J'en étais sûr, malheureusement. Je connaissais mal l'histoire de France, mais par cœur mon Michelin et je savais, sans risque d'erreur, que le nom de Drige avait droit à trois fioles de poison. Signe macabre de grand danger. Quant à savoir pourquoi... Mais nous avions de fortes chances de l'apprendre à nos dépens.

Ylge s'était allongée. Elle dormait déjà, sur le sol. Je me laissai aller, me recroquevillant près d'elle, abandonnant toute méfiance. De toute façon, je n'avais pas les capacités requises pour détecter parmi mille détails apparemment anodins le piège invisible qui pouvait nous coûter la vie. Et puis, j'étais rompu. Enfin, mourir pour mourir, cela paraissait plus rassurant d'y passer dans cette douceur duveteuse. Et vraiment ce sol qui paraissait fait de plumes et de tiédeur évoquait davantage le lit que la tombe. Je m'endormis en songeant que, justement, le lit et la mort, cela allait souvent ensemble.

Mais quoi...



Je sortis de mon sommeil comme si j'étais resté sur Terre. Un peu hébété et pas tellement disposé à accomplir de grands exploits.

Mon premier sujet d'étonnement, je le trouvai en regardant l'heure. Il était deux heures trois. Je pensai que ma montre s'était arrêtée. Mais je pouvais voir l'aiguille des secondes poursuivre sa ronde dans le cadran. Ylge venait de se redresser.

— « J'ai bien dormi, » me dit-elle.

— « Tu as dormi deux minutes, » lui dis-je.

— « Un siècle, » répondit-elle.

A cet instant, je crus pressentir que nous avions peut-être raison tous les deux. Une minute, un siècle, cela ne signifiait plus rien. Nous n'étions plus sur Terre. Nous étions ailleurs, sur un monde qui nous était inconnu, sur un sol ferme qui n'était sans doute qu'un mirage de sécurité : en réalité, il représentait un simple gouffre d'insondables lois.

— « J'ai si soif, » murmura Ylge.

Moi aussi, j'avais soif. Et faim.

Mais le temps était venu, non pas de boire ou de manger, mais de regarder, de voir.

Comme le jour s'était levé, il y avait de quoi regarder et le paysage valait le coup d'œil. Il faillit même me causer un choc, à moi qui en avais vu d'autres, de tous les formats, de toutes les stupeurs, depuis que pour mon plaisir je virevoltais d'une planète à une autre, à travers l'univers.

Ebloui, je laissai le paysage de celle-ci m'entrer dans le regard.

Tout sur Drige était transparence, éclat de lumière, jeux d'étincelles, éblouissement. Telle était la première impression que l'on enregistrait. Puis s'imposait le fait que l'ensemble stagnait dans une seule couleur d'un vert très pâle, presque gris. Quant aux mille arabesques de ce monde que l'on aurait pu croire fait de cristal, elles s'enchevêtraient et se nouaient les unes dans les autres avec une telle grâce et une telle fluidité qu'il aurait été impossible de séparer ce qui appartenait au monde végétal de l'artificiel, de même qu'on ne voyait pas du tout comment distinguer des objets ou des volumes isolés dans cet ensemble qui ne jetait qu'un seul cri de lumière et de finesse. Un seul réseau de virages où tout détail massif était banni, un seul labyrinthe de transparences dont les lignes et les volutes paraissaient s'inscrire dans les lois liquides d'une nouvelle géométrie de l'étirement. A la rigueur on pouvait admettre un inexplicable compromis, comme si la nature de ce monde avait pu faire l'amour avec les multiples variations nées d'une civilisation dont le raffinement ne pouvait être mis en doute.

Comme moi, Ylge regardait, subjuguée. Que pouvait-elle en dire ? Ce que disent les touristes qui débarquent au Mont Saint-Michel ou dans la vallée de Chevreuse, comme ceux qui découvrent pour la première fois l'océan souterrain de Fourme-les-Neiges.

— « Quel paysage ! » murmura donc Ylge.

J'approuvai. Songeant que s'il ne figurait pas en bonne place, jeté sous cadre, dans toutes les agences de voyage, c'est qu'il devait y avoir de bonnes raisons pour cela. Des raisons si peu rassurantes que je préférais ne pas y penser.

« Où sommes-nous ? » demanda ensuite Ylge.

Je me le demandais en vain, je cherchais. Je m'étais toujours esclaffé en lisant ces romans d'anticipation du XXe siècle où les intrépides scaphandriers de l'espace posaient un pied vainqueur dans des régions qu'ils définissaient sans même y penser : ici une forêt, ici une cité, ici une banlieue martienne, là un arbre, plus loin un poteau télégraphique, tiens ! un réverbère, et même une boîte postale. On sentait bien qu'ils n'avaient jamais dépassé Nanterre. La réalité s'était révélée bien différente. La plupart des mondes nous étaient tellement étrangers que nous manquions de mots pour les décrire, de théorèmes pour les comprendre et d'imagination pour les admettre.

Ainsi, sur Drige la Lumineuse, nous étions bel et bien perdus dans un dédale de suppositions. Nous ne savions même pas si nous avions

échoué dans une cité drigienne ou simplement en pleine nature et bien malin celui qui aurait pu le dire.

Que devaient représenter ces parois à pic qui faisaient barrage à l'horizon ? Des immeubles lisses de toute scorie, des montagnes, un piège de verre, les parois d'un cirque géant, des falaises ? Nous n'en savions rien. Et cette matière qui évoquait le verre, cette matière qui nous cernait de toutes parts, de quoi était-elle faite exactement ? Nous ne le savions pas non plus. Que figuraient ces tentacules transparents qui se tordaient dans un singulier souci d'élégance pour s'accoupler à de séduisantes convulsions de courbes et de tiges effilées ? Des plantes ou des entrées de métro, des motifs décoratifs ou une clairière tropicale ? Pas de réponse non plus. Et ces flaques d'argent dont le sol était criblé à intervalles réguliers, quel sens leur donner ? De petits lacs pittoresques ? Certes non, car cette surface argentée n'était pas de l'eau. Des miroirs ? Des bouches d'égout ? Des taches posées là par un artiste qui aurait considéré toute la planète comme un seul tableau abstrait ? Absurde ? Pas plus que les autres hypothèses, pas moins. D'ailleurs, dans l'univers, on avait déjà vu plus extraordinaire qu'une planète tableau abstrait, il fallait bien le dire.

De même, parce que nous en avions vu de toutes les horreurs, nous savions que les planètes les plus dangereuses n'étaient pas forcément celles qui s'entrouvraient sous les pieds ou crachaient des flammes de dragon à la vue d'un être vivant. Souvent, les plus traîtres justement étaient celles qui paraissaient à première vue stagnantes et accueillantes. Comme Drige, c'était cela. Drige-la-Sournoise. Nous en étions réduits à nous demander quel incompréhensible détail de ce monde allait se révéler agressif et de quelle façon les choses allaient se manifester. L'embarras du choix, nous l'avions devant nous, cela aussi nous le savions. Cela pouvait se passer par oxydation brutale de nos organes au contact du sol, comme sur Trychnos, véritable cimetière où dix divisions terriennes trouvèrent la mort au champ d'horreur. Les radiations de cette lumineuse transparence pouvaient être mortelles comme sur Grammos 4 dont nos chimistes tentèrent en vain de percer le fatal secret. Sur le coup de midi, toute la planète peut soudain émettre un vacarme dont les aigus nous déchiquetteront littéralement comme cela s'était passé pour ceux qui arrivèrent en pionniers sur Thurge. De même que la réverbération pourrait bien se révéler, en plein soleil, aussi meurtrière qu'elle l'est sur Yglège, planète qui apparaît comme une seule boule de mica hérissée de petites lames comme autant de miroirs. A moins de supposer que sur Drige comme sur Spondyle, il existe un régime de sournoises marées intérieures et qu'à partir d'une certaine heure, sans préavis, ce paysage de volumes solides se métamorphosera en un seul marécage gluant, assez gluant pour nous engloutir comme deux simples cailloux.

Je triais ces bribes de souvenirs au hasard, quand Ylge me prit le bras.

— « Ecoute, » dit-elle.

Des entrailles du sol montait une mélopée indistincte, comme une

informe purée de sons dans laquelle on aurait mixturé une multitude de plaintes infiniment mélancoliques.

« Un monde habité, » remarqua Ylge. « C'est mieux, tu crois ? »

— « Ça dépend de ce qui l'habite, » répondis-je.

Mais nous ne pensions pas à fuir ou à nous cacher. Fuir, nous le savions, pouvait nous coûter la vie dans un paysage dont nous ignorions tous les pièges et les gouffres invisibles. Nous cacher ? Où cela, dans un monde où tout était transparent ?

Puis, quelque chose apparut, quelque chose de vivant.

— « Regarde, » dit Ylge, « un poisson. »

Une forme allongée, couverte d'écailles qui étincelaient au soleil, sortait du plus profond de l'une des flaques dont le sol était criblé. Elle en sortait avec une extrême lenteur, traversant cette surface argentée comme si elle avait été, non une matière, mais une simple couleur. S'il s'agissait d'un poisson, c'était un poisson volant car il flottait maintenant entre le sol et le ciel, toujours au ralenti, se mouvant comme s'il avait lutté contre une terrible pression, mais avec beaucoup de grâce et d'aisance. Autant dire que ce ralenti lui était naturel, cela se sentait. Attentifs pour être inquiets, nous regardions le poisson dérouler ses écailles, nous le vîmes s'allonger, nous le prîmes ensuite pour un serpent, jusqu'au moment où nous comprîmes que cette créature aux écailles d'argent n'était en réalité qu'un bras. Et ce bras appartenait à un être dont le corps tout entier sortait de la flaque.

Drige était bien un monde habité. De toutes les flaques argentées qui nous entouraient sortaient des êtres vivants. Tous se mouvaient avec une telle lenteur que nous nous fatiguions les yeux à suivre leurs mouvements de grandes limaces. Tous se ressemblaient et ils nous ressemblaient d'assez près, en somme. Ils avaient quatre membres, comme nous, un torse et une tête, mais filiformes ; ils étaient sensiblement plus grands que nous et leurs bras paraissaient étrangement étirés en longueur, évoquant d'assez près les pattes antérieures des mantes religieuses. De la tête aux pieds ils disparaissaient sous des cottes de mailles tressées très fines et paraissaient effectivement enduits d'écailles, comme nos poissons. De leur visage, s'ils en avaient un, on ne voyait que leurs yeux, énormes et globuleux, d'un rouge lumineux, aussi lumineux que s'ils avaient eu une ampoule dans leur crâne.

Nous étions là devant eux et il ne se passait rien. Ils n'avançaient pas vers nous, ils se traînaient, étrangement indolents, vers leur journée. La plupart d'entre eux demeuraient immobiles, hiératiques. Parfois ils communiquaient entre eux. Un langage qui semblait une seule mélopée faite de sons aussi étirés que leurs gestes. C'était une langue douce et liquide qui ne charriait aucune barbarie, aucune dureté.

— « Ou bien ils ne nous voient pas, ou bien ce sont vraiment de grands indifférents, » remarqua Ylge.

— « On dirait. Ils ne nous entendent pas non plus. »

— « C'est peut-être une ruse, non ? »

— « Pourquoi se donneraient-ils la peine de nous tendre un piège ? Ils sont plus nombreux que nous. Et ils semblent armés. Regarde... »

Un des êtres avançait en pointant vers le ciel une longue lance de verre qui se ramifiait en plusieurs dards effilés, ciselés avec art. Il avançait vers nous et, à cet instant, sa lenteur me donna froid dans le dos. Cependant, ses yeux ne paraissaient pas nous dévisager. Je me mis devant Ylge, je sortis mon arme, prêt à tirer.

— « C'est long, c'est terrible, » murmura Ylge.

C'était long, en effet. Le Drigien n'avançait pas plus vite qu'un escargot, il remuait à peine. J'étais sur le point de faire feu quand j'eus l'idée de me retourner et je vis quelle était la proie que visait le Drigien. A quelques mètres au-dessus du sol, aussi indolente que les humanoïdes de ce monde, planait une sorte de méduse des airs, balayant l'espace de ses filaments transparents avec des gestes d'algue. De l'aiguille du Drigien sortit brusquement une lueur aveuglante et la méduse se trouva projetée entre les crocs de son arme, inerte, comme pétrifiée. Telle qu'elle était là, on aurait pu jurer qu'elle faisait partie de l'arme, qu'elle n'en était qu'une simple arabesque.

— « Un chasseur, » dit Ylge.

— « C'est cela. L'équivalent de notre pêche sous-marine. Tout se retrouve dans la nature. »

Un autre fait paraissait flagrant : nous n'existions vraiment pas pour eux.

« Ce n'est pas eux qui nous tueront, » dis-je.

— « Mais nous mourrons quand même ? » demanda Ylge.

Je le croyais, oui. Quelque chose me le disait, je ne savais quoi. La mort, il me semblait la sentir en moi déjà. Elle ne rôdait pas exactement autour de nous, elle était déjà en nous. C'était peut-être cette faim et cette soif que je sentais de plus en plus lancinantes me tourner dans le ventre et la gorge. Ou cette fatigue. Comment y croire alors que nous venions de dormir et que nous avions copieusement mangé la veille ? Une fois encore, je regardai l'heure. Ce n'était pas possible, bien sûr, il n'était que deux heures cinq. Et j'avais l'impression de tomber de fatigue et de ne plus rien avoir dans le ventre depuis au moins quelques jours. C'est alors qu'Ylge me demanda quand je m'étais rasé.

— « Quoi ? »

— « Quand t'es-tu rasé ? »

Juste avant d'arriver sur ce monde, je m'en souvenais. Je le lui dis.

« Donne-moi ta main, » dit Ylge.

Elle la prit, la frotta contre ma joue. Cela me fit un choc.

« On dirait qu'il y a au moins quatre ou cinq jours que tu ne t'es plus rasé. »

Quatre ou cinq jours, on aurait pu le jurer, en effet. Et ma faim. Et notre soif. Et sur ce monde, pour ce monde, cinq minutes à peine avaient passé.

Je compris alors.

Je compris tout. Le ralenti extrême dans lequel ces êtres se mou-

vaient. Leur immobilité. Le fait qu'ils ne nous voyaient pas. Qu'ils n'entendaient pas nos voix. Que nous n'existions pas pour eux.

— « Le temps, Ylge, c'est le temps. »

— « Le temps ? »

— « Oui. Il y a un décalage. Nous ne vivons pas dans leur temps. Nous sommes dans leur espace, mais pas dans leur temps. »

— « Mais nous les voyons. »

— « Nous, oui. Eux, non. Nous ne sommes rien pour eux. Une lueur fugitive, peut-être, un éclair. Nous vivons trop vite pour leur perception. Mais nous subissons la loi de ce monde, malgré tout. »

— « La loi ? »

— « Oui. La plus dangereuse. Cinq minutes ont passé pour les habitants de Ylge, mais pour nous plusieurs jours de notre temps ont passé. Il y a plusieurs jours déjà que nous n'avons rien mangé, rien bu. Et nous tombons de sommeil également. »

— « On peut dormir, non ? »

Oui, à cela nous pouvions remédier. Mais sans doute ne pouvions-nous rien faire d'autre. Et dormir pouvait nous tuer si nous restions sans nourriture. A ce sujet, il restait un doute, mais il était faible. Il me semblait avoir compris que ce monde ne contenait pas une miette de nourriture susceptible de nous convenir. Et nulle part je n'avais aperçu la moindre trace d'une goutte d'eau. Cette pensée en entraîna une autre. Soudain je me souvins de la page du guide Michelin. Je voyais en capitales les mots Drige-la-Lumineuse suivis des trois fioles de poison et je voyais aussi nettement imprimée la phrase : un monde où il ne pleut jamais. Un monde sans eau. Nous ne tenions pas encore notre mort, mais nous tenions au moins ce qui la provoquerait. Et comment trouver du secours ? Qui appeler à l'aide ? Un désert, j'y pensai. Nous étions perdus dans un désert. Nous étions en plein centre d'une civilisation, au milieu d'un groupe d'individus peut-être disposés à nous secourir, mais notre situation n'était guère plus enviable que celle d'un naufragé échoué sur une plage déserte. Et chaque minute qui passait équivalait sans doute à des heures de privations, à des heures qui nous rapprochaient d'une mort certaine...

Un spasme de révolte me secoua. Il n'était pas question de fouiller avec mes dents le sol d'un monde privé d'eau et de plantes, mais je pouvais au moins tenter d'attirer l'attention des habitants de ce monde. Le chasseur était là devant moi. Il lui fallait plus de temps que cela pour s'éloigner. A peine s'il avait eu le temps de faire, en quelques minutes, un tour complet sur lui-même. D'un seul élan, de tout mon poids, je le pris aux jambes, comme si j'avais voulu plaquer au sol un joueur de rugby. Mais le Drigien ne vacilla même pas. Il n'accusa aucune réaction. De toute évidence, j'avais sur lui le même effet qu'une plume aurait eu sur moi. Je n'étais vraiment personne sur ce monde. Nous n'étions rien. Encore en vie, mais déjà plus rien.

Ylge s'était laissée aller sur le sol. Elle paraissait épuisée. Je m'approchai d'elle. Je la touchai, laissant ma tête s'imprimer entre ses cuisses.

Il faisait bon là. Le besoin de faire l'amour me tenailla un instant. Mais ce n'était déjà plus qu'un désir abstrait : un acte au-dessus de mes forces.

— « Que font-ils, ceux-là ? » murmura Ylge.

Je me mis à les observer. La plupart des Drigiens paraissaient absorbés par un travail dont je cherchais en vain la définition. De toute façon, ils bougeaient avec une telle lenteur que n'importe lequel de leurs actes semblait strictement dénué de sens. Un fait cependant s'imposait : par quelque magie invisible à nos yeux, ils provoquent de subtiles variations dans le paysage fluorescent qui nous cernait. Des jeux de lumière et des métamorphoses se créaient pour se disloquer et se recréer ensuite. Des volumes changeaient de forme, d'autres disparaissaient, comme inexplicablement biffés de l'espace. Des contours s'étiraient, se tordaient, toujours au ralenti. A l'intérieur même de la matière explosaient en silence des bouffées de lumière qui passaient d'un tube à un autre avec la grâce d'un jet de fumée. Et de ces variations naissaient des sons aussi mouvants que les formes qui les soufflaient dans un climat d'indolence idéale, comme si chaque détail de ce monde avait été givré par une perfection depuis longtemps atteinte.

Une sculpture abstraite ? On aurait pu y croire. Ces êtres paraissaient former une seule équipe d'artisans impassibles jouant à jeter dans l'espace les arabesques inutiles et changeantes d'une sculpture toujours recommencée. Ou bien ils se livraient à une incompréhensible expérience de quelque science inconnue de notre logique. A moins d'admettre que nous avions simplement échoué dans un bureau où la comptabilité pratique se traduisait en symboles que nous prenions à tort pour les manifestations d'un art raffiné. Ou une usine de plein air peut-être, une usine littéralement incrustée dans le paysage, composée de machines impossibles à distinguer du décor naturel ? Et d'ici quelques instants, nous allions voir les Drigiens produire en série des aiguilles à tricoter, des tranches de jambon ou des semelles double-crêpe.

Je regardais, j'essayais de comprendre. Mais déjà une nappe de brume s'étendait entre ce que je voyais et ma capacité de raisonnement. Elle paraissait prendre l'eau, cette capacité, se dissoudre. La faim, la soif, la fatigue, c'était cela cette brume dont la densité m'asséchait la gorge.

Entre la féerie et le cauchemar. A cela aussi, confusément, je pensais. Nous étions exactement à cette latitude. La féerie était là, autour de nous, éclatant si calme, si rassurante dans un monde où tout était luminosité, calme et lenteur, luxe et douceur raffinée. Le cauchemar était en nous et il nous était impossible d'y échapper, de le fuir pour ramper jusqu'à la féerie qui nous servait de décor. Un décor aussi inutile qu'un mirage. Ou plutôt non, nous étions les mirages. Des mirages vivants. Dans ce monde, pour ceux qui habitaient ce monde, nous n'étions que des objets invisibles, abstraits. Un mirage, quoi ! Soudain affolé, je voulus agir, frapper, hurler, mettre en pièces cette barrière qui...

Je n'arrivai même pas à me redresser, je m'écroulai à bout de forces. J'avais l'impression d'avoir erré durant des jours et des jours dans un corridor sans fin. Je n'en pouvais plus.

Je rampai alors jusqu'à une des longues aiguilles du décor, feuille de cactus drigurne ou simple cornue de leur machinerie sans moteur, que savais-je moi, je voulus la briser, l'érafler, l'arracher, détruire quelque chose de ce monde pour me faire remarquer, ou provoquer peut-être quelque court-circuit, forcer les êtres à enregistrer notre présence. Je m'acharnais, mais en vain. Rien ne cédait. Cette transparence qui évoquait le cristal avait la solidité de l'acier trempé. Je hurlai alors, mais en vain également. Je retombai en arrière, trempé de sueur. Je sentis la main d'Ylge me caresser la joue. Une main moite, desséchée. Une main de morte déjà. Une main de morte qui touchait un mort.

— « Nous n'aurions pas dû, » murmurai-je.

— « Il n'y avait rien d'autre à faire, » dit Ylge.

Je crus entendre Ylge me dire bonsoir. Puis plus rien.

Quand je voulus réveiller Ylge je compris qu'elle ne se réveillerait plus jamais.

Je l'avais rencontrée la semaine dernière. Oui, la semaine dernière seulement. Sa gentillesse m'avait touché immédiatement. Plus encore que la ligne de son corps ou la beauté de son visage.

« Je veux bien partir en week-end avec toi, » m'avait-elle dit. « Après, nous verrons. »

Voilà. Maintenant, c'était tout vu. Et moi aussi, je la voyais pour la dernière fois. Je la voyais déjà trouble, si loin, si près, si mal.

Mais j'entendis le fracas à cet instant. Il me fit même sursauter.

Il y eut d'abord cette flambée d'une seule lueur qui embrasa tout le décor. Et, comme s'il avait été grièvement brûlé, tout le décor poussa un singulier cri de douleur ou de triomphe. Je vis alors les Drigiens s'approcher lentement d'un point précis et faire le cercle autour d'une chose fluide qui coulait, qui coulait, transparente, si pure, si banale, incolore dans ce dédale faiblement teinté de vert.

De l'eau, sans aucun doute.

Ce que les Drigiens composaient, c'était de l'eau. Rien d'autre. Cette eau dont je rêvais de toute ma gorge, de toutes mes entrailles.

— « De l'eau, » murmurai-je.

Je voulus me lever, bouger, parler, crier, plonger, mais si loin ces gestes. Si loin de moi, de mes forces. Je m'abattis en avant, regardant de tout mon regard désormais aveugle cette eau qui coulait toujours.

⁂

Alors seulement les Drigiens aperçurent les deux Terriens.

La mort les avait fait entrer dans leur espace temporel. L'immobilité de la mort.

Ils s'approchèrent des deux cadavres, ils les touchèrent. Puis, sans trop comprendre, sans trop savoir quoi faire, ils allèrent chercher de l'eau.

Et, avec infiniment de douceur, ils donnèrent à boire aux cadavres.

La machine qui gagna la guerre

(*The machine that won the war*)

par ISAAC ASIMOV

On entend parler quelquefois de gens qui mènent une double vie. Notre éminent ami Isaac Asimov doit mener au moins une vie sextuple. Il enseigne la biochimie. Il fait des recherches, notamment sur le cancer. Il rédige des manuels. Il rédige des ouvrages de vulgarisation. Il fait des poèmes. Il apparaît comme directeur des réjouissances à tous les congrès de la science-fiction. Et il trouve encore le temps, on se demande comment, d'en écrire !

Dans ce conte, il se moque gentiment des grands cerveaux électroniques, en nous expliquant comment on peut se servir d'une machine qui leur est supérieure et qui pourtant ne coûte pas plus d'un nouveau centime.



L'ÉVÉNEMENT méritait bien d'être célébré ; l'atmosphère s'en ressentait jusque dans les profondeurs silencieuses des salles souterraines de Multivac.

A eux seuls, la solitude et le silence qui y régnaient auraient suffi à indiquer qu'il se passait quelque chose d'inhabituel : pour la première fois depuis dix ans, les équipes de techniciens ne grouillaient pas autour de la calculatrice géante, les clignotements rapides et irréguliers des petites lampes qui s'allumaient et s'éteignaient avaient cessé, le flux de documentation que l'on introduisait dans la machine ou qu'on lui réclamait s'était tari.

Certes, cela ne durerait pas longtemps car les nécessités de la paix seraient pressantes. Mais, en attendant, Multivac lui-même pouvait, pendant une journée ou peut-être une semaine, célébrer la grande victoire, et prendre un peu de repos.

Lamar Swift, le Directeur Exécutif de la Fédération Solaire, ôta le calot militaire qu'il portait et contempla le corridor principal, long et vide, de l'énorme calculatrice. Il s'assit, d'un air las, sur l'un des tabourets tournants qu'utilisaient les techniciens, et son uniforme, dans lequel il ne s'était jamais senti à l'aise, prit un aspect chiffonné, avachi.

— « Tout ça va me manquer, » dit-il, « me manquer d'une façon un peu sinistre. On a du mal à se rappeler le temps où nous n'étions pas

en guerre contre Deneb, et, à présent, cette paix, ces étoiles que l'on peut regarder sans anxiété, cela paraît contre nature. »

Les deux personnes qui se trouvaient dans la même pièce étaient, l'une et l'autre, plus jeunes que Swift. Elles n'avaient, ni tout à fait autant de cheveux gris, ni l'air aussi épuisé que lui.

John Henderson, un homme aux lèvres minces dont le soulagement qu'il éprouvait au sein du triomphe transparaissait malgré ses efforts pour le contrôler, s'écria : « Ils sont détruits ! Ils sont détruits ! C'est ce que je me répète constamment sans arriver à le croire. Nous avons tant parlé, depuis toutes ces années, de la menace suspendue sur la Terre, sur tous ces mondes, sur tous les êtres humains. Et cette menace était réelle, tout à fait réelle. Mais, maintenant, nous sommes en vie, et ce sont les Dénébiens qui ont connu la défaite, la destruction. Ils ne pourront plus rien contre nous, plus jamais. »

— « Grâce à Multivac, » dit Swift en regardant, sans se départir de son calme, l'imperturbable Jablonsky, Interprète Principal, pendant toute la durée de la guerre, de l'oracle de la science. « N'est-ce pas, Max ? »

Jablonsky haussa les épaules. Automatiquement, il fit le geste de prendre une cigarette et se ravisa. Avant, lui seul, parmi les milliers de personnes qui vivaient dans les tunnels à l'intérieur de Multivac, avait eu le droit de fumer, mais, vers la fin, il s'était évertué à ne pas user de son privilège.

— « Eh bien, c'est ce qu'*ils* disent, en tout cas, » répliqua-t-il en désignant, de son large pouce, un point situé au-dessus de son épaule droite.

— « Jaloux, Max ? »

— « Jaloux parce qu'ils acclament Multivac ? Parce que Multivac est le grand héros de cette guerre ? » Une expression de mépris se peignit sur les traits burinés de Jablonsky. « Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Que Multivac soit la machine qui a gagné la guerre, si ça leur chante. »

Du coin de l'œil, Henderson regarda ses deux compagnons. Au milieu de son bref interlude qu'ils étaient, tous trois, instinctivement venus chercher dans l'unique havre de paix d'une métropole en folie ; au milieu de cet entracte qui leur ménageait un instant de sursis entre les périls de la guerre et les difficultés de la paix, il n'était conscient que du poids de sa culpabilité.

Soudain, ce poids, il sentit qu'il ne pouvait pas le porter plus longtemps. Qu'il devait s'en libérer en même temps que de la guerre... tout de suite !

— « Multivac n'a joué aucun rôle dans notre victoire, » dit-il. « Ce n'est qu'une machine. »

— « Une grande machine, » rétorqua Swift.

— « Eh bien, ce n'est qu'une grande machine. Elle ne vaut pas mieux que les données qu'on y a introduites. » Un instant, il se tut, brusquement sidéré par ce qu'il venait de dire.

Jablonsky le regarda. De nouveau, ses doigts épais cherchèrent une cigarette, ressortirent vides de sa poche. « Vous êtes payé pour le savoir.

Ces données, c'est vous qui les avez introduites. A moins que vous ne cherchiez à vous attribuer tout le mérite ? »

— « *Non,* » dit Henderson, avec colère. « Il n'y a aucun mérite. Que savez-vous des données que Multivac devait utiliser ? Ces données prédigérées par une centaine de calculatrices subsidiaires ici sur la Terre, sur la Lune, sur Mars, et même sur Titan ? Sur Titan qui était toujours en retard, et dont on craignait toujours que les chiffres ne transformassent la question de manière inattendue ? »

— « Il y avait de quoi devenir fou, » dit Swift avec gentillesse et sympathie.

Henderson secoua la tête. « Ce n'était pas tout. Je veux bien admettre qu'en remplaçant Lepont comme Programmateur Principal, il y a huit ans, j'ai éprouvé quelque nervosité. Mais nous ressentions tous, à cette époque-là, une sorte d'excitation joyeuse. La guerre était encore loin de nous ; c'était une aventure sans danger réel. Nous n'avions pas encore atteint le stade où il a fallu employer des vaisseaux pilotés par des hommes, où l'on a inventé des fusées interstellaires capables de nettoyer toute une planète si l'on visait bien. Mais, au moment où les vraies difficultés ont commencé... »

Rageusement — la rage lui était enfin permise — il reprit : « Vous ne savez rien de tout cela. »

— « Eh bien, » dit Swift, « expliquez-le-nous. La guerre est finie. Nous avons gagné. »

— « Oui. » Henderson hocha la tête. C'était une chose qu'il lui fallait garder présente à l'esprit. La Terre avait gagné. Donc, tout avait marché pour le mieux. « Peu à peu, » dit-il, « les données ont perdu toute signification. »

— « Les données ont perdu toute signification ? » répéta Jablonsky. « Ce n'est pas une image ? »

— « Bien sûr que non. A quoi d'autre pouvait-on s'attendre ? L'ennui, avec vous deux, c'est que vous n'étiez pas vraiment au cœur de la bagarre. Vous, Max, vous ne quittiez jamais Multivac, et vous, Monsieur le Directeur, vous restiez enfermé au Palais, à l'exception de quelques visites officielles, où l'on vous montrait exactement ce qu'on avait envie de vous faire voir. »

— « J'en étais moins inconscient que vous ne pourriez le croire, » dit Swift.

— « Savez-vous, » fit Henderson, « jusqu'à quel point les données concernant nos capacités de production, notre potentiel de ressources, notre effectif de personnel bien entraîné — bref, tout ce dont dépendait notre effort militaire — s'était faussé au cours des cinq dernières années de la guerre ? Les chefs de groupes, autant civils que militaires, désirant, pour ainsi dire, projeter sur l'écran leur propre image améliorée, dissimulaient ce qui allait mal et faisaient la part trop belle à ce qui allait bien. Quelle que fût la perfection des machines, les hommes qui les programmaient et interprétaient les résultats devaient penser à leur propre

peau ; ils avaient des rivaux dont ils voulaient se débarrasser. Cela, il n'y avait pas moyen de s'y opposer. J'ai essayé, sans succès. »

— « Bien sûr, » dit Swift avec calme, en manière de consolation. « Je comprends. »

Cette fois, Jablonsky décida d'allumer sa cigarette. « Pourtant, je présume qu'en programmant Multivac vous l'alimentiez avec ces mêmes données ? Vous ne nous avez jamais parlé de leur fragilité. »

— « Comment aurais-je pu vous le dire ? » s'enquit Henderson. « Et, même si je l'avais fait, comment auriez-vous pu vous payer le luxe de me croire ? Tout notre effort militaire était axé sur Multivac. C'était la seule arme importante dont nous disposions, puisque les Dénébiens n'avaient rien de pareil. A quoi devons-nous d'avoir gardé bon moral en pleine tragédie, sinon à l'assurance que Multivac pourrait toujours prédire et tourner les attaques de l'ennemi, diriger nos propres attaques et empêcher que les Dénébiens ne s'y dérobent ? Par les Abîmes de l'Espace, quand ils ont détruit la fusée-espion que nous avions lancée dans l'hyper-espace, il ne nous restait plus aucune donnée dénébienne sur laquelle nous pouvions nous fier pour en alimenter Multivac et ça, nous n'avons pas osé le rendre public. »

— « C'est assez vrai, » reconnut Swift.

— « Eh bien, alors, » dit Henderson, « si je vous avais déclaré qu'on ne pouvait plus se fier aux données, qu'auriez-vous fait ? Vous m'auriez remplacé, vous auriez refusé de me croire. C'était une chose que je ne pouvais pas permettre. »

— « Qu'avez-vous fait ? » demanda Jablonsky.

— « Puisque la guerre est finie, je vais vous le dire. J'ai corrigé les données. »

— « Comment ? » s'informa Swift.

— « En me fiant à mon intuition, je suppose. Je jonglais avec elles jusqu'à ce qu'elles me paraissaient exactes. Au début, j'osais à peine. J'intervenais çà et là, pour modifier ce qui était manifestement impossible. Ensuite, en constatant que le ciel ne s'effondrait pas sur nos têtes, je me suis enhardi. Vers la fin, je n'éprouvais pratiquement plus aucun complexe. Je rédigeais les données nécessaires au fur et à mesure des besoins, tout simplement. Je les faisais même préparer par l'Annexe de Multivac selon un programme personnel imaginé par moi. »

— « Vous choisissiez les chiffres au hasard ? » demanda Jablonsky.

— « Pas du tout. J'introduisais un certain nombre d'éléments indispensables. »

Inopinément, Jablonsky sourit : ses yeux noirs étincelèrent derrière les rides de ses paupières inférieures. « J'ai reçu trois rapports me signalant qu'un inconnu utilisait l'Annexe sans autorisation, et, chaque fois, je les ai négligés. Si l'affaire avait eu une importance quelconque, j'aurais remonté la filière, je vous aurais repéré, John, et j'aurais découvert ce que vous trafiquiez. Mais, bien sûr, à l'époque, Multivac ne signifiait plus rien. C'est pour ça que vous avez pu vous en tirer. »

— « Que voulez-vous dire ? » s'enquit Henderson, soupçonneux.

— « Vous m'avez entendu. Que ça ne signifiait plus rien. Sans doute, si je vous en avais averti à ce moment-là, j'aurais pu vous éviter bien des tortures, mais vous aussi, si vous m'aviez parlé, vous auriez pu m'en éviter. Comment pouvez-vous croire que Multivac était en état de marche, quelles que fussent les données que vous y introduisiez ? »

— « Multivac n'était pas en état de marche ! » s'exclama Swift.

— « Pas vraiment. Il ne fonctionnait pas assez bien pour qu'on pût s'y fier. Somme toute, où étaient mes techniciens pendant les dernières années de la guerre ? Je vais vous le dire... ils étaient occupés à alimenter des calculatrices sur une infinité d'appareils spatiaux. Ils n'étaient pas là ! Je devais me contenter de gosses sur lesquels je ne pouvais pas tabler et de vétérans qui ne connaissaient rien aux techniques modernes. Et croyez-vous que les composants à l'état solide qui sortaient du Service de Cyogénique ne présentaient aucune défectuosité ? Le personnel y était aussi insuffisant qu'ici. Je me moquais bien de savoir si les données que l'on introduisait dans Multivac étaient dignes de confiance ou non. Les *résultats,* eux, ne l'étaient pas. Ça, je le savais. »

— « Que faisiez-vous alors ? » demanda Henderson.

— « La même chose que vous, John. J'y mêlais le facteur personnel. J'adaptais les résultats en me fiant à mon intuition... et c'est ainsi que la machine a gagné la guerre. »

Swift se laissa aller en arrière sur son siège et étira ses jambes. « Quelles révélations ! Donc, si je comprends bien, les matériaux que l'on me transmettait pour me guider dans mes décisions étaient des interprétations, par un cerveau humain, de données fabriquées. C'est bien ça ? »

— « On le dirait, » répliqua Jablonsky.

— « J'en conclus donc, » dit Swift, « que j'avais raison de ne pas leur accorder trop de crédit. »

— « Vous n'y croyiez pas ! » s'exclama Jablonsky en prenant, malgré ce qu'il venait d'avouer, l'air d'un homme offensé dans sa fierté professionnelle.

— « Sincèrement, non. Multivac semblait conseiller : Frappez ici, et non là ; faites ceci et non cela ; attendez avant d'agir. Mais je ne pouvais jamais être sûr de la véracité, ou même de la signification de ces messages. Jamais. »

— « Pourtant, monsieur, » dit Jablonsky, « les rapports définitifs étaient toujours suffisamment clairs. »

— « Pour ceux qui n'avaient pas de décisions à prendre, peut-être. Pas pour moi. L'horreur que m'inspirait la responsabilité de ces décisions était intolérable et Multivac lui-même ne suffisait pas à en alléger le poids... Mais une seule chose importe : mes doutes étaient justifiés, et je trouve dans cette pensée un immense soulagement. »

Entraîné par l'atmosphère de conspiration de ces confessions mutuelles, Jablonsky renonça pour l'instant aux formules de politesse. « Mais alors, que faisiez-vous, Lamar ? Somme toute, vous les avez quand même prises, ces décisions. Comment ? »

— « Eh bien, il est peut-être temps de retourner là-bas, mais... je

vais d'abord vous le dire. Pourquoi pas ? La calculatrice dont je me suis servi, car j'en ai bien utilisé une, Max, est plus ancienne que Multivac, beaucoup plus ancienne. »

Il fouilla dans sa poche, en extirpa une poignée de monnaie... de ces petites pièces démodées qu'on fabriquait encore pendant les premières années de la guerre, jusqu'au moment où la pénurie de métal avait entraîné la création d'un système de crédit lié à un complexe électronique.

Swift eut un sourire un peu embarrassé. « J'ai encore besoin de ces pièces pour croire vraiment à la réalité de mon argent. Les vieillards éprouvent quelque difficulté à abandonner les habitudes de leur jeunesse. » Il empocha ses pièces.

La dernière, il la garda entre ses doigts et la fixa d'un regard absent. « Mes amis, » dit-il, « Multivac n'est ni la première calculatrice du monde, ni la mieux connue, ni la mieux faite pour soulager du fardeau de ses décisions un homme doté des pouvoirs exécutifs. Oui, John, c'est bien une machine qui a gagné la guerre ; ou, tout au moins, un dispositif très simple, une grossière calculatrice dont je me suis servi chaque fois que j'avais une décision particulièrement difficile à prendre. »

Avec un sourire réminiscent, il jeta sa pièce en l'air. Elle tourbillonna en accrochant des reflets de lumière et retomba dans sa paume tendue. Il referma sa main sur elle, puis la plaqua sur le dos de sa main gauche. La main droite la masquait toujours.

« Pile ou face, messieurs ? » demanda-t-il.

(Traduit par Elisabeth Gille.)



Le pain rouge

par ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

Deux nouvelles de Mandiargues avaient été reprises dans nos pages : « Clorinde » (*n*° 81) *et* « Le passage Pommeraye » (*n*° 86). *Son art raffiné, évocateur du surréel, se manifeste avec autant de richesse dans* « Le pain rouge » (*extrait du recueil* « Soleil des loups »).



Ce fut d'abord un palais pour la reine Mab, gros comme une puce, et posé sur un trèfle à quatre feuilles à la fois parc, jardin, chasse à courre et jet d'eau pour une fête de Printemps. Tout cela soigneusement placé dans un boîtier de montre, comme un souvenir d'amoureuse.

(Maurice BLANCHARD).

PLUTO JEDEDIAH, dandy du Caledonian Market, raconte :

« Que les cornes viennent aux chiens, pensai-je en me réveillant sur un lit d'hôtel borgne, si je me rappelle pour le pied de quelle créature encore me voilà tout nu dans ces draps sales ! Car il ne pouvait en être autrement. Mes chasses par temps de pluie et de noir dans les petites rues autour des docks, sur des trottoirs semés de riz, feuillus de la bourbe fanée qui tombe des théières, quel gibier jamais leur assignai-je que ce qui est au-dessous du bord brillant de l'imperméable ? Un soulier qui s'écule entre des flaques d'eau, et le talon n'est plus, ou bien il se détache, des boutons manquent, la bride flotte sur le cou d'une jeune cheville ; un bas de soie artificielle où l'humide a peint des fleurs japonaises, où filent des mailles comme derrière un train à crémaillère, où des trous s'étoilent en tatouant la peau ; je ne sais pas plus résister à ces leurres qu'à la beauté assassine d'une fermeture éclair qui a cédé et qui bâille sur un flanc gras, ou qu'au dessin entre l'orange et le gris des îles sournoises parfois apparues sous les manches d'une blouse en rayonne. Le défaut de la cuirasse, comprenez-vous ? Ou faut-il que je vous explique par le menu pourquoi dans une mare une crevette blessée attire infailliblement le dévorant ?

A côté de moi, bien entendu, la place était vide où s'était blotti un corps, la porte entr'ouverte montrait un couloir éclairé par une lampe bleue, la chaise où j'avais posé mes vêtements n'était pas moins dépouillée d'habits et de linge qu'un nègre pêcheur de corail ; sur le marbre de la table de chevet avaient disparu aussi ma montre et la bague évidée d'archevêque

d'où je faisais jaillir mon poulain sur le billard aux courses de cancrelats, et ma canne en crin tressé ne se trouvait plus dans le pot à eau où je l'avais plantée comme un lis noir. Je dirai tout de suite qu'il m'importait aussi peu d'avoir perdu tout cela que s'il se fût agi d'un poil arraché de mon sourcil par une belle main flatteuse. J'ai plus de cent complets dans mes armoires, et d'étoffes tissées spécialement pour des exigeants du siècle passé ; deux cents paires de chaussures, pointues comme des anchois, carrées comme des dalles, vernies comme des poires mûres ; des montres qui sonnent le carillon mieux que les clochettes du maréchal de Richelieu ; une centaine de bagues telles qu'il n'en est pas une pour la possession de laquelle deux rajahs ne se jetteraient l'un sur l'autre à coups de dents et d'ongles ; mille cannes, au moins, et d'un plus beau choix que vous ne pourriez trouver même chez les flagellants de Floride. J'ai trois épouses fidèles dans deux appartements de Chelsea et dans une chambre à Soho. Quant à ce qui est d'être rencontré en ville dans l'état de nudité complète, soyez assurés que la chose n'est trop coutumière et que je suis trop respecté par les espions et par les gardiens de l'ordre public pour qu'elle puisse m'attirer le moindre désagrément. D'ailleurs, j'ai une bonne santé, le gras suinte par tous mes pores ; la pluie glisse de ma nuque à mes talons sans me mouiller plus qu'une anguille.

Pourtant, je n'arrivais pas à sauter à bas du lit. Il s'en fallait d'un peu que fût poussé à fond le tiroir de la table de chevet, et par l'ouverture filtrait une lumière que je voyais monter au-dessus du traversin en répandant sur les corpuscules de l'atmosphère une sorte de phosphorescence rouge. Non sans dégoût le souvenir me revint, sinon du visage de ma compagne éphémère, du moins d'un morceau de pain à demi dévoré, puis déposé là-dedans par une petite main courte au moment où je me laissais aller au sommeil.

Quand j'eus ouvert le tiroir, je vis que le morceau de pain s'y trouvait encore, mais qu'il avait subi dans sa matière la plus curieuse et la plus inattendue des transformations : il brillait maintenant d'un éclat presque aussi vif que du charbon ardent, et la couleur de la mie se confondait avec celle de la croûte comme si l'on avait passé sur le tout une couche de vernis écarlate. J'approchai timidement de l'objet la paume de ma main, et je fus surpris de n'éprouver aucune brûlure, comme si ce flamboiement singulier ne produisait pas plus de chaleur qu'un feu de vers luisants. Alors je saisis le pain et le retirai du tiroir pour le poser sur le drap blanc et pouvoir l'examiner mieux.

L'intensité du phénomène ne fut diminuée en rien par le changement de site : le pain continuait à flamboyer, imperturbable et froid, hors du tiroir aussi bien que dedans, et la chambre faiblement s'éclairait, tandis qu'à cette lueur les murs se teignaient de chair crue. Je remarquai bien vite que le mystérieux éclat ne s'accompagnait d'aucune variation dans la texture ou dans le volume de l'objet qui lui donnait naissance, mais, alors que j'observais de tout près celui-ci, et tout de suite après que je l'eusse retourné sur le drap, je vis sortir d'une cavité de la mie un essaim de vermine dont le genre m'était rigoureusement inconnu. Jamais, malgré une vieille habitude

de soulever, pour surprendre ce qui grouille à couvert de tels abris, les pierres du rivage, l'écorce des arbres et le marbre des tables de nuit dans les hôtels de passe, je n'avais rien aperçu de semblable. C'était ainsi que des pucerons roses, et je comptai vingt et une de ces bestioles qui se réunirent en grappe à la surface de la croûte comme font les pucerons de jardin au dos d'une feuille d'églantier. Le démon voulut que par un des gestes d'instinct, et stupides, qui vous prennent quelquefois à la vue de ce qui est chafouin et de ce qui remue, et vous poussent à tuer sottement ce qui est « une bête », j'écrasai du doigt l'un des petits animaux contre le pain rouge.

Je sentis une douleur assez vive dans le doigt meurtrier — l'insecte, sans doute, m'avait piqué à la dernière seconde de son existence — puis un fourmillement de la tête aux pieds comme si je m'étais coupé grièvement et allais m'évanouir. Cependant ma vision, qui s'était troublée de peu, reprenait son acuité entière, et j'observai une série de faits beaucoup plus étranges encore que tout ce que j'ai dit jusqu'à présent. Il me semblait que le plancher, le plafond et les quatre murs de la chambre s'éloignaient lentement de moi jusqu'à se perdre dans un brouillard, et que s'agrandissait la surface du lit où j'étais couché jusqu'à rejoindre celle d'une prairie fort vaste, dressée comme le toit d'un plateau à quelque altitude au-dessus de la plaine inférieure. Le morceau de pain rouge s'érigeait sous mon regard avec les proportions d'un très gros bloc de rocher, flamboyant toujours, portant dans une anfractuosité de sa croûte les bêtes roses dont la taille égalait maintenant celle des tortues éléphantines que vous avez vues au Zoo de Regent's Park. Mon corps reposait sur un tissu blanc, mais fait de câbles plus énormes que les plus robustes amarres des remorqueurs de la Tamise, et qui se ridait de crêtes et se creusait de petits vallons ainsi que le sable des dunes. La vérité soudain m'aveugla : il était clair que rien n'avait changé que moi-même, qui m'étais rabougri tout seul à la mesure des pucerons roses.

Ces animaux excitaient ma curiosité plus qu'ils ne m'effrayaient, quoique je n'attribuasse à rien d'autre qu'au dard de celui que j'avais tué ma pitoyable métamorphose. Je voulus les voir de plus près ; je me levai, je n'eus pas trop de peine à me hisser sur la cime d'un pli tendu entre le pain et moi, car les câbles du drap traçaient des marches commodes ; je me laissai glisser sur l'autre versant qui était en pente douce ; j'arrivai au pied du croûton gigantesque. C'était vraiment ainsi que l'une de ces colossales roches erratiques qui reposent sur une base exiguë en proportion de leur diamètre et qui branlent à la moindre poussée, mais sa couleur fabuleuse et le rayonnement écarlate qui l'auréolait magnifiquement faisaient rêver aussi à un météore inconnu surgi dans la nuit boréale.

Péniblement, cette fois, j'entrepris l'ascension du morceau de pain. Une fissure dans la mie — et peut-être l'empreinte d'une lame de couteau — où je m'élevai comme en haute montagne à force de genoux et de coudes, me permit d'accéder à la croûte. Là, le chemin devint facile, quoiqu'un éboulis de miettes, ébranlées par mes pas et plus grosses que le

commun des pierres, me rendît dangereux certains endroits où je côtoyais le vide. Enfin je rejoignis le troupeau rose.

Il se tenait à peu près immobile au fond d'une cuvette circulaire qui n'était qu'un petit enfoncement de la croûte, mais qui m'apparut ainsi que le cratère d'une solfatare où soufre, sable, lave et rocher eussent été mués prodigieusement en rubis et de l'eau la plus pure. Quelques animaux, qui s'étaient écartés de leurs pareils, erraient sans but visible au flanc de l'entonnoir sur lequel je me penchais pour les examiner. L'un d'eux surtout, qui n'était pas loin du bord, tournait avec la régularité d'une mouche parcourant l'intérieur d'un verre conique ; après trois ou quatre fois que l'eut amené devant mes yeux sa promenade d'une lenteur majestueuse, il m'était devenu familier, et je ne m'étonnais de lui pas plus que d'un veau, d'un tricycle ou d'une voiture d'enfant.

Ce n'était après tout — je l'ai déjà dit — qu'une sorte de pucerons, le seul miracle — mais je me suis expliqué suffisamment là-dessus encore — étant qu'ils fussent presque aussi grands et beaucoup plus massifs que moi. Leur corps au dos bombé et au ventre plat, s'il rappelait assez les formes lourdes d'une carapace de tortue terrestre, s'emmitouflait en récompense d'une toison très épaisse dont il semblait qu'elle sortît d'un bain à teindre, car la nature, dans le vêtement des animaux, est peu prodigue du joli tyrien clair qui empourprait merveilleusement la robe de ceux-là. Six pattes saillaient hors de la fourrure, petites par rapport au volume qu'elles transportaient, articulées, vernies, dures comme si les pièces qui les composaient avaient été moulées dans une matière plastique de couleur acajou ; et elles s'achevaient en crocs et en dents de scie extrêmement propres à s'agripper au terrain sous quelque angle que ce fût.

L'aspect singulier de ces créatures ne tenait à rien autant qu'à leur tête qui, je l'avoue, ne me laissa pas trop rassuré les premières fois que je vis pointé vers moi son bizarre équipage. Prolongée d'un long bec grenat aussi effilé que le glaive des espadons, elle portait, comme une paire de bésicles de part et d'autre d'un crâne étroit et chauve sous le mobile ombrage d'antennes en forme de massue d'Hercule, deux yeux granuleux, rouges, beaucoup plus gros que le crâne, et que je comparai en moi-même à deux énormes gâteaux de cerises. Tout cela se mouvait d'une pièce au-devant de l'animal, ainsi qu'un timon de voiture, suivant la direction choisie par son regard.

Ennuyé, bientôt, par le rôle d'observateur auquel je me trouvais réduit, je descendis, pour qu'il cessât, dans l'entonnoir, et je m'approchai de l'endroit où le troupeau s'agglomérait. Il y eut quelque houle parmi les fourrures roses ; des becs furent tournés contre moi, des yeux roulèrent sur leurs supports, des antennes s'exaltèrent ; néanmoins je continuai d'avancer, curieux de ce qui allait se produire, et quand je ne fus plus qu'à une vingtaine de pas des gros pucerons, j'eus la surprise de voir l'un d'eux brusquement pivoter, me montrer le cul et s'enfuir, puis tous les autres, et tout le troupeau s'éparpiller en hâte sur les escarpements de la croûte. Ils couraient, en vérité, comme des bouquetins affolés par l'orage.

Je m'amusai à leur donner la chasse, mais ils se déplaçaient avec beau-

coup plus d'agilité que je n'en pouvais fournir, grimpant, sans qu'il y apparût le moindre effort, quand je voulais les rejoindre, sur des pentes abruptes où je peinais à les suivre. Le meilleur de tel jeu — qui me réjouissait comme une plaisanterie absurde et superbement pommée — était de constater que malgré ma chute à la taille d'un pou de la plus minime espèce, je n'avais nullement perdu ce que vous êtes convenus d'appeler le prestige de l'homme, le sceptre du roi de la création, ou que sais-je d'encore plus majestueux ?... en d'autres mots, que j'étais toujours capable de faire peur aux bêtes.

Si j'avais pu capturer l'un des fuyards, je lui aurais immédiatement arraché une poignée de laine au milieu du dos ; ce devait être, à ce que j'imagine, une fourrure cassante et peu tenace, à la manière du poil de chenille ; je me serais senti moins nu de tordre cela et de voir entre mes doigts flotter des mèches roses. Je suis pillard aussi obstinément que d'autres sont prêcheurs ou libre-échangistes, sans qu'y puissent rien changer les faits, bien moins bouleversants qu'ils ne vous paraissent avant que vous n'en eussiez acquis l'expérience personnelle, de me trouver soudain plus petit qu'un grain de mil, ou plus grand que le dôme de Saint-Paul.

Un animal qui me semblait moins vif que ses congénères, comme il se présentait de flanc en face de moi, je vis qu'il avait une patte morte qui traînait, allongée sur le sol, en gênant le mouvement des cinq autres. Je le traquai sévèrement, et je ne fus pas longtemps avant de m'apercevoir que j'étais presque aussi rapide que lui sur le plat, quoiqu'il conservât l'avantage certain de tous sur les parties les plus abruptes de la croûte ; cependant, même à monter, il se fatiguait plus tôt que moi, et, juché sur quelque saillie gonflée par la cuisson, remuait désespérément les antennes en guettant mon approche. A la fin, je crus bien le tenir : il s'était engagé dans une sorte de chemin creux qui descendait obliquement vers la mie, derrière une levée de la croûte qui faisait ainsi qu'un parapet naturel au point de torsion de la pâte. J'allais le saisir, quand il grimpa sur ce talus pour redescendre immédiatement de l'autre côté, avec une exubérance qui me parut son dernier effort. Hissé à mon tour sur le parapet, je vis tout juste sa croupe rose en train de disparaître plus bas, dans un trou de la mie.

Les autres pucerons s'étaient groupés au sommet d'une boursouflure distante, où ils moutonnaient ainsi qu'écume framboisée ; mais je savais pour mon humiliation combien il eût été vain d'essayer contre eux une nouvelle attaque, et je résolus de me jeter avec plus d'acharnement encore derrière l'insecte blessé qui, probablement, ne s'était pas enfoncé loin à l'intérieur de la mie. Celle-ci tombait jusqu'au drap suivant une pente vertigineuse, mais non pas absolument à plomb ; des cavités innombrables, ouvertes dans la paroi comme des nids d'oiseaux, rendirent ma descente aussi facile que si mes mains et mes pieds se fussent accrochés aux mailles d'un filet de pierre, et me conduisirent en peu d'instants à l'entrée de la crevasse où j'espérais rejoindre ma proie.

Après un goulot, qui n'était pas tellement étranglé qu'il n'eût aisément livré passage à une créature dix ou douze fois plus volumineuse que moi,

je me trouvai dans une caverne d'un grand espace et d'une forme sphérique qui me fit songer d'abord à l'intérieur d'un ballon — suggestion assez commune, en somme, puisque telle caverne avait pris naissance d'une bulle de gaz dégagée par la levure, mais qui ne résistait pas au second coup d'œil promené sur la paroi rutilante dont la surface, bien loin d'être lisse ainsi que l'enveloppe évoquée d'un aérostat de soie coquelicot illuminé par le plein soleil dans un ciel sans nuage, se perçait, au contraire, de plusieurs bouches et de multiples alvéoles diversement taillées et fort inégalement réparties du haut en bas de la caverne. Si bien initié que je sois à la plupart des rendez-vous clandestins et aux plus saugrenus dessous de la capitale, j'avoue n'avoir jamais pénétré dans un lieu qui, pour la bizarrerie, pût se comparer avec celui-là. La grosse tortue laineuse qui m'y avait entraîné à sa suite, et que je m'attendais à voir tapie au sol et hirsute, ou bien plaquée en quelque endroit du concave, était disparue. Trois ou quatre bouches seulement présentaient un diamètre assez grand pour que l'animal s'y fût glissé. Je m'engageai dans l'une d'elles, qui me semblait la plus large et la plus invitante.

Immédiatement m'accueillit une seconde caverne, aussi vide que la première, aussi fournie d'issues variées, aussi flamboyante ; pareille absolument à celle que je venais d'explorer sinon qu'elle était peut-être un peu moins étendue. Trois autres lui succédèrent que je ne fis que traverser et qui n'offraient aucun détail nouveau. Nulle part je ne découvris la moindre trace de l'insecte ; la nature caverneuse du morceau de pain et l'abondance de refuges qu'il prodiguait au-dessus, au-dessous et partout autour de moi rendaient d'ailleurs impossible toute recherche méthodique, cependant qu'elles m'interdisaient aussi le chemin du retour, car déjà j'avais oublié par quelle baie je m'étais introduit dans la cinquième grotte, et dans chacune des autres j'eusse été en proie à la même incertitude. Loin du jour extérieur, la lumière ne manquait pas à me guider, comme elle fait dans certaines incursions souterraines, puisque les parois des cavernes, les piliers de mie qui s'élevaient parfois jusqu'à la voûte, le sol que foulaient mes pieds, les miettes roulantes, les galeries, les embouchures des alvéoles brûlaient d'un éclat aussi violent — je le répète — que si tout ce labyrinthe eût été creusé dans une matière incandescente.

Il me restait à marcher dans une direction quelconque, en essayant de me tenir d'une grotte à l'autre sur une ligne aussi droite que possible, et à souhaiter que le hasard voulût bien me conduire vers l'une des falaises à tranche de mie et vers un débouché par où me tirer du pain rouge.

Plus loin, le silence, qui n'avait cessé jusqu'alors d'accompagner mes pas, fit place au bruit d'une voix gutturale, rythmée de tintements. Une ouverture arrondie dans la paroi à la manière d'un hublot de marine me permit, sans être vu, de voir ce qui se passait à l'intérieur de la caverne d'où cette rumeur provenait. C'était une bulle assez étroite, et par rapport à la taille de ses occupants d'un volume comparable à celui d'une petite citerne ; trois dockers hindous s'y trouvaient figés dans un état de voluptueuse extase, accroupis autour d'une gesticulatrice qui déclamait des phrases brèves en ponctuant le terme de chacune du choc, dardé contre un timbre

en bronze, des ongles postiches qui mettaient des lames d'or au bout de ses doigts. Sa gorge très belle tempêtait, et remuaient ses formes lourdes sous une tunique de coton blanc qui l'enveloppait de la nuque aux poignets et aux chevilles sans cacher extrêmement aucun détail de son corps. Il semblait que cela durait depuis des siècles, et que cela durerait jusqu'à la fin des temps.

Plus loin encore, un plus grand orifice donnait accès à une autre bulle, où des hommes gras s'affairaient à jeter l'un contre l'autre deux êtres bondissants. Je m'approchai, je me mêlai aux spectateurs, et je vis qu'ils faisaient cercle autour d'un lézard à crête et d'un crapaud cornu dressés au combat. Le crapaud se gonflait comme une vessie, le lézard cinglait le sol de sa queue épineuse, la crête et les cornes bourgeonnaient ainsi que des arbustes éclatant de sève, les pattes s'agriffaient aux aspérités de la mie, les petites dents pointues de chacun s'enfonçaient dans les membranes rigides de l'adversaire, et cette frénésie faisait courir à fleur de peau sur les deux reptiles des irisations et des phosphorescences merveilleuses telles qu'en offrent aux regards éblouis des subtils les duels de poissons tropicaux. Dès qu'ils se furent aperçus de ma présence, les spectateurs obèses me chassèrent avec des gestes implacables. Ils étaient vêtus de longues robes safran qui leur donnaient cérémonieusement un air de moines du Thibet, et je crois que ma nudité les avait choqués, si même ils n'y avaient trouvé une façon d'insulter leurs mystères.

Une idée s'empara de moi : qu'à l'échelle des pucerons roses, le pain rouge devait être une sorte de Vénusberg asiatique ; mais comment tous ceux-là, ces bêtes aussi, y étaient-ils entrés ?

Ailleurs, ce fut une Chinoise ancienne, qui d'une niche de la paroi jaillit avec une envolée d'oiseau pour tomber presque sur mes épaules au moment où je rasais sa cachette. Tirant un glapissement unique et prolongé de son vieux ventre flétri entre le corsage et les pantalons noirs, elle me fit signe de me baisser et de ramper à l'intérieur d'un trou qui brasillait au bas de la mie ainsi que la gueule d'un four de boulanger. J'hésitais à lui obéir ; pourtant, dans l'espoir qu'elle se tairait si je suivais son caprice, je m'engageai dans le passage incommode, par où j'arrivai bientôt à une cavité percée de plus de bouches que toutes celles aperçues jusque-là. Le glapissement de la vieille devint suraigu autant que la note tenue par un sifflet à vapeur, et je vis descendre par une natte qui pendait de la voûte deux petites filles dodues, qui s'allongèrent à mes côtés sur un lit de chapelure pareille à des galets de cornaline.

Leur peau était jaune ; leurs cheveux très plats et très noirs étaient coupés à hauteur de l'oreille ; elles n'étaient habillées que de cravates, dont les couches supérieures flottaient librement autour d'elles comme sur les supports tournants des chemisiers, dont se nouaient les inférieures en un lacis de soyeux rubans, et sur des fonds de couleurs diverses toutes ces cravates portaient le même décor de mouches sombres.

J'essayai d'empoigner celle qui la première était arrivée en bas, puis la seconde, mais chaque fois elles me repoussaient avec des rires, et si je tentais de plier par force l'une des deux à mon désir, l'autre me pinçait

et m'égratignait jusqu'à ce qu'elle m'eût fait lâcher prise ; cependant elles jouaient avec ma personne, tirant mes cheveux, fourrant leurs doigts dans mon nez et dans ma bouche, cabriolant sur toute la plate-forme de mon corps, si vives et moi si ahuri que vous eussiez dit de jeunes souris s'amusant d'un vieux chat.

Quand elles se furent lassées d'attaques auxquelles je n'opposais nulle résistance, elles prirent des bâtons, salis de cire et de miel, qui traînaient parmi les galets rouges ; elles les poussèrent avec violence en de certains trous de la voûte. Il se fit un bourdonnement épouvantable, et de tous ces trous sortirent des nuées d'abeilles qui commencèrent à tournoyer autour de moi. Je crus venue ma dernière heure, si toutefois j'étais vivant encore après la piqûre du puceron et après que je me fusse aventuré sous la croûte de ce quignon diabolique ; alors les petites Chinoises, qui voyaient tristement mon effroi, pour me rassurer passèrent leurs paumes sur mes joues avec beaucoup de douceur. « *Sing-song bees* », murmuraient-elles à mon oreille d'une voix de boîte à musique. Puis elles m'aidèrent à me mettre debout, et me menèrent regarder dans quelques-unes des niches ouvertes au flanc de la grotte.

Chacune d'elles contenait un homme couvert d'abeilles des pieds jusqu'au menton ; l'affreux linceul ondulait d'un grouillement calme, cependant le visage de tous les patients était marqué d'une jouissance tellement aiguë que l'expression ne s'en pourrait comparer qu'à celle d'une sainte surprise au milieu du transport le plus convulsif. Je compris ce que l'on attendait de moi : obéissant aux index pointés des rieuses, je me glissai à l'intérieur d'une niche qui manquait de locataire encore. Les abeilles y entrèrent tout de suite après moi dans un fracas de foudre qui pulvérise un rocher, puis s'abattirent ensemble sur mon corps. Et quand se fut relâché le tétanos qui m'avait saisi d'abord comme sous une cataracte glacée, quand je perçus à mon tour, sur chaque pouce de mon épiderme, la caresse de l'essaim, je me découvris au sommet d'une volupté si haute que jamais je n'aurais supposé pouvoir y atteindre sans mourir. Et je défaillis.

C'était l'aube, quand je revins à moi. Je me trouvais étendu sur la chaussée, la tête trempant dans le ruisseau, à quelques pas de Pennyfields. Des femmes me regardaient avec ni plus ni moins de blâme que pour un ordinaire ivrogne tel qu'il s'en rencontre à foison dans ces parages. Les vêtements inconnus qui m'habillaient : un mauvais pantalon, un chandail bleu timbré du chiffre de la P. and O. — je les ai gardés et je les tiens à votre disposition. Je parierais volontiers que leur vrai possesseur pourrait vous en dire plus long que moi sur l'éblouissant dédale enfoui dans la mie du pain rouge. »

Elles...

par PIERRE VERSINS

Pierre Versins écrit d'ordinaire de la science-fiction. Voici pourtant, sous sa signature, un conte fantastique nourri de réminiscences classiques, dans une perspective discrètement poétique.



A Théophile Gauthier et Charles Baudelaire.

ELLE avait exactement la forme et la précision de ses rêves. Une peau chaude et douce, des yeux sombres dans lesquels il se perdait, de longs cheveux souples, dorés comme une toison de grand fauve, et un corps d'une harmonie qu'il ne pouvait se lasser d'effleurer du regard et des mains et d'épouser de tout son corps à lui qu'il sentait gauche et laid. Comment pouvait-elle l'aimer, étant aussi parfaite qu'il était balourd ? Elle avait même sous l'aisselle ce grain de beauté qui l'affolait déjà avant qu'il la connaisse, dans ses rêves solitaires.

Et pourtant, les hommes sont des bêtes, insensiblement il s'en lassa, comme d'un jouet trop beau que l'on détruit par ce démon de la perversité dont parle Poe. Quitte à le regretter après. Elle ne changea pas, d'abord, mais elle l'observait avec u[illegible]uité accrue. Bien des soirs, alors qu'il lisait sous la lampe, il sur[illegible] son regard fixé sur lui, un regard qui le gênait inexplic[illegible]blement. [illegible] ne détournait pas les yeux, se contentant de lui sourire [illegible]ement, puis plus gaiement. Alors il quittait son journal ou son li[illegible] reconquis par sa grâce, et se levait et l'enlaçait avec une tendresse [illegible]ve. Mais ce n'était pas, ce n'était plus l'amour, le dévorant amou[illegible] pre[illegible]ière année.

Un jour vint où il ne [illegible] se cach[illegible]r à lui-même sa tiédeur. Elle, Christiane — son prénom [illegible] avait fait partie de ses rêves — n'avait plus d'illusion depuis longtemps mais il s'acharnait tout de même à se tromper sur son changement d'horizon. Ils marchaient dans les rues, désœuvrés, par habitude, comme tous les samedis après-midi. Ils se jouaient la comédie des emballements subits pour une robe, une cravate, un bibelot aperçus en vitrine, mais ce n'était pas cela. Elle tenait son bras avec cet adorable geste de discrète possession qui l'avait tant ému naguère, et qui l'agaçait maintenant d'une façon subtile, jamais franche. Et le hasard, qui est une brute incorrecte, cristallisa leur situation. Ils croisèrent une jeune fille, belle aussi mais d'une autre beauté que celle

de Christiane, aussi brune qu'elle était blonde. Il ressentit un choc au cœur et, par une habitude qui se révélait absurde, il se tourna vers sa femme pour quêter son avis sur l'inconnue. La stupeur le cloua, ses yeux cillèrent. Il avait à son bras non plus Christiane, mais la jeune fille rencontrée, et qui le regardait d'un air étrange, douloureux et satisfait tout à la fois, un regard d'amoureuse inquiète. Et le plus invraisemblable était que la jeune fille existât toujours, à quelques pas, immobilisée elle aussi par l'ahurissement le plus complet, à voir au bras d'un homme une parfaite réplique d'elle-même, et identiquement vêtue jusqu'au détail le plus infime. Elle se secoua enfin, haussa les épaules, passa.

Mais Christiane demeurait l'image très fidèle de celle qui s'éloignait. Il laissa tomber son bras et se frotta les yeux, commença plusieurs phrases et n'en acheva aucune, imbibé de désarroi au plus profond de lui. Les gens, indifférents, les frôlaient, et la rue n'avait aucunement changé.

— « Je n'ai pas pu faire autrement, » lui dit-elle soudain. « Si tu m'avais encore aimée un peu. Mais tu es fatigué de celle que j'étais et tu désirais l'inconnue... »

Il se raidit et répondit, hésitant, effrayé :

— « Mais que vas-tu... que... que... qu'allez-vous imaginer ?... Voyons, Christiane ! »

C'était toujours sa voix, mais à part cela, rien ne subsistait de celle qu'il avait aimée. Même, elle avait un rien d'étrangeté dans le timbre, suffisamment pour n'être plus la même. Etait-ce encore sa femme ?

A mesure qu'il envisageait l'avenir qui s'ouvrait il était plus désemparé. A ce moment passa M. Béliard qui lui lança un solennel coup de chapeau et soudain ouvrit de grands yeux, rougit, et détourna la tête. Parbleu ! Ce n'était pas sa femme puisque c'était une autre ! Et le vieux notaire avait le droit de se poser quelques questions. Mais c'était sa femme tout de même, la preuve est qu'il se mit à l'invectiver à mi-voix :

— « Tu vois dans quelle situation tu me mets avec tes fantaisies ! Les gens vont croire que j'entretiens une liaison. Ce n'est pas Paris, ici ! Tout se sait ! »

— « Mais tu ne m'aimais plus ! » gémit-elle en lui reprenant le bras.

Son geste aussi avait changé et une onde de plaisir inquiet l'engloutit à ce contact mystérieux. Pourtant...

— « Ce n'est pas une raison, » bougonna-t-il. « Qu'allons-nous faire ? »

— « Rentrer chez nous, » décida-t-elle.

Il éprouva soudain un doute. Etait-elle toujours *essentiellement* la femme qu'il avait épousée le 24 juin 1958 et dont le nom de jeune fille était Christiane Vallon ?

— « Où habitons-nous ? »

Elle sourit, d'un sourire tout neuf, ensorcelant.

— « 32 bis, avenue de Mâcon, troisième gauche. »

C'était bien ça. Quelle aventure ! Il l'entraîna par des rues détournées, rasant les murs et sursautant chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un. Dans l'escalier il se hâta, la traînant derrière lui, et il la poussa dans

l'entrée sitôt qu'il eut ouvert. Enfin, il s'adossa à la porte qui les cachait du monde et de ses racontars.

— « M'expliqueras-tu ? » commença-t-il, essoufflé.

Mais elle ne répondit pas. Il la suivit dans leur chambre.

« Tu... Vous... » fit-il soudain, atterré.

Elle se dévêtait rapidement.

— « Mais oui, » dit-elle. « N'as-tu pas envie de goûter à mon nouveau corps ? »

Son visage souriait, elle tendait vers lui les bras. Pourquoi crut-il discerner dans ses yeux une lueur de moquerie, très brève ? Mais il ne put s'y attarder. Une vague de désir le prit et le roula avec elle au bord de l'abîme.

***

Il ne pouvait pourtant cacher la chose, ils étaient trop connus. Il dut quitter sa place, il dut changer de ville, et refaire sa vie. On n'a pas encore l'habitude de voir un homme en un instant troquer sa femme pour une autre. D'autant qu'on aurait pu lui demander des comptes et le traiter d'assassin de Christiane, même si l'on ne découvrait jamais le corpus delicti.

Il l'aima plus encore que Christiane. Car il changea son nom qui n'allait pas du tout à la beauté de Jacqueline.

— « Qui es-tu ? » demandait-il parfois quand la lucidité lui revenait. « Es-tu l'essence de mes rêves, une création de mon esprit, la vérité de mes désirs, incarnée... qui es-tu ? »

Mais elle lui fermait la bouche d'un baiser et l'entraînait dans des tourbillons insondables. La tentation le prit de profiter...

« Ange ou démon, » psalmodiait-il, « je veux avoir mille femmes par toi. Me les donneras-tu ? »

Elle lutta, elle lutta tant qu'elle put, mais elle n'était rien sans la volonté de cet homme.

Une nuit qu'il rêvait, elle le réveilla et alluma. Emerveillé, il contempla le corps nouveau qu'elle offrait à son corps, l'image qui suivait son rêve de l'instant, une Hindoue entrevue dans un film et dont la splendeur le hantait.

Et magicienne alors elle mua, elle changea de chair, elle se transforma pour lui, pour l'homme qu'elle aimait, pour chaque nuit et chaque jour de l'homme qu'elle aimait, elle lui offrit dans un délire de ferveur tous les corps les plus beaux des femmes les plus belles, chaque fois le surprenant et l'enlisant dans une ronde sans issue. La satiété n'était qu'un mot sans signification pour lui. L'effort de Don Juan une stupidité. Elle lui donnait tout ce qu'il pouvait souhaiter, devançant ses désirs en les comblant.

— « Ange ou démon, ange ou démon, » murmurait-il, « oh ! qui es-tu ? Dis, qui es-tu réellement ? »

Un soir qu'il la tenait dans ses bras, extasié, fille-fleur des cours

d'amour de Chine, dévidant sans y penser sa litanie comme un charme magique, elle commença à se plaindre. Ne lui suffisait-il donc pas de posséder mille femmes en elle ? Que voulait-il de plus ? Pourquoi tenter le diable ?

Alors sa litanie devint consciente. Les mots qu'il prononçait sans y attacher d'importance s'imprimèrent dans sa tête en une angoisse irrépressible. Et, sûr de tout détruire, il demanda pourtant, il imposa sa volonté contre laquelle elle était sans défense, elle l'avait prouvé par mille fois, puis il ferma les yeux.

— « Ange ou démon, ange ou démon, dis, qui es-tu *réellement ?* Je veux ! Je veux ! J'exige !... »

***

Et quand il les rouvrit, un grand cri d'angoisse peuplait seul la pièce, inhumain et vibrant, qui s'éteignit comme un frisson de cloche...



Banc d'essai

Affaire de goût

par ANNICK BÉGUIN

Ce dimanche-là, la ville blanche était brûlante et vide. Dès l'aube tous ceux qui l'avaient pu avaient fui vers les prés, humides de fraîches rivières, ou bien vers l'ombrage troué de lumière des grandes forêts.

Les autres se terraient, abrutis de chaleur, derrière stores baissés et volets clos, dans la pièce la plus abritée des brûlures du soleil.

Le jeune homme était étendu nu sur son lit. Il se tournait et se retournait dans son sommeil comme si quelque chose l'eût gêné ; pourtant cette gêne ne venait pas de la moiteur étouffante de la petite chambre enténébrée par d'épais rideaux, ni du pinceau de soleil qui, à travers une fente, marquait d'éclats d'or tantôt ses paupières fermées, tantôt sa nuque brune bouclée, ses oreilles pointues.

Brusquement il s'assit. Son corps cuivré luisait de sueur, son malaise augmentait. Il porta les mains à son ventre qu'il comprima fortement : là résidait son mal.

Ses lèvres rouges s'entrouvirent et laissèrent pointer la langue entre des dents blanches et aiguës.

Ce jeune homme avait faim...

Il se leva, passa dans la salle de bains et se laissa réveiller complètement par le ruissellement puissant de la douche trop tiède. Il se sécha à peine, enfila une chemisette et un pantalon de toile. Il lui fallait chercher sa vie : depuis trop longtemps il était privé, et il n'en pouvait plus.

Il sortit ; il était environ seize heures, cependant la fournaise était encore à son point culminant. La blancheur des façades lui blessait les yeux comme neige au soleil ; l'asphalte était mou sous ses légères sandales.

Il errait depuis un long temps déjà dans les rues désertes et silencieuses, lorsqu'il entendit une musique de jazz assourdie par le lointain.

Il remonta vers la source de cet unique bruit de toute la ville et se trouva bientôt devant un mur assez haut qui semblait entourer un grand jardin ; il eut vite fait de l'escalader, il progressa prudemment de l'autre côté sous le couvert de buissons de roses de toutes couleurs.

La musique paraissait à présent toute proche. Il pénétra au milieu d'un fouillis de rosiers afin de voir sans être vu.

Une jeune fille allongée dans un hamac, à l'ombre de deux grands arbres, se balançait au rythme de l'air diffusé par un petit transistor. Elle était jeune, blonde, et très jolie, vêtue d'une courte tunique rouge qui découvrait ses épaules et ses longues jambes couleur de miel.

Elle était seule.

Il la regardait agenouillé dans les roses. Les roses ont des épines, il s'était cruellement griffé au bras, et machinalement il lécha la profonde éraflure. Le goût du sang le rendit presque fou ; oubliant toute prudence, il bondit jusqu'au hamac.

La jeune fille le dévisagea d'abord avec étonnement, puis ravissement : il était beau, et ressemblait singulièrement au prince de son rêve. Elle sourit et dut croire rêver encore car elle se leva et s'approcha de lui pour le toucher d'un doigt hésitant.

Mais repris par une crainte atavique, il recula vivement en jetant des regards inquiets vers la maison toute proche. La jeune fille sourit à nouveau d'un air de connivence, elle porta un doigt à ses lèvres, puis prenant le transistor à terre, elle fit signe au jeune homme de la suivre.

Ils empruntèrent un petit sentier en lacet au milieu des roses dont l'odeur se faisait de plus en plus entêtante. Ils arrivèrent ainsi à une petite porte que la jeune fille ouvrit ; dans la rue se trouvait un coupé de sport, elle s'assit au volant et ouvrit l'autre portière au jeune homme. Il se laissa faire. Elle posa l'appareil qui jouait toujours entre eux deux et ils s'en furent.

Elle conduisait vite. Ils filèrent vers la forêt, dans l'illusoire fraîcheur du vent de la course.

Enfoncé dans son coin, il regardait la conductrice. Décidément elle était très jolie, mince, dorée, blonde aux yeux verts pailletés d'or ; jolie et désirable... mais appétissante aussi ! Ses mains fines posées sur le volant étaient rosées aux jointures, ses bras à la courbe gracieuse laissaient paraître des veines bleutées sous la peau transparente.

Le pauvre passager crispait ses mains jointes, partagé entre deux désirs aussi forts : celui de l'homme et celui de... l'autre, exacerbé par la faim.

Ils roulèrent longtemps. La forêt était terriblement encombrée, tel un parc public un jeudi après-midi ; la jeune fille ne paraissait pas vouloir se mêler à la foule. Elle se contentait de prendre chemins après routes, puis des allées et encore des routes ; elle fredonnait avec les mélodies, jetant de temps à autre des regards rapides et inquisiteurs sur son bel inconnu.

En fin d'après-midi, ils revinrent vers la ville. Ils n'avaient pas échangé une parole. Il se demandait si son aventure n'était pas un phantasme engendré par sa grande faim qu'il n'osait apaiser et qui l'envahissait de plus en plus comme un tourbillon.

La voiture s'arrêta devant la petite porte. La séduisante enfant se tourna vers lui, elle plongea ses yeux dans les siens un long moment, et lui tendit ses lèvres.

Il se pencha vers le ravissant visage offert... puis brusquement, il bondit hors de la voiture sans même ouvrir la portière : pour lui c'était clair et horrible, s'il la touchait, il la dévorait !

La jeune fille haussa les épaules d'un air méprisant et déclara, la voix acide :

— « Oh ! alors, si je ne suis pas à votre goût ! »

Elle descendit de voiture, franchit la porte du jardin et la claqua violemment derrière son dos.

Il resta immobile dans la fraîcheur tombante du soir... sur sa faim et son regret.

Tandis qu'une musique syncopée emplissait les arbres de ses clameurs discordantes, une rose rouge fanée vint frapper le jeune ogre sur les lèvres.



Ici, on désintègre !

Les amateurs français sont gâtés ces temps derniers, et van Vogt et Simak se partagent les honneurs de notre sélection du mois. Ajoutons-y la traduction d'un classique du fantastique : « Lutte avec la nuit », *ainsi qu'un nouveau roman de notre ami Jacques Sternberg.*

A. E. van Vogt : Les armuriers d'Isher

Après une éclipse qui a duré une douzaine de livres, Gallimard réapparaît dans le Rayon Fantastique. On se félicitera de cette rentrée, car elle nous vaut la traduction d'un classique de la science-fiction américaine. De plus, ces « *Armuriers d'Isher* » comptent au nombre des créations les plus caractéristiques de leur fascinant auteur. Michel Deutsch en présente une très bonne version française, et la couverture s'orne d'un dessin de P.J. Izabelle, qui s'inspire ici agréablement du style de Powers (1).

L'action se situe dans un avenir éloigné de plusieurs millénaires — plus exactement, en l'année 4784 de l'ère d'Isher. Ce nom d'Isher est celui de la monarchie régnant alors sur le système solaire, et dont l'héritière est l'impératrice Ineelda. Sans être une vraie tyrannie — les monarques absolus ne sont jamais des tyrans chez van Vogt — ce règne se caractérise par une corruption marquée, ainsi que par le mécontentement de certaines classes de la population. Au lieu de raconter un nouveau soulèvement-héroïque-de-l'élite-opprimée, van Vogt postule une sorte d'équilibre entre les dirigeants et les mécontents. Cet équilibre est maintenu grâce aux Armuriers d'Isher, une organisation secrète qui vend à quiconque le désire des moyens de défense, et dont la devise s'énonce par les mots « Etre armé, c'est être libre ». Bien entendu, les Armuriers possèdent des moyens scientifiques ignorés de la dynastie régnante, et l'impératrice souhaite leur disparition.

Tel est le fond sur lequel van Vogt développe son récit. Ce fond est progressivement révélé au lecteur, en même temps que sont narrées les aventures du héros. Comme plusieurs autres protagonistes de van Vogt, ce dernier possède des facultés qui sortent de l'ordinaire, et dont il n'a pas clairement conscience au début du récit. Ses pouvoirs jouent un rôle important dans l'enchaînement des événements, et il les découvre pour ainsi dire en même temps que le lecteur. Van Vogt, auquel nous devons déjà le « nexialisme », cette science qui englobe en somme toutes les autres (2), invente un nouveau mot pour désigner les facultés de Cayle Clark : il les appelle *callidétiques* (Michel Deutsch a préféré à ce terme celui de *callisthéniques*). En fait Cayle Clark possède un pouvoir de contrôle sur les lois des probabilités, contrôle qui lui permet, par exemple, de faire facilement fortune au moyen des jeux de hasard.

Bien évidemment, les Armuriers ont l'œil sur lui. Et parmi les Armu-

(1) Powers est le dessinateur auquel sont dues les couvertures de nombreux livres publiés aux U. S. A. par les éditions Ballantine.

(2) cf « La faune de l'espace ».

riers se dresse l'étrange Robert Hedrock. Robert Hedrock est immortel — il est le seul être au monde à posséder ce don — et il joue, dans ce roman, le rôle d'un meneur de jeu. Il connaît la meilleure façon de réaliser un équilibre entre l'Empire et les Armuriers et, bien qu'il fasse partie de ces derniers, ne souhaite pas leur victoire définitive.

Cependant, Robert Hedrock demeure en général au second plan dans ce récit (il joue un rôle beaucoup plus important dans un autre roman de van Vogt, « *The weapon makers* », qui constitue un pendant à celui-ci et dont il n'est peut être pas téméraire d'attendre une prochaine traduction française ?). Le véritable héros est Cayle Clark, dont la lente prise de conscience est évoquée avec beaucoup de bonheur. Elevé dans une petite ville où il a fait le désespoir de l'artisan conformiste qu'est son père, Cayle Clark commence par faire figure de provincial dépaysé lorsqu'il arrive dans la Cité Impériale, avant de s'affirmer véritablement.

Parallèlement à cette intrigue principale, van Vogt présente l'évolution spirituelle de Fara Clark, le père de Cayle. Au commencement, il n'a que haine pour ces Armuriers dont les magasins apparaissent soudainement dans les villes les plus diverses de l'empire, et qui représentent à ses yeux l'illégalité et le danger. Petit à petit, il en vient à accepter leur aide lorsqu'il se trouve lui-même en difficulté.

Enfin, un homme du XX[e] siècle figure dans l'action, un reporter nommé Chris McAllister. Il apparaissait primitivement dans une remarquable nouvelle isolée, intitulée « *The seesaw* », dont van Vogt a fait ici un élément capital dans le déroulement de son récit. A la suite d'une rupture temporelle entraînée par l'usage d'une arme nouvelle, Chris McAllister fait la connaissance des Armuriers et prête son concours à une expérience hallucinante, dont l'issue est exprimée par le superbe paragraphe terminal du roman :

« *Il ne serait pas témoin de la naissance des planètes. Mais il contribuerait à leur genèse.* »

Complexe et touffu, ce roman ? Bien entendu. Mais, en même temps, extraordinairement prenant. De tous les auteurs américains de science-fiction, van Vogt est le seul à donner cette impression de création sans cesse en mouvement, d'univers dont il ne connaît lui-même qu'une partie des secrets au moment où il commence à nous en parler. Il y a, dans ces pages, un brassage incessant des idées, qui correspond au rythme rapide de l'action. Il y a des coups de théâtre et des révélations, des renversements de situation et des bouleversements de notions. Comment ne pas partager la stupéfaction de Cayle Clark, lorsqu'il se trouve en face de lui-même, et comment rester impassible devant les siècles que McAllister voit défiler devant lui ? Van Vogt jongle avec l'espace et avec le temps, selon des lois qu'il est le seul à connaître parfaitement — et qu'il revise d'ailleurs fréquemment. Certains le lui ont reproché. Damon Knight, en particulier, lui a consacré le chapitre le plus sévère de « *In search of wonder* » (1). On y trouve, à propos du « *Monde des non-A* », des critiques parfaitement justifiées, au sujet des intrigues aussi bien que sur les personnages ou le fond. Certaines de ces critiques seraient également valables ici.

Et pourtant ! Les romans de van Vogt — et tel est le cas du « *Monde des non-A* » comme des « *Armuriers d'Isher* » — constituent une brillante démonstration d'un paradoxe anti-mathématique : celui qui affirme que le tout peut être plus grand que la somme des parties. Car, même en tenant compte des faiblesses du présent ro-

(1) La traduction de ce chapitre paraîtra ultérieurement dans « *Fiction* ».

man (1), il est difficile de ne pas être emporté par le rythme de l'action, de ne pas goûter ce qui est, après tout, une forme contemporaine du conte de fées et du récit surnaturel. L'édifice que nous construit van Vogt fait fi de bien des règles architecturales ; il est même possible qu'il s'écroule après notre passage. Mais, pendant que nous nous y trouvons, et pendant que l'auteur nous guide à travers ses couloirs, nous oublions cela pour goûter sa beauté inhabituelle mais captivante. C'est là une qualité qui compense bien des défauts.

(1) Une des plus évidentes est le déséquilibre entre la minutie de certains détails de l'action et les dialogues, d'une part, et le caractère flou du fond et des décors, de l'autre. Une autre est l'allure éminemment fantaisiste de la « science » présentée.

Demètre Ioakimidis.

« *Les armuriers d'Isher* » (The weapon shops of Isher) par A.E. van Vogt : Gallimard, « Rayon Fantastique » — 3 NF.

Clifford D. Simak : **La croisade de l'idiot**

Comme « *Pèlerinage à la Terre* » de Robert Sheckley (même collection), le reproche que l'on pourrait adresser à ce recueil est de rassembler des histoires pour la plupart déjà parues dans la revue « *Galaxie* ». Mais la médiocrité bien connue des traductions de « *Galaxie* », le fait aussi que chaque texte y était plus ou moins mutilé, rendent la chose moins regrettable.

Et puis la bibliographie des œuvres de Clifford Simak en français n'est pas si abondante que l'on ne voie avec plaisir s'y inscrire un nouveau titre.

Des sept longues nouvelles réunies ici, six avaient donc connu dans « *Galaxie* » des fortunes diverses. Ci-dessous les données bibliographiques les concernant :

« *La croisade de l'idiot* » (*n°* 20 de « *Galaxie* », même titre) ; « *Le zèbre poussiéreux* » (*n°* 16, sous le titre : « *Z comme zèbre* ») ; « *Honorable adversaire* » (*n°* 36, même titre) ; « *Lulu* » (*n°* 47, sous le titre :« *Le robot sentimental* ») ; « *Copie carbone* »(*n°* 51, sous le titre : « *Le Martien se trompe de plan* ») ; « *Le père fondateur* » (*n°* 46, sous le titre : « *Le père de tous* »).

Un septième récit, « *La grande cour du devant* » — le plus long d'ailleurs du recueil — est inédit en français.

S'il faut juger la qualité de ces histoires, on notera qu'elles sont situées dans un registre mineur, fort éloigné de la dimension philosophique de « *Demain, les chiens* », qui reste à ce jour le chef-d'œuvre de l'auteur. Il s'agit surtout ici de science-fiction divertissante, d'aimables exercices de style composés avec cette décontraction qui est le produit d'un métier affiné. Rien n'est forcé, rien n'est laborieux dans ces pages, mais tout semble couler de source, grâce à une habileté narrative dont la suprême vertu est de rester dissimulée derrière les apparences de la simplicité. Voilà qui contraste avec les dédales où nous entraînent souvent certains auteurs chevronnés.

Pourtant l'apparente facilité et l'absence de sophistication de ces nouvelles ne doivent pas faire illusion : en les examinant, on s'aperçoit du soin avec lequel chacune d'elles est composée, depuis l'introduction « accrocheuse » jusqu'à la chute harmonieusement amenée, en passant par toutes les phases de l'exploitation progressive de la situation.

Que ce soit l'histoire d'une invasion avortée de la Terre (« *La croisade de l'idiot* »), du troc par téléportation entre un Terrien et un mystérieux Correspondant galactique (« *Le zèbre poussiéreux* »), de la rencontre d'une race extra-terrestre qui pratique la guerre comme un jeu (« *L'honorable adversaire* »), des démêlés d'un groupe d'humains avec un astronef-robot sentimental (« *Lulu* »), du tunnel établi, dans la quatrième dimension, entre la Terre et un autre monde (« *La grande cour du devant* »), d'un agent immobilier qui se trouve amené à louer des maisons situées dans le continum espace-temps (« *Copie carbone* ») ou enfin de l'étrange illusion dont est victime un homme sur une planète (« *Le père fondateur* »), les sujets utilisés ici par Clifford Simak sont toujours simples au départ, mais leurs développements sont imprévus et mis en scène de manière à la fois fantaisiste et attachante.

Dans ces développements, l'élément humain est prédominant ; au premier plan, figurent constamment les réactions des personnages face aux situations. Et ces réactions sont caractérisées par un bon sens et un matérialisme à tous crins qui donnent une tournure très particulière au récit : quel que soit le danger en puissance qu'y représente l'intervention des « autres mondes », elle ne semble pas en définitive être beaucoup plus qu'un problème à élucider, aux yeux du héros. La notion de peur lui est totalement étrangère. C'est qu'en fait les extra-terrestres de Simak, malgré leurs pouvoirs bizarres, sont en général inoffensifs, soucieux de commerce ou d'amusement plutôt qu'avides de destruction.

Au total, cette anthologie est conçue de manière à distraire le lecteur, tout en ouvrant à son imagination des horizons suffisamment variés. Elle permettra à l'amateur de Clifford Simak de prendre patience en attendant la nouvelle édition, prévue pour 1962 au « Rayon Fantastique », de son meilleur roman : « *Dans le torrent des siècles* ».

Ajoutons que la traduction due à Elisabeth Gille est dans l'ensemble aisée, et qu'elle respecte avec naturel la fraîcheur et la fluidité du style de Simak.

Alain Dorémieux.

« *La croisade de l'idiot* » (The worlds of Clifford Simak) par Clifford D. Simak : Denoël, « Présence du Futur » — 5 NF.

William Sloane : **Lutte avec la nuit**

Malgré ce que laisse supposer la présente traduction, qui en situe (page 7) l'action en 1960, l'édition originale de ce roman américain remonte à vingt-cinq ans. Son auteur, William Sloane, a également écrit un second livre : « *The edge of running water* », l'un et l'autre appartenant à un genre que l'on pourrait qualifier de « suspense fantastique ». Félicitons les éditions Hachette d'avoir inclus le premier d'entre eux dans le « Rayon Fantastique », car il s'agit d'un ouvrage éminemment recommandable (1).

Le sujet de « *Lutte avec la nuit* » est simple, très simple même. En gros, l'action roule uniquement sur un mystère psychologique de nature obsédante : celui posé par une femme chez qui le narrateur pressent, peu à peu, une différence fondamentale avec le genre humain. Ce mystère est d'abord mineur en apparence, com-

(1) Il est à souhaiter qu'elles fassent de même, prochainement, pour « *The edge of running water* ».

posé de détails anodins, d'anomalies superficielles, qui entretiennent autant de questions sans réponse. Puis, progressivement, l'énigme se noue, et sa conclusion laisse éclater un drame tout en nous fournissant une explication volontairement inachevée.

Le roman tout entier possède un climat envoûtant, né de l'accumulation de ces petits faits décrits dans une optique réaliste. C'est une gageure de la part de l'auteur d'être ainsi parvenu à maintenir en permanence l'intérêt, à partir de données relativement linéaires. Sans doute peut-on estimer que la narration s'étend un peu trop et que le roman (assez long) eût gagné à être raccourci. Mais sa dimension était nécessaire à la prolongation de l'effet de suspense que désirait ménager William Sloane.

S'il fallait adresser un reproche au livre, cependant, il tiendrait précisément à cette conception que l'auteur a eue de son sujet. En choisissant de faire raconter le drame par une tierce personne, qui n'est pas directement le témoin des faits essentiels, William Sloane a certes accentué l'aspect mystérieux de l'intrigue, mais il a aussi esquivé le vrai thème, à savoir la découverte de la nature non humaine de l'héroïne par l'homme qui en est amoureux. Par une solution de facilité, Sloane, en somme, a préféré faire pencher la balance du côté du roman policier plutôt que de l'introspection psychologique, et on peut le regretter.

Il est utile de noter que l'on trouvait un traitement plus approfondi du même thème dans « *Glaise* », de Christine Harth (1), roman étrange et parfois irritant, peut-être pas entièrement réussi, mais où l'on touchait de plus près, par une expérience en quelque sorte viscérale, l'inhumanité d'un être. Pourtant « *Glaise* » aussi restait en deçà du sujet, demeurait centré sur l'effort vain du héros pour percer un secret le dépassant. Et puis Glaise était un mythe, et les mythes échappent aux qualifications. La véritable histoire d'un homme et une femme *autre*, avec toutes les prises de conscience qu'elle implique, reste à écrire. On en avait une intuition fulgurante dans « *Shambleau* ». Quel roman nous en apportera la réalisation ?

Tout cela diminue-t-il les mérites de « *Lutte avec la nuit* « ? Absolument pas. La traduction de ce très beau livre vient au contraire à point nommé pour nous rappeler que la science-fiction et le fantastique ne sont, tout compte fait, que des étiquettes ; qu'une œuvre réussie peut être considérée à la fois comme rejoignant les deux genres et comme y échappant ; que cette œuvre, enfin, peut être jugée exactement selon les mêmes critères que toute autre production littéraire (2). Ce qui tue la science-fiction, le plus souvent, c'est la spécialisation abusive, qui la réduit au rang de littérature de chapelle, de langage pour initiés. Elle aura atteint véritablement l'âge adulte le jour où elle fournira un livre qui, indépendamment de son aspect S. F., sera regardé par les critiques comme *le* meilleur livre du moment.

Alain Dorémieux.

(1) Voir compte rendu dans notre numéro 76.

(2) cf. « *Fiction* » n° 96 : « *Damon Knight et la quête aux merveilles* » par Pierre Versins (page 142).

« *Lutte avec la nuit* » (To walk the night) par William Sloane : Hachette, « Rayon Fantastique » — 6 NF.

Jacques Sternberg : **La banlieue**

Jacques Sternberg a récemment reçu, pour son livre « *La banlieue* », le Grand Prix de l'Humour Noir. Il eut mérité bien davantage de le recevoir l'an dernier pour « *L'employé* », et sans doute plus encore pour « *Un jour ouvrable* » qui vient tout dernièrement de paraître. Car entre ces deux livres, « *La banlieue* » fait figure d'accident tout à la fois mineur et significatif (1).

Un homme — Sternberg lui-même, bien sûr — s'égare dans l'envers des choses. Il traverse le miroir, ou plutôt, il plonge sous la surface. Le chemin secret qui le mène à l'étrange passe par le métro. Et dans cette banlieue froide, déserte non de silhouettes, mais d'humains, dans ces corridors interminables, ces pièces toutes semblables qui ne sont que des passages, où des hommes s'affairent à des besognes qui ne sont que des passe-temps en dehors de toute notion de temps ou d'ennui, il erre. En bas, dans cet enfer, il n'est ni temps, ni distance, ni durée, ni dimension réelle. Cela ne perturbe pas, du reste, le héros sternbergien. « *Autour de moi, tout avait changé. En moi, rien. Intacte, mon indifférence.* »

C'est qu'entre l'univers du haut et ce monde d'en bas, les correspondances sont nombreuses. Au fond, rien ne prouve que la banlieue ne soit pas le prolongement immédiat, sans solution de continuité, de l'univers normal. Ce qui caractérise la banlieue, c'est l'absence totale de signification de tout ce qui s'y passe. Non pas que les événements y soient insensés. Les employés que rencontre notre voyageur de commerce-emballeur-étiqueteur se livrent à des tâches en un sens normales mais d'un autre côté totalement dépourvues de raison : ce qu'ils ignorent. Ce qu'est seul à savoir notre égaré. Sont-ils donc, eux, des aliénés, ou bien est-ce au contraire leur visiteur insolite qui l'est ? La question est aussi dépourvue de sens pour eux que pour lui. Il la pose parce qu'il ne peut faire autrement, mais il n'en tire aucune conclusion, n'en fait découler aucun acte. Dans un univers où le salut réside dans l'indifférence, il n'y a même pas de place pour le désespoir.

Si l'on voulait chercher de la métaphysique dans l'œuvre de Sternberg — et après tout, il y en a, ni plus ni moins que dans celle de Beckett ou celle de Ionesco — on pourrait dire qu'il dénonce en toute froideur l'aliénation des hommes qui se contraignent socialement à accomplir des tâches qui n'ont plus aucun rapport avec leur réalité, avec leurs instincts. L'emballeur Sternberg proteste contre la réduction à l'emballage de l'être Sternberg. Ou plutôt, il ne proteste même plus. Il constate et expose.

Mais par son indifférence même, il est un corps étranger dans une société qui croit à la vertu essentielle de l'emballage et de la comptabilité. D'où le sentiment d'une sorte de culpabilité sociale. Il y a dans « *La banlieue* », une sorte d'ombre de procès. Mais au contraire de ce qui se passait dans « *Le délit* » ou dans d'autres œuvres de Sternberg, culpabilité et procès n'ont eux-mêmes plus aucune importance. Ce sont là affaires d'emballeurs. D'emballeurs convaincus, ou simplement d'emballeurs emballés.

On voit que « *La banlieue* » aborde une grande partie des thèmes sternbergiens sur un mode épuré. A ce titre, ce roman constitue une sorte d'utile introduction à l'univers de Sternberg. Il conviendrait de le lire avant d'aborder « *L'employé* » et

(1) Il n'est sans doute pas inutile de signaler que le manuscrit original de « *La banlieue* » remonte, en fait, aux premiers temps de la carrière de Sternberg.

surtout « *Un jour ouvrable* ». Il est exempt de l'arsenal baroque du fantastique quotidien qui alourdissait « *Le délit* ». Il consacre ce fait apparemment paradoxal que Sternberg est un écrivain réaliste « désintéressé » de la réalité.

Gérard Klein.

« *La banlieue* » par Jacques Sternberg : Julliard.

Roger Caillois : **Ponce-Pilate**

C'est presque sur un argument de Jorge Luis Borges que l'introducteur en France de Borges, Roger Caillois, a choisi d'écrire un récit philosophique. Si mes souvenirs sont bons, en effet, un des récits du « *Jardin aux sentiers qui bifurquent* » réhabilitait Judas en le peignant conscient et de la portée et de la nécessité de son crime : le crucifié réel, concluait Borges, c'était Judas. Parce que son supplice n'avait pas de fin et qu'il était condamné à porter le poids de l'opprobre aussi longtemps que l'humanité durerait.

Caillois, lui, choisit non de réhabiliter Pilate au niveau des intentions en conservant intact l'enchaînement des événements (donner un sens différent à un labyrinthe identiquement répété parce que la répétition même induit une transformation de la signification), mais de décrire un possible différent de l'histoire dont le nœud est une décision morale. Ainsi Caillois prend ses distances d'avec Borges. Ce dernier est exclusivement métaphysicien tandis que le premier se veut moraliste. Mais ce sont de courtes distances, car la métaphysique de l'Argentin débouche sur une casuistique, tandis que la morale du Français se perd dans les sables de l'impossible problème de la liberté.

Pilate, donc, doit décider. Et toute l'œuvre de Caillois se déroule en contre-point d'une décision attendue, d'un texte connu. Parce que Pilate décidera autre chose qu'il n'est dit dans l'évangile, il faut le considérer comme le premier des hérétiques, le protothérésiarque. Dans la mesure où Caillois s'assimile à son personnage, il assume lui-même l'hérésie ; or, l'hérésie ne consiste pas à croire seulement que la vérité est autre que celle qui est enseignée. Elle consiste à rejeter la vérité dans les limbes, à la refuser, comme fait Caillois, qui d'une phrase ultime renonce à quelque deux mille ans d'Histoire : « *L'histoire, sauf sur ce point, se déroula autrement.* » Le récit commence là et finit là. La phrase est trop belle, trop nette, pour que le récit tout entier n'ait été composé pour qu'elle vînt le clore. En une ligne, l'univers bascule, et de réel, le lecteur devient imaginaire, nié par un auteur qui a pris la précaution de franchir la ligne de démarcation dès le début du livre. Le lecteur devient un personnage du rêve prophétique de Mardouk, et rien d'autre. Notre histoire tout entière, passé ce point-clé qu'a été la décision de Pilate, n'est rien de plus qu'un rêve, habile et effrayant certes, mais simple construction de l'esprit. Et comme il n'y a aucune raison pour que le problème de Pilate ait été le seul carrefour du temps, il convient d'imaginer des séries infinies et bourgeonnantes d'univers qui se rêvent et s'excluent réciproquement. Le labyrinthe de Caillois se prolonge totalement dans le virtuel. Il est la contrepartie exacte des labyrinthes concrets et géométriques de Borges.

Il n'y a pas que des résonances de Borges dans les subtilités de Roger Caillois. Page 62 : Mardouk « *disait par plaisanterie... qu'il ne connaissait que deux sciences exactes, les mathématiques et la théologie.* » Dans son excellent livre, « *Le pont du roi Saint*

Louis, » Thornton Wilder décidait frère Juniper à penser qu'il « *était grand temps que la théologie devînt une science exacte.* »

C'est que Borges, Caillois, Wilder et quelques autres appartiennent à une classe d'esprits singuliers. Leur scepticisme est-il une élégance ? Leur sobriété cache-t-elle une démesure ? Je crois bien que le classicisme extrême de leur forme cache un romantisme exacerbé des idées, une sensibilité tout entière détournée vers les structures abstraites, et dont l'expression me satisfait non sans m'inquiéter. Car ceux qui jouent à être des dieux sont souvent près de cesser de jouer.

Gérard Klein.

« *Ponce-Pilate* » par Roger Caillois : Gallimard.

Jean Rogissard : **Le clos des noires présences**

Roman paysan autant que roman fantastique, se situant dans l'Aisne, sans doute en Thiérache. A quelle époque ? Il est malaisé de le dire, les points de repère jetés en cours du récit étant contradictoires : une vieille femme pauvre offre 60.000 francs par an à sa servante en plus des avantages en nature, mais un télégramme de 350 francs est réglé en louis d'or et en pièces d'argent, comme le sont les gages de la servante. Si nous tenons également compte du fait que, pas une fois, on ne parle des deux guerres, et que nous trouvons une allusion à « *L'homme qui peut vivre dans l'eau* » de Jean de la Hire, tout porte à croire que l'action se déroule dans les premières années du siècle. Ces détails ne sont pas oiseux, car c'est la situation dans le temps qui donne toute sa plausibilité à l'aventure d'Aline Allard, fuyant son foyer devant les haines conjuguées de son mari et de sa belle-mère, et trouvant asile chez une vieille femme infirme.

Tout le roman baigne dans une atmosphère fantastique diffuse, un fantastique insidieux, où jamais le démon et les forces obscures ne jaillissent au jour, mais qui, sourdement, filtre de l'accumulation de détails anodins, routiniers.

Cette jeune femme réfugiée dans le domaine des Maudits, qui y devient, presque malgré elle, la maîtresse des deux jumeaux, Albin et Alban, met clandestinement au monde des jumeaux, et qui fuit le domaine, épouvantée par la lubricité de ses amants, vit une aventure somme toute banale, sinon sordide. Il n'en est rien cependant. La maîtresse du domaine n'est que par instants une vieille femme aimable, seulement un peu exigeante. Tout est mystère autour d'elle. D'où lui viennent ses ressources ? Que signifie ce télégramme chiffré envoyé en Allemagne ? Pourquoi n'y a-t-il pas de crucifix dans sa demeure, mais seulement un crapaud écartelé sur une croix de bois ? Une malédiction pèse sur cette famille, dit-on, et l'origine en remonte à la Révolution. Certes chaque détail isolé peut trouver une, deux, dix explications ordinaires et banales, mais pas leur accumulation. Lentement le mystère et l'effroi tissent leur toile autour d'Aline. A mesure que tournent les pages, l'atmosphère devient plus lourde, des relents de bouc et de soufre prennent à la gorge.

Et pourtant il n'est pas jusqu'aux pages saisissantes contant la fuite d'Aline, traquée par une horde infernale et invisible, qui ne puissent être interprétées comme une hallucination de la fièvre, comme l'écho multiplié de ses propres pas. Et que dire de la conclusion équivoque et ambiguë au possible, où

la jeune femme se retrouve dans son lit de malade, veillée par une belle-mère et un mari empressés, aussi peu semblables que possible au portrait tracé dans les premières pages ? Toute cette aventure n'a-t-elle été qu'un délire de malade ? A-t-elle été réellement vécue dans un pli du temps? Aline a-t-elle, dès le début, été envoûtée et aveuglée par le démon, ayant besoin d'elle pour perpétuer son espèce ? On ne sait, et l'auteur ne nous livre rien qui puisse nous éclairer dans un sens ou dans l'autre. Et cependant, loin de nous décevoir, cette conclusion vague et floue ne fait que renforcer l'impression générale de malaise.

Tout comme « *Lutte avec la nuit* » de William Sloane, ce roman nous offre un parfait exemple d'un renouvellement possible et souhaitable du fantastique, genre qui semble souvent prisonnier d'une mythologie et d'un vocabulaire, et, par là, amené à se répéter. Dans les deux ouvrages cités, le fantastique adopte une démarche intime, psychologique, feutrée, toute en demi-teintes, qui finalement laisse une impression durable de réalité et de vraisemblance. Alors que tant d'œuvres échevelées, fort réussies et même admirables, n'y parviennent pas. C'est qu'à trop multiplier les couleurs et les échappées sur les gouffres, le lecteur n'est plus que spectateur, alors qu'ici il devient lui-même participant à l'action.

Cela n'implique nullement une condamnation, loin de là ; nous aimons tout autant des livres comme « *Malpertuis* », mais à côté d'eux il y a place pour d'autres œuvres, comme celles citées ci-dessus, ou « *Le tour d'écrou* », qui restent de vrais romans même dans un éclairage non fantastique.

Jacques Van Herp.

« *Le clos des noires présences* » par Jean Rogissard : Fayard — 9,50 NF.

Livres pour la jeunesse

X.B. Leprince : **Le chant des abîmes**
J. Pierroux : **Police spatiale**
Cl. Vauzière : **Trafic interstellaire**

Une S. F. pour jeunes n'est pas facile à réaliser : elle demande d'abord un équilibre difficile entre la partie documentaire et scientifique, qui doit être correcte en tous points, ou du moins plausible, et le récit lui-même, attachant, plein de mouvement et de vie. De plus il est souhaitable que l'élément scientifique soit un facteur déterminant de l'intrigue, et que les caractères ne se plient pas trop au manichéisme sommaire des romans d'aventures.

C'est ce qu'ont fort bien compris les auteurs anglo-saxons de « *juveniles* » : Asimov, Heinlein, Wyndhan, etc. C'est ce que ne comprirent pas les auteurs dont nous allons parler.

« *Le chant des abîmes* » est de loin le meilleur des trois ouvrages. X.B. Leprince sait écrire et débute en coup de tonnerre ; mais à la page 43 seulement. Un interféromètre géant, braqué sur la nébuleuse d'Andromède, troue soudain la nuit de Sologne d'une plainte déchirante. Et, sur la foi du titre, nous attendons une vaste épopée, ou une œuvre poétique aux résonances

profondes. Hélas par la suite, le récit traîne, mélange un zeste de sorcellerie paysanne et une idylle en coups de bec entre polytechnicien et demoiselle du château, et s'enlise dans le roman d'espionnage. En dépit d'une référence à O. S. S. 117, l'auteur n'a rien de la maîtrise de Jean Bruce, et la menace qui pèse sur Nagis ne rappelle en rien celle de « *Panique à Wake* ». Reste que l'auteur fait montre d'une information scientifique certaine, qu'il semble capable d'écrire de la vraie S. F., qu'il nous en offre 20 pages, amples et saisissantes, sur un total de 293. Les autres ? Mon Dieu, elles paraissent sorties tout droit du « Musée des Familles » de 1875, ce qui est fâcheux pour un roman qui se veut d'actualité, sinon d'anticipation.

J. Pierroux, lui, possède le rythme, abonde en descriptions techniques, multiplie les coups de théâtre autour de ses pantins, ainsi que les massacres et les bagarres. Pour remuer, cela remue... Mais il écrit mal, et surtout écrit froidement des choses telles que « *Température ambiante : entre moins 650°C et 685°C* » (p. 58) ; apprenons-lui qu'il existe un zéro absolu fixé à moins 273 degrés ! L'action se situe (p. 52) dans un autre système solaire à 2 milliards de milles de la Terre, soit moins de 4 milliards de kms, et Pluton gravite au-delà ! Mais voici le plus beau : en treize ans, de 1976 à 1989, les Terriens ont subjugué la Galaxie, à l'aide d'engins à propergols solides dont les plus rapides (p. 61) atteignent 60.000 milles à l'heure, soit environ 30 kms/sec ! Dans ces conditions, le simple voyage aller vers Alpha du Centaire demanderait 40.000 ans ! Ce sont de telles erreurs qui, même dans un ouvrage pour la jeunesse, accréditent l'idée que la S. F. est une sous-littérature. Et, quand on lit de telles choses, on se dit qu'on fut injuste envers Jimmy Guieu qui, du moins, recopie correctement les données scientifiques. Aussi préférera-t-on, si on a un petit cousin de douze ans, lui offrir le Cl. Vauzière, bien qu'il ne soit qu'un sous Jimmy Giueu.

Jacques Van Herp.

« *Le chant des abîmes* » par X.B. Leprince : Alsatia ; « *Police spatiale* » par J. Pierroux et « *Trafic interstellaire* » par Cl. Vauzière : Marabout-Junior.

Jean E. Charon : **La connaissance de l'univers**

L'histoire de la science peut être considérée comme une suite d'acquisitions discontinues. L'humanité se trouve jouer le rôle d'un enfant qui essaie de reconstituer un puzzle. Il ignore le nombre total des pièces que comprend celui-ci ; il peut parfois se tromper sur ce qu'elles représentent réellement ; il lui arrive également d'en grouper quelques-unes, et d'obtenir parfois une image reconnaissable. Arrivera-t-il à reconstituer l'ensemble ? Autrement dit, l'humanité parviendra-t-elle un jour à connaître véritablement l'univers ?

Bien entendu, diverses images de ce dernier ont été proposées depuis l'antiquité, et les physiciens contemporains retrouvent certaines vues des philosophes grecs d'il y a deux mille ans. Mais peut-on espérer parvenir quelque jour à une connaissance véritablement cohérente et complète de l'univers ? C'est pour tenter de répondre à cette question — plutôt que pour présenter un « modèle définitif de l'univers » que Jean Charon a écrit ce très intéressant petit livre, qui bénéficie en outre de l'attrayante présentation des éditions du Seuil.

Le premier mérite de celui-ci est à rechercher dans l'élargissement d'horizon qui se trouve proposé au lecteur : lorsqu'il l'invite à faire la distinction entre le Réel et le Connu, lorsqu'il attire son attention sur les quatre dimensions (en comptant le temps) que nécessite la connaissance précise d'un événement, ou lorsqu'il parle du caractère non-euclidien de l'espace, Jean Charon met en lumière l'aspect nécessairement fragmentaire qui est celui des découvertes scientifiques, en même temps qu'il indique les directions dans lesquelles une vue plus « panoramique » pourrait être obtenue.

Le Réel est continu ; les discontinuités sont inhérentes à la présence de l'observateur, et non pas à la nature des choses observées. Tel est le premier point développé par l'auteur, grâce auquel il s'efforce, par exemple, de concilier les interprétations ondulatoire et corpusculaire de la lumière. Il évoque ensuite les théories unitaires de l'univers, et tente de présenter de façon accessible au profane celle qu'il a lui-même proposée. C'est là un passage qu'il faudra sans doute relire avant d'en extraire toute la substance ; mais l'assimilation des vues développées précédemment par Jean Charon aide à comprendre les grandes lignes de sa conception.

La dernière partie de l'ouvrage aborde le problème de la Vie. Jean Charon suit ici les vues de Teilhard de Chardin sur le psychisme. Ce dernier mot désigne le développement de ce que l'on appelle *esprit, pensée* ou *conscience* — par opposition à l'idée de *matière.* Charon, à la suite de Teilhard de Chardin, invite le lecteur à une conception vraiment grandiose : postulant l'existence d'un psychisme élémentaire dans les particules atomiques et subatomiques, et considérant l'homme comme concrétisant un stade intermédiaire, il entrevoit la possibilité d'un psychisme à l'échelle planétaire, puis galactique, puis enfin, littéralement, universelle.

Que l'on partage ou non l'ensemble des vues de l'auteur, ce petit livre est d'une lecture éminemment profitable. Il permet évidemment de sentir que, selon l'expression consacrée, « nous sommes vraiment bien peu de chose » ; mais il avive surtout, chez le lecteur, la soif de connaître : Jean Charon montre que ce que nous savons, ce que nous avons accompli, n'est qu'une modeste fraction de ce qui reste encore à explorer. Loin de décourager, ces pages constituent au contraire un stimulant dans cette direction.

Demètre Ioakimidis.

« *La connaissance de l'univers* » par Jean E. Charon : éditions du Seuil, coll. « Le Rayon de la Science » — 4,50 NF.

Yves Chelet : **L'énergie nucléaire**

Voici un petit livre fort bien écrit, remarquablement présenté, et qui vient à son heure. On y trouve en effet un exposé simple mais précis des connaissances scientifiques actuelles dans le domaine de la structure de la matière, ainsi qu'un aperçu des moyens dont l'homme dispose pour utiliser l'énergie nucléaire. Sans faire appel aux mathématiques, sans sacrifier non plus au sensationnel ou à la comparaison spectaculaire et facile, Yves Chelet a réussi à présenter son sujet en 192 pages — et même à le présenter de façon éminemment attrayante et compréhensible à chacun.

A l'exposé historique, il a préféré un développement synthétique et logi-

que ; bien évidemment, les Rutherford, les Curie, les Bohr, sont mentionnés au passage, mais la progression proprement dite des connaissances concernant l'atome est brièvement résumée en quelques pages, à la fin du livre. Cela a permis à l'auteur d'introduire de manière rationnelle son sujet, en commençant par la notion d'atome et celle de molécule, puis en abordant la structure du noyau et la radioactivité, afin de fixer les idées de ses lecteurs avant de parler des transmutations artificielles.

Il n'est évidemment pas question de résumer ici ces pages : elles constituent en effet une sorte de résumé « incompressible » du sujet qu'Yves Chelet s'est proposé de traiter, et seront, à ce titre, un aide-mémoire utile. Elles permettront également la lecture d'ouvrages plus approfondis sur la question, car elles déblaient en quelque sorte le terrain et permettent au non-spécialiste de clarifier ses notions. Pour toutes ces qualités, ce petit livre est chaleureusement recommandé.

Demètre Ioakimidis.

« *L'énergie nucléaire* » par Yves Chelet : éditions du Seuil, coll. « Le Rayon de la Science » — 4,50 NF.

Maurice Burton : **La vie fantastique des animaux**

S'il existe un domaine de la science que l'« honnête homme » aborde avec la conviction d'en savoir suffisamment et la certitude que ses notions n'ont guère besoin d'être revisées ou approfondies, c'est bien celui de l'histoire naturelle. Après tout, l'observation d'un bon nombre d'animaux ou de végétaux n'est-elle pas à la portée du premier venu ? Et leur étude n'a-t-elle pas été poursuivie depuis des siècles, voire des millénaires ?

Ainsi raisonne l'« honnête homme » en général, et il sera bien surpris, en lisant le remarquable ouvrage de Maurice Burton, de constater qu'il y a encore bien des mystères autour de ces animaux familiers, et que plusieurs des certitudes qu'il croyait détenir à leur sujet ne sont en fait que des légendes.

Maurice Burton est un naturaliste anglais, docteur ès-sciences zoologiques de l'Université de Londres, qui fut durant plusieurs années conservateur au département d'histoire naturelle du British Museum. Dans cet ouvrage — qui réunit la matière de deux livres publiés en anglais sous les titres de « *Animal legends* » et « *More animal legends* » — il montre qu'il nous reste encore beaucoup de choses à découvrir sur le comportement et les habitudes d'animaux que nous croyons bien connaître. En quoi consiste le « bain de fourmis » que certains oiseaux semblent avoir l'habitude de prendre ? L'euthanasie existe-t-elle chez certains autres volatiles ? Ou l'hibernation ? Est-il vrai que les hérissons se servent de leurs piquants pour transporter des fruits ? Arrive-t-il aux rats de s'associer pour emporter des œufs ? Comment faut-il interpréter cet autre bain, que prennent parfois les renards ? Cherchent-ils vraiment à se débarrasser de leurs puces en agissant de la sorte ? Ce sont là quelques-uns des points qui se trouvent évoqués dans cet ouvrage captivant.

L'auteur possède manifestement une connaissance considérable du domaine dans lequel il pilote le lecteur, mais il est doué, en outre, d'un discernement et d'un sens critique exemplaires. Il examine minutieusement chacun des témoignages qu'il est amené à citer, pèse le pour et le contre, soulève des objections, n'hésite pas à prendre parti en donnant ses raisons. Bref, il donne

une remarquable leçon d'intégrité scientifique, cherchant à expliquer beaucoup plus qu'à impressionner. Il le fait sans pédanterie, sans fausse modestie non plus, mais avec une conscience fréquemment pimentée d'un humour léger.

Guy de Germiny et Bernard Heuvelmans ont réalisé une très bonne traduction française du texte, qu'ils ont enrichie de quelques notes pertinentes. Bernard Heuvelmans est en outre l'auteur d'une excellente préface, dont la fin mérite d'être citée ici :

« *Ce n'est pas parce que les pontifes scientifiques du XIXe siècle ont nié tout ce qui n'est pas immédiatement vérifiable par l'expérience, qu'il faut maintenant avaler pêle-mêle, avec les découvertes ou les vues prophétiques de chercheurs géniaux, les élucubrations de tous les fous, les illuminés et les mystificateurs. Ceux qui enquêtent aux frontières mouvantes et bourbeuses du Connu et de l'Inconnu doivent montrer plus de rigueur et de sévérité que ceux qui ratissent avec une infinie patience les sentiers battus de la science.* »

L'exposé de Maurice Burton constitue un parfait exemple de cet effort vers le discernement et, par cette qualité, cet ouvrage retiendra l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux explorations des secteurs extrêmes de la science. Quant aux passionnés d'histoire naturelle, ils n'auront évidemment pas attendu la parution des présentes lignes pour acquérir ce livre. Ses 360 pages se lisent comme un roman, et les trente-huit reproductions hors-texte qui le complètent sont également de haute qualité.

Demètre Ioakimidis.

« *La vie fantastique des animaux* » par Maurice Burton : Plon, coll. « D'un monde à l'autre » — 16,50 NF.

Roland Villeneuve : **Satan parmi nous**

En quoi un ouvrage consacré à Satan, ses pompes et ses œuvres peut-il intéresser une revue vouée au double culte du fantastique et de la science-fiction ? « *Le fantastique, qui est de tous les temps, est le cousin sinon le frère du diabolique. Mal satisfaite par le spectacle commun des êtres et des choses, l'imagination humaine s'est toujours passionnée pour celui de l'autre monde,* » répond Roland Villeneuve.

Sur les huit ouvrages de l'auteur, parus ou à paraître, cinq ont pour sujet le Diable, et le sixième, « *Gilles de Rays* », révèle un personnage dont les égarements et la sensualité effervescente portent le sceau d'une malédiction infernale. Villeneuve est donc un familier du Malin, dont les très anciens traités de démonomanie de Pierre de Lancre, Boguet, Bodin, Jean de Wier, les œuvres de Michelet, Nerval, Chirico, Breton, ont dévoilé une personnalité horrifique et des ressources exécrables qui n'ont point de secret pour lui. Cette fois, il a choisi d'évoquer la permanence de Satan d'après les représentations iconographiques de l'Art Occidental. Des années vouées à la collection et à la recherche démonomaniaque, de fréquents voyages à l'étranger, ont permis à l'auteur de retrouver, dans la pierre de modestes églises comme dans la toile du plus lointain musée flamand, le passage du malin, si fugitif soit-il, dans l'inspiration d'artistes souvent demeurés inconnus.

Giotto, Jacques Callot, Hans Weiditz, Grunewald, Bosch, Breughel le vieux, Granville, Odilon Redon, Gustave Doré, Maurice Sand, W. Blake, Boulanger, Tony Johannot, Goya, Léo-

nor Fini, Picasso, Buffet, Chas Addams, Jean Effel, Jean Boullet, Labisse, lui permettent de retrouver tentations, possessions, métamorphoses des sorciers, sabbat et messes noires et d'en rassembler les manifestations et descriptions dans une puissante et précieuse synthèse. Le seul défaut de ce livre est l'absence de gravures : il est navrant que les conditions actuelles de la librairie française en réservent l'édition illustrée à la seule Italie. A cette carence, supplée un style châtié, dont l'élégance ne diminue en rien la couleur et la vigueur de l'imagination. Voici comment l'auteur interprète une gravure de Frans Francken (1607) :

« *Dans la nuit saturée d'odeurs alcalines et bestiales, les litanies du rut succélaient aux répons de l'office et aux horreurs du banquet... Sous la voûte céleste qu'éclairent le long tracé des météores, les yeux brasillants des démons et des chandelles de graisse humaine, les sorcières s'apprêtent à enfourcher leur balai. Une bohémienne plantureuse se déshabille tout à côté d'une sinistre vieille qui grave les hosties de la messe noire, dont se gorgent les crapauds, sautant parmi les crânes, les mandragores et les pentacles. D'autres remuent les chairs dans le chaudron, se font oindre le dos ou, déjà transformées en faunesses, prennent pour tremplin les voûtes d'un gibet... Une pâle clarté tombe sur les seins délicats de la bohémienne, la jambe gracile d'une débutante, le ventre d'une femme morte sans repentir.* »

Plus original (car il recense des manifestations souvent vierges d'analyse), le chapitre consacré au diabolique dans l'art moderne. La raillerie légère y cède bientôt le pas à la causticité. Mais aucune aigreur ne guide l'auteur dans cette dénonciation des servitudes modernes. Au contraire, il clôt son livre passionnant et passionné par un trait dont l'humour est visiblement d'inspiration diabolique. Après avoir rappelé la menace des fumées poussées comme un champignon, sur un inoffensif atoll, il écrit : « *Il ne sera plus de saison de rechercher comme le fait* « l'Osservatore Romano » *si la queue du diable apparaît ou n'apparaît pas dans les films contemporains... Nous serons tous alors dans son ventre !* »

Francis Lacassin.

« *Satan parmi nous* » par Roland Villeneuve : La Palatine, Paris-Genève — 12,60 NF.

Critique des revues

Planète, n° 1.

Voici le premier numéro d'une revue magnifiquement présentée et illustrée, qui constituera une sorte de suite et de développement au « *Matin des magiciens* ». Louis Pauwels en assume la direction, et Jacques Bergier lui tient compagnie au sein du comité de rédaction.

Ceux qui ont apprécié « *Le matin des magiciens* » trouveront dans ces pages une substance analogue à celle de ce livre, bien que ne faisant pas double emploi avec elle. Louis Pauwels y exprime au passage son admiration pour Gurdjieff (1), sa conviction que l'humanité est sur le seuil d'une nouvelle renaissance, et le désir qu'ont ses collaborateurs et lui-même de « *lancer quantité de têtes cher-*

(1) Admiration que Jacques Bergier ne partage apparemment guère (cf. « *Medium* » n° de mai 1954, pages 19 à 21).

cheuses, dans tous les sens, de multiplier les comment et les pourquoi ». C'est là, indéniablement, un désir des plus louables.

Ceux qui n'ont pas aimé « *Le matin des magiciens* » relèveront, dans cette revue, une absence de sens critique analogue à celle qui se faisait sentir dans le livre. L'enthousiasme est une belle qualité, mais il peut être dangereux ; il peut, par exemple, faire placer sur un même plan des sources sérieuses et d'autres qui ne le sont pas — Oppenheimer et Denis Saurat par exemple. Pourtant, il faut reconnaître que l'élargissement du comité de rédaction, le fait que des plumes autres que celle de Louis Pauwels se trouvent sollicitées et la limitation délibérée des sujets traités, rendent les textes de cette revue plus satisfaisants que ceux du livre (du moins plus satisfaisants pour un esprit ayant quelque formation scientifique).

La magie matinale — ou, si l'on préfère, l'inconnu qui nous entoure — ne constitue pas l'unique matière de ce premier numéro. On trouve, sur ce sujet, trois articles groupés sous le titre : « *Les ouvertures de la science* » ; l'étude que Jacques Mousseau consacre à des « *Notions nouvelles sur l'hypnotisme* » est particulièrement digne d'attention, car elle est sérieuse et dépourvue de traits sensationnels. Les amateurs de « *Littérature différente* » trouveront deux essais et deux traductions. Les deux essais sont dûs à Jacques Bergier ; le premier, intitulé « *Lovecraft, ce grand génie venu d'ailleurs* » est, à quelques très légères modifications près, l'introduction qui accompagnait « *Démons et merveilles* » (1) ; dans le second, Jacques Bergier propose une « *Redécouverte du roman d'aventures anglais* ». De H. Rider Haggard à M.P. Shiel et de Talbot Mundy à A.E.W. Mason, plusieurs auteurs captivants et méconnus du grand public français s'y trouvent présentés en quelques notes. Gageons que celles-ci stimuleront bien des appétits, et se placeront ainsi à l'origine de lectures délectables. Souhaitons que des études plus détaillées viennent ultérieurement compléter ces pages trop brèves. Quant aux deux traductions, ce sont celles d'une belle nouvelle de Lovecraft, « *Hypnos* », d'une part et, de l'autre, celle du mémorable petit chef-d'œuvre de Damon Knight, « *Comment servir l'homme* ».

Sous le titre de « *Le mouvement des connaissances* », on trouve ensuite trois textes consacrés à Teilhard de Chardin ; celui qui porte la signature de Julian Huxley retiendra particulièrement l'attention, car il s'agit de l'évaluation d'un esprit exceptionnel par un autre esprit exceptionnel. Parmi les autres sujets présentés dans les 158 pages de cette publication, on trouve aussi bien des aperçus sur les formes nouvelles de la guerre psychologique que d'extraordinaires photos de nus de Bill Brandt. Ces derniers sont présentés dans la rubrique « *L'art fantastique de tous les temps* », et aucune autre place n'eût pu mieux leur convenir. Transformé par l'objectif de ce photographe anglais, le corps féminin devient le transfuge de quelque univers inconnu, où le familier se pare des attributs de l'étrange ; en présentant ces images, Lawrence Durell parle de cette « méditation prolongée sur le mystère des formes »...

La dernière partie de la revue comprend des textes généralement brefs, groupés sous le titre de « *Informations et critiques* ». On y rencontre la signature de Gabriel Veraldi (qui envisage en particulier, sous un angle inhabituel, l'œuvre de Jung) et celle de Bernard Heuvelmans (dont est reproduite la préface destinée à l'ouvrage de Maurice Burton, « *La vie fantastique des animaux* »). L'amateur de science-fiction, pour sa part, s'arrêtera à l'étrange hypothèse que propose Kazantsev au sujet d'un calendrier inca : s'agi-

(1) Coll. « Lumière Interdite », édition des Deux Rives. 1955

rait-il d'une représentation des années vénusiennes ?

On le voit, une grande variété de sujets se trouve abordée dans ce premier numéro, dont la lecture est souvent captivante, et la présentation, répétons-le, magnifique. Il serait injuste, à ce propos, de ne pas mentionner le nom du directeur artistique, Pierre Chapelot, qui a accompli là un très beau travail. Il y a sans doute un tri à faire, selon le tempérament et le penchant du lecteur, dans les textes proposés. Mais des curiosités seront piquées par ce premier numéro de « *Planète* », des intelligences seront agacées ou stimulées — et c'est à cela que se mesure, en fin de compte, le mérite d'une publication de ce genre. Souhaitons longue et heureuse vie à « *Planète* ».

Demètre Ioakimidis.

« *Planète* », revue paraissant tous les deux mois : éditions Retz, Paris — le n° : 5,50 NF.

Notes de lecture

Chaque mois « *Analog Science Fact and Fiction* » — tel est le nom actuel d'« *Astounding Science Fiction* » — publie un éditorial de son rédacteur en chef, John W. Campbell, jr. Dans le numéro d'août 1961, cet éditorial avait les dimensions d'un copieux article, et John W. Campbell s'y livrait à une violente critique de la recherche spatiale des Etats-Unis.

Son argumentation comprenait plusieurs points dignes d'attention, dont le suivant : si les Etats-Unis ont perdu la course aux satellites, c'est parce que les citoyens américains ne voulaient pas que leur pays gagne cette course ; et cette absence de volonté était due à un désir inconscient de conserver, autant que possible, la situation qui était celle de 1947. En 1947, les Etats-Unis occupaient la première position dans le monde ; leur supériorité technique, stratégique et économique ne faisait alors aucun doute. Il n'y avait, à l'époque, aucun programme défini de recherches spatiales, donc le citoyen américain n'avait aucune place, dans son subconscient, pour de telles recherches. Les Etats-Unis étant d'autre part un pays démocratique, où le gouvernement représente équitablement les électeurs, la volonté du peuple devint celle des dirigeants : il n'était donc pas nécessaire d'ouvrir à l'homme la route de l'espace. Mais dans un pays tel que l'U. R. S. S., les dirigeants n'avaient pas les mêmes raisons d'être satisfaits de la position occupée par leur nation en 1947. Il n'y avait donc aucune barrière psychologique pour les empêcher, eux, de regarder du côté de l'espace, et... La suite est connue.

En plus de cette explication, John W. Campbell énonce quelques chiffres : ceux qui constituent, en dollars, les prix de projectiles tels que l'Atlas (3.000.000) le Titan (3.500.000) ou le Vanguard, qu'il appelle « un des échecs les plus coûteux du programme américain de recherches spatiales » (20.000.000). Il leur oppose les 20.000 dollars des fusées du projet « Farside ». En 1957 déjà, ces dernières avaient dépassé l'altitude de 6.000 kilomètres, mais le projet ne bénéficia pas d'un appui gouvernemental convaincu, et... Là aussi, la suite est connue.

L'article de Campbell est écrit avec passion, et mérite une lecture attentive. On se demandera peut-être où est la science-fiction dans tout cela ? Pas bien loin, selon le rédacteur en chef d'« *Analog* ». Oyez plutôt :

« *Une façon indiscutable, pour les*

Etats-Unis, d'arriver à un résultat, serait de dépasser carrément la position russe. Et cela ne consiste pas *à faire ce que font les Russes, ni à le faire mieux qu'eux : cela consiste à faire quelque chose qu'ils n'essaient pas.*

» *Si nous réussissions à découvrir un procédé annihilant la gravitation, par exemple, tout le travail des Russes dans le domaine de la propulsion des fusées perdrait automatiquement sa valeur ; il serait alors entièrement inutile pour nous, et pour n'importe qui d'autre, de reproduire les succès russes.* »

Qu'il soit permis, en guise de conclusion, de moralité ou d'illustration pratique, de renvoyer nos lecteurs à la nouvelle « *The Dreistein case* », par J. Lincoln Paine ; une traduction en a été publiée dans le numéro 75 de « *Fiction* », sous le titre « *Prudence et célérité...* » Elle contient une leçon qu'on pourrait placer à côté de celle que donne « *Supériorité... écrasante* » d'Arthur C. Clarke. (1).

***

La place que doit occuper l'amour dans un roman de science-fiction constitue un problème d'importance. Une façon simple de le résoudre est celle d'Edgar Rice Burroughs : le Terrien, seul dans un monde étranger, s'éprend d'une indigène. Cette dernière est d'une race indiscutablement humanoïde (il est même généralement précisé que sa beauté éclipserait celle de n'importe quelle habitante de notre monde à nous) et, généralement, elle est en plus fille de chef, de roi ou de notable. L'amour est réciproque, en dépit de malentendus inévitables au départ (le Terrien, peu au courant des coutumes locales, offense la jeune fille sans le vouloir) et, à la fin du roman ou du cycle, tout est pour le mieux sur le meilleur des mondes (extra-terrestres) possibles. C'est par exemple ce qui arrive à John Carter, le *Conquérant de la planète Mars* ; à David Innes à *Pellucidar ;* ou à Tom Billings à *Caspak, monde oublié.*

Le procédé est simple et commode ; seulement, il faut l'imagination, la verve narrative et la vision poétique d'un Burroughs pour le rendre acceptable dans chaque roman après l'autre. La plupart des auteurs qui se sont contentés de ce schéma en ont tiré un parti nettement moins satisfaisant. L'amour figure généralement dans leurs récits comme un ingrédient accessoire, alors que Burroughs réussit à en faire une des forces qui animent ses héros, grâce à laquelle ses derniers affrontent les dangers les plus effrayants. Parfait. Mais que se passe-t-il sur une planète dont les habitants n'ont pas l'apparence humaine ?

En général, rien du tout — du moins sur le plan de l'amour — l'exception la plus remarquable étant constituée sans doute par « *Les navigateurs de l'infini* » (2). Dans ce roman, J.H. Rosny aîné a réussi à décrire, avec beaucoup de tact et de délicatesse, les sentiments qu'éprouve un Terrien pour une jeune Martienne (laquelle possède trois yeux, trois jambes, et plusieurs autres caractéristiques qui n'ont rien d'humain).

Il est toutefois tentant, pour un auteur, d'animer un monde sur lequel les sexes sont différents, en nature et en nombre, de ceux de notre bonne vieille (?) espèce humaine. Une des réussites les plus mémorables dans ce domaine fut celle que William Tenn présenta sous le titre explicite de « *Venus and the seven sexes* ». Ces sept sexes, présentés par le narrateur vénusien à un Terrien (producteur-cinéaste plutôt borné intellectuellement), fournissaient le prétexte d'un de ces récits à la fois humoristiques, mordants et un peu amers dont William Tenn, dans ses meilleurs jours, possède le secret. Cependant, à part une mise en garde

(1) « *Fiction* » n° 8.

(2) Réédité dans « Le Rayon Fantastique », Hachette.

contre le complexe de supériorité terrienne, la nouvelle ne transmettait aucun message particulier (1).

Il n'en va pas de même dans « *Vénus plus X* » de Theodore Sturgeon (2), publié il y a quelques mois aux Etats-Unis. Là, l'auteur a manifestement un message à communiquer. Comme Theodore Sturgeon est un romancier de qualité, il a pris la peine de brosser avec beaucoup de soin le décor devant lequel il va nous faire la leçon : car il s'agit, en fait, d'un exposé de ses opinions sur la question sexuelle, telle qu'elle pèse sur la société actuelle, et telle qu'elle aurait pu être envisagée dans un monde différent.

Or donc, un nommé Charlie Johhs s'éveille dans un décor qui a toutes les apparences du futur, et dont les habitants se désignent par le terme de Ledom. Ces êtres sont bisexués, aimables et un tantinet professoraux. Ils montrent à Charlie Johns les rouages de leur organisation sociale, et cela forme la plus grande partie du Récit I. Car il y a un Récit II, entièrement indépendant du précédent, et dont les scènes sont intercalées au milieu des explications fournies à Johns. Ce Récit II est constitué par un ensemble d'instantanés tendant à montrer des aspects de la vie américaine au xxe siècle. Leur nombre est strictement arbitraire, car ils ne comprennent ni début ni dénouement à proprement parler. La visite de Charlie Johns, d'autre part, est agrémentée d'une chute finale qui est adroitement préparée, et qui prouve que Theodore Sturgeon connaît son métier. Mais le reste du roman est indigne d'un auteur aussi admirablement doué. A la fin de l'ouvrage, celui-ci s'excuse d'avoir « marché sur les pieds » de ses lecteurs — autrement dit, d'avoir froissé leur susceptibilité. Il ne s'excuse cependant pas de commettre un péché incomparablement plus grave — celui d'avoir écrit un livre ennuyeux.

Il n'est pas impossible, d'ailleurs, qu'une traduction en soit proposée une fois ou l'autre au public français : l'important n'est-il pas de faire « sérieux », afin de rendre la science-fiction respectable ? Et le livre de Theodore Sturgeon — il n'y a pas de doute là-dessus — est aussi sérieux qu'une dissertation.

Demètre Ioakimidis.

(1) Cette nouvelle a été incluse par Fredric Brown et Mack Reynolds dans leur anthologie « *Science fiction carnival* » (Shasta, Chicago).

(2) Pyramid Books, New York.

Autres livres récemment parus et dont nous parlerons prochainement :

« *Le livre de Ptath* » par A.E. van Vogt (Hachette, « Rayon Fantastique »).

« *Un jour ouvrable* » par Jacques Sternberg (Julliard).

« *Avis aux amateurs* » par Elisabeth Mann Borgese (Julliard, coll. « Lettres Nouvelles »).

« *De vie à trépas* » par T.F. Powys (Gallimard).

« *Une folle joie* » par Guy Le Clec'h (Grasset).

« *Le tambour* » par Gunter Grass (éditions du Seuil).

« RAYON FANTASTIQUE » : NOUVEAU DÉPART

Le « Rayon Fantastique » annonce pour 1962 un programme copieux et fort intéressant.

Notons d'abord que la parution de la collection devient bi-mensuelle, ce qui ne manquera pas de réjouir les amateurs de science-fiction qui se lamentent de ne pas avoir assez de romans à lire.

La moitié des ouvrages environ sera d'origine anglo-saxonne, l'autre étant composée de livres français ou traduits d'une autre langue.

Le programme pour les premiers mois de l'année est le suivant :

En janvier : « *Les sept fils de l'étoile* » par Françoise d'Eaubonne (une fresque épique et lyrique) et « *Déjà demain* » par Henry Kuttner et Catherine Moore (un recueil de nouvelles du célèbre tandem).

En février : « *La fin du quaternaire* » par Yvon Hecht (une vision de la fin du monde où l'espèce humaine se trouve parasitée par des insectes géants) et « *Ce monde est nôtre* » par Francis Carsac (la lutte entre deux civilisations sur une planète).

En mars : « *Les visiteuses de la planète 5* » par Richard Wilson (où les U. S. A. sont transformés en matriarcat et bouleversés par l'arrivée d'un contingent de femmes débarquées d'une autre planète) et « *Feu Vénus* » par Stanislas Lem (ouvrage polonais où l'on trouve une vision surréaliste de Vénus).

En avril : « *La forteresse perdue* » par Nathalie Charles-Henneberg (débarquement d'une légion de l'espace sur une planète et lutte avec des entités extraordinaires) et « *La cité et les astres* » par Arthur C. Clarke (un des meilleurs romans de Clarke, dont la traduction française était depuis longtemps attendue).

Nous avons assez déploré dans les colonnes de « *Fiction* » le sommeil auquel semblait s'abandonner le « Rayon Fantastique » depuis deux ans, pour ne pas nous réjouir de ce dynamisme nouveau.

■ A propos des nouvelles de Damon Knight

Dans son article sur Damon Knight (« *Fiction* » *n*° 96, page 141), Pierre Versins notait que Knight était un des rares auteurs américains dont les nouvelles n'avaient jamais été réunies en recueil, aux Etats-Unis. Le renseignement était erroné. Un recueil de Damon Knight a, en effet, paru chez Simon and Schuster (New York) sous le titre « *Far out* ». On y trouve treize nouvelles de cet excellent auteur : « *To serve man* », « *Thing of beauty* », « *You're another* », « *Anachron* », « *Time enough* », «*Extempore* », «*Idiot stick* », «*Babel II* », «*Not with a bang* », « *The enemy* », « *Special delivery* », « *Cabin boy* », « *The last word* » (à noter que certains de ces récits ont été traduits antérieurement dans « *Fiction* »)

Revue des Films

L'écran à quatre dimensions

UNE SÉRIE QUI S'ESSOUFFLE

par F. HODA

Le nouveau technicolor de Terence Fisher n'est à mon avis ni meilleur ni pire que les précédents. Peut-être paraît-il un peu plus longuet et ennuyeux. En effet, au contraire de ses précédents films, Fisher se lance ici dans les explications. « *La nuit du loup-garou* » (The curse of the werewolf) remonte le cours des temps anciens pour nous raconter l'histoire d'un loup-garou depuis A jusqu'à Z. Car enfin, après tant de films, le public se demandait comment on se muait ainsi en bête malfaisante.

Fisher et son scénariste John Elder nous apportent une réponse définitive et scientifique : en effet ils se réfèrent à la physiologie et à la théorie de l'évolution. Leur thèse se base sur le fait que la fonction crée l'organe.

Le père de notre héros (Oliver Reed), mendiant de son état, se transforme en loup-garou parce qu'il est traité en chien... (je n'invente rien). A la fin du XVIIIe siècle, en Espagne, un marquis sanguinaire le fait enchaîner dans ses cachots... Vingt ans plus tard, le mendiant, fauve velu et repoussant, abuse de la jeune et jolie servante que le marquis vieilli envoie également au cachot pour assouplir son caractère. La servante feint alors d'accepter les avances du vieillard lubrique et en profite pour l'assassiner et s'enfuir. Elle est recueillie par un professeur débonnaire qui adopte le fils qu'elle met au monde en mourant. Mais cet enfant est loup-garou. Nous assistons alors à ses méfaits précoces pour passer dans la dernière demi-heure aux aventures de son adolescence tragiquement interrompues, comme il se doit, par sa mort (après évidemment un intermède amoureux).

On voit aisément la compilation de ce scénario. Il y aurait eu là matière pour trois films : Le père du loup-garou, Enfance d'un loup-garou, Jeunesse d'un loup-garou. Et de fait le film donne l'impression de coller bout à bout trois court-métrages. Le premier et le second sont d'un profond ennui et le troisième traîne en longueur. Ce n'est que vers la fin que notre héros se transforme en monstre sous nos yeux et que l'action se corse.

Disons tout de suite que les grimages et les effets spéciaux sont très soignés. Les cadrages et la couleur donnent même une certaine allure à la poursuite de la fin. Mais le reste manque presque totalement d'intérêt. Jamais la mise en scène de Fisher ne m'avait paru aussi pesante. Il me semble s'essouffler. Il est grand temps qu'il arrête sa série d'épouvante.

Le générique nous apprend que le scénario se base sur le roman de Guy Endore intitulé : « *Le loup-garou de Paris* ». Dommage que Fisher ait cru bon de déplacer son récit hors du cadre de la capitale française ! Sans doute la reconstitution de Paris en studio aurait-elle coûté trop cher. Pourtant, la dépense ne l'a pas arrêté, si l'on en juge d'après les décors et le soin apporté à la réalisation. On se demande pourquoi les producteurs s'ingénient à engloutir tant d'argent dans des entreprises aussi insipides.

Chronique Littéraire

La plume viportelle de Theodore Sturgeon

par Damon Knight

Après « Asimov et son empire » (*n*° 97), *voici le second chapitre issu de* « In search of wonder » *de Damon Knight. Précisons que la « plume viportelle » est une allusion à* « his vorpal sword », *dans la ballade du* « Jabberwocky » *de Lewis Carroll : ce mot-valise » est formé de* « vipère » *et de* « mortelle ».

Theodore Sturgeon est un phénomène issu de Philadelphie, chose aux yeux jaunes avec un bouc, une voix de croque-mort, et le sourire originel de Pan. Entre lui et le lycée, cela fit des éclairs, et il partit courir les mers, s'enticha de nudisme, conduisit un bulldozer, se maria et se démaria, écrivit de la musique, des notices de publicité et des ouvrages fantastiques, fuma dans un très long fume-cigarette, se remaria, tripatouilla des trucs et des machins. Sa notice biographique pour « *Les plus qu'humains* », aussi sauvage que tout ce qu'il a écrit, se termine par cette phrase :

« *Il vit avec femme et enfant, guitare à douze cordes, et un camion dix tonnes, dans le Comté de Rockland où il travaille présentement à un opéra.* »

Voilà Sturgeon tout craché. Diable d'homme !

« *L'idiot vivait dans un monde gris noir, ponctué par les éclairs livides de la faim et par les brefs éclats de la peur. Ses habits étaient vieux et percés de hublots par lesquels on voyait, ici, un tibia aigu comme un ciseau à froid, et là, à travers la veste ravagée, des côtes ressemblant à des mains squelettiques.* »

Cela, c'est le début des « *Plus qu'humains* », et ces lignes resteront comme un échantillon du meilleur Sturgeon à ce jour. Citons encore celles-ci, page 43 (1), quand une petite fille nommée Janie vient juste de quitter sa mère.

« *Wima sut avant de commencer que ça ne servirait à rien de regarder, mais quelque chose la poussa à s'élancer vers le placard du hall et jeter un coup d'œil sur la planche du haut. Il n'y avait rien, sinon les ornements pour arbre de Noël, qui n'avaient pas été touchés depuis trois ans.* »

...Eh bien, *tout* est ainsi, violons, velours, verroterie, et des aiguilles dans la gorge. Même après la première lecture, vous pouvez plonger n'importe où dans ce livre et il vous faudra vous en tirer par les cheveux. La novelette parue dans « *Galaxy* » primitivement : « *Baby is three* », forme le milieu du livre, et c'est tout ; et si vous pensiez lorsque vous l'avez lue qu'elle se suffisait à elle-même, vous aurez changé définitivement d'avis en terminant « *Les plus qu'humains* ». C'est une histoire unique qui va d'ici à là comme

(1) De l'édition originale américaine, les traductions des citations n'étant pas reprises de l'édition française.

un arc caténaire, fait sonner un accord de Jugement Dernier quand elle arrive à son terme et puis s'arrête. Il n'y a rien de plus à dire, si ce n'est qu'il s'agit là du meilleur et du seul livre de ce genre.

Sturgeon n'a pas toujours eu cette grande voix assurée qu'il a montrée dans « *Les plus qu'humains* » et « *Le disque de solitude* » (2). Il s'est exercé, essayant ceci et cela ; et en même temps que les sons purs sont venus des tas de couacs regrettables (quand une voix vraiment bonne déraille un peu, c'est dur à encaisser).

Mais les échecs de Sturgeon, quelques-uns d'entre eux au moins, sont aussi triomphants que ses réussites ; ils ont concouru aux réussites. Sturgeon est le technicien le plus accompli que notre domaine ait produit, sans exception, même en incluant Bradbury ; et cela est en partie dû au fait qu'il ne cesse jamais de travailler. Une fois, il a tenté de définir chacun des personnages d'une histoire par un mètre différent — iambes pour l'un, trochées pour un autre — une astuce qui n'était pas viable, mais qui lui a appris pas mal de choses sur le rythme en prose. Il a de sang-froid étudié ce qui rend les gens craintifs, ou coléreux, ou charitables, ou timides, ou dignes de respect, et a cimenté cela dans ses histoires.

Et ces dernières années, il s'est mis à démonter sérieusement l'amour pour voir comment ça marche. Non ce que le mot veut dire selon la presse du cœur, mais l'amour, chaque forme différente qu'il a ou pourrait avoir, travaillant en profondeur. « *Il est de bon ton de mépriser le fait qu'un amoureux de vieux souliers* aime *aimer des vieux souliers.* » (3). Quelques-unes des histoires qui en découlèrent ont été aussi peu convaincantes, aussi plates, que les autres étaient merveilleusement vivantes ; mais Sturgeon apprend, il en a plus appris sur le thème le plus puissant de la littérature et de la vie que quiconque, de ce côté-ci de Joyce Cary.

C'est sur les êtres qu'il écrit, d'abord, et ensuite seulement à propos d'autres merveilles. De plus en plus, les sujets de ses histoires sont de simples cadres ayant pour fonction première de permettre aux personnages de les déborder. « *It wasn't syzygy* », « *The sex opposite* » et « *Away of thinking* » sont des nouvelles de cet ordre : les personnages se détachent sur la toile de fond comme des visages de Rubens qui auraient émigré sur un canevas de Mondrian ; évidence graphique que Sturgeon, comme Bradbury, est allé dpuis longtemps aussi loin dans les limites du genre qu'il le pouvait sans les briser.

Pour ceux qui estimeraient que ce problème de limites comporte une solution facile, voici un sujet de méditation : Sturgeon *a* tenté d'écrire des histoires ordinaires, sans la moindre parcelle de fantastique. Deux d'entre elles ont abouti dans des recueils : mais elles furent d'abord publiées dans des magazines de science-fiction. « *Hurricane trio* » ne réussit pas à l'être dans sa forme originale, plus puissante ; Sturgeon dut la diluer dans un space opera pour la sauver. « *A way home* » n'est, même de très loin, ni science-fiction ni fantastique et vit pourtant le jour, sans la plus petite altération, dans « *Amazing Stories* », mais seuls Howard Browne et Dieu savent pourquoi (4).

A première vue, c'est ridicule, mais ce n'en est pas moins vrai : tout étroit et comprimé qu'il soit, le domaine de la science-fiction est l'un des meilleurs parmi les quelques marchés payants qui s'offrent à l'auteur sérieux de nouvelles. Les revues de qualité publient peu de fiction : les histoires des publi-

(2) *Galaxie* N° 34, septembre 1956.
(3) Sturgeon : « *Why so much syzygy ?* », paru dans *Skyhook*, été 1953 (fanzine de Redd Boggs).

(4) Howard Browne était alors éditeur d'« *Amazing Stories* ».

cations de luxe sont aussi limpides et interchangeables que des verres d'eau ; les magazines populaires ont disparu ; quant aux petites revues, elles ne paient qu'en prestige. Il n'y a pas de solutions faciles.

BIBLIOGRAPHIE DES TRADUCTIONS D'ŒUVRES DE STURGEON

a) *Nouvelles :*

LES ÉTOILES SONT VRAIMENT LE STYX : *Galaxie* n° 1, novembre 1953.
MR. COSTELLO, HÉROS : *Galaxie* n° 5, avril 1954.
LA MERVEILLEUSE AVENTURE DU BÉBÉ HURKLE : *Fiction* n° 7, juin 1954.
L'ÉVEIL DE DRUSILLA STRANGE : *Galaxie* n° 10, septembre 1954.
LE TYRAN SAUVÉ PAR L'AMOUR : *Galaxie* n° 19, juin 1955.
LA DOUBLE RÉSURRECTION : *Galaxie* n° 20, juillet 1955.
LE VOL DU DOSSIER JUSTICE : *Galaxie* n° 23, octobre 1955.
COMPAGNON DU LONG PARCOURS : *Galaxie* n° 25, décembre 1955.
ETINCELLE : *Galaxie* n° 28, mars 1956.
PRÉCIEUSE ET LE CERF-VOLANT : *Galaxie* n° 29, avril 1956.
LE DISQUE DE SOLITUDE : *Galaxie* n° 34, septembre 1956.
LES TALENTS DE XANADU : *Galaxie* n° 35, octobre 1956.
RETOUR A L'ESPACE : *Galaxie* n° 36, novembre 1956.
LA PEUR EST UNE AFFAIRE : *Fiction* n° 41, avril 1957.
L'AUTRE CÉLIE : *Galaxie* n° 43, juin 1957.
ET VOICI LES NOUVELLES : *Fiction* n° 44, juillet 1957.
A L'ASSAUT DES DIEUX : *Galaxie* n° 48, novembre 1957.
UN RIEN D'ÉTRANGE : *Fiction* n° 56, juillet 1958.
LE CHOIX DE LA MÉDUSE : *Galaxie* n° 58, septembre 1958.
L'HOMME QUI A PERDU LA MER : *Fiction* n° 74, janvier 1960.
DOUCE-AGILE OU LA LICORNE : *Fiction* n° 76, mars 1960.
LE SINGE VERT : *Fiction* n° 78, mai 1960.
EPITAPHE : *Fiction* n° 80, juillet 1960.

b) *Romans :*

CRISTAL QUI SONGE : Gallimard, Rayon Fantastique, 1952 (traduction d'Alain Glatigny).
LES PLUS QU'HUMAINS : Hachette, Rayon Fantastique, 1956 (traduction de Michel Chrestien).

c) *Etude de Sturgeon :*

Klein (Gérard), THEODORE STURGEON, LE SPLENDIDE ALIÉNÉ : *Fiction* n° 41, avril 1957.

(Bibliographie établie par Pierre Versins.)

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2 NF. + 9,29 % de taxes. **(3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)**

« Recherche GALAXIE » No 2 à 4, 9, 11, 13, 27, 40, 44, 48, 55 à 64. **Ecrire :** R. CASTEL, Route du Mas, La Couronne (Charente)

Le club des bandes dessinées va-t-il prendre naissance ?

A la suite de la présentation dans « *Fiction* » du sujet des bandes dessinées d'avant-guerre (voir numéros 92, 93 et 94), plusieurs lecteurs avaient émis le désir de voir se constituer un club, réunissant les amateurs de ces bandes.

Cette idée a fait du chemin, et nous sommes aujourd'hui en mesure d'annoncer que ce club est prêt à se former, *pourvu toutefois qu'il puisse compter sur un nombre suffisant d'adhérents.*

Précisons qu'il ne s'agit pas d'une entreprise organisée par « *Fiction* », mais d'une initiative privée, due à certains de ces amateurs. C'est toutefois bien volontiers que nous ouvrons largement nos colonnes à la publicité de leur projet.

Le but principal du club serait, d'une part, la réédition photocopiée des intégrales des meilleures bandes, et de l'autre, le tirage de diapositives 24 x 36 en couleurs, destinées à l'agrandissement par projection des planches les plus intéressantes.

Un projet accessoire, celui d'une bibliothèque circulante mettant en circuit des collections complètes, a été provisoirement abandonné parce que trop aléatoire. Les dites collections sont en effet rares et fragiles et le risque de destruction apparaît trop grand pour le moment.

Aucun droit d'entrée ne serait à verser. Les adhérents paieraient simplement par souscription les rééditions photocopiées qui les intéresseraient. Un prix de revient est difficile à chiffrer pour le moment, puisqu'il sera essentiellement fonction du nombre de souscripteurs intéressés par chaque série. Soulignons cependant que le club n'aurait aucun but lucratif, et qu'il ne serait pas question pour ses animateurs d'envisager le moindre bénéfice sur le prix de ces tirages.

A tous les lecteurs que ce projet intéresserait, il est demandé d'écrire *sans aucun engagement* (d'autant moins que le club n'existe pas encore !) aux bons soins de « *Fiction* ». Cela à seule fin de donner une première estimation du nombre éventuel d'adhérents.

Toutes suggestions, toutes précisions, seront les bienvenues. Ainsi que des réponses aussi complètes que possible au questionnaire que l'on trouvera au verso. D'avance merci.

Questionnaire

1. Seriez-vous intéressé par des tirages photocopiés en noir et blanc ?

....

2. Seriez-vous intéressé par des diapositives couleur ? ....

3. Préféreriez-vous la réédition de séries très connues ou moins connues ?

....

4. Parmi les bandes citées ci-dessous, quelles sont celles dont une réédition vous intéresserait le plus ? (Indiquez-les par une croix.)

.... Mandrake

.... Diane détective (épisode à travers le système solaire)

.... Luc Bradefer (voyage dans la pièce de monnaie)

.... Guy l'Eclair

.... Korgan le magicien de la forêt morte

.... Tarzan (série de Hogarth)

.... Futuropolis

.... Les prodigieuses inventions du professeur Picric

.... Popeye et les Harpies

.... » en Démonie

.... » et les sources de jus d'épinards

.... » et la mélodie mystérieuse

5. Pouvez-vous citer d'autres bandes qui vous intéresseraient particulièrement ? ....

....

6. Auriez-vous des documents originaux à prêter pour reproduction ? Si oui, lesquels ? ....

....

7. Quelles seraient vos suggestions ? ....

....

....

(A détacher et à nous retourner)

Dépôt légal : 4[e] *trimestre* 1961. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)